INVENTAIRE DU PATRIMOINE BÂTI PORTNEUVOIS

Synthèse des phases 1, 2 et 3 • Août 2014

Tome 2 • Caractérisation des municipalités

Entente de développement culturel
MRC DE PORTNEUF
Culture et Communications Québec
patri-arch

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Cette étude a été réalisée par la firme de consultants en patrimoine et architecture Patri-Arch pour la MRC de Portneuf dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture et des Communications du Québec et la MRC de Portneuf.

RÉALISATION DE L'ÉTUDE

MARTIN DUBOIS
Chargé de projet, coordination de l'équipe
et rédaction de la synthèse

MARIE-ÈVE FISET
Inventaire terrain, photographies, base de données,
recherche documentaire et rédaction de la synthèse

CHANTAL LEFEBVRE
Mise en forme du rapport de synthèse

SUIVI DE L'ÉTUDE

MARIE-CLAUDE DEMERS
Agente de développement culturel,
MRC de Portneuf

ÉLIANE TROTTIER
Agente de développement culturel,
MRC de Portneuf

À moins d'avis contraire, les photographies prises dans le cadre des trois phases d'inventaire de la MRC de Portneuf ont été réalisées par Marie-Ève Fiset, de la firme Patri-Arch.

REMERCIEMENTS

L'équipe de Patri-Arch tient à remercier mesdames Marie-Claude Demers et Éliane Trottier, agentes de développement culturel à la MRC de Portneuf, pour leur soutien de tous les instants. Nos remerciements s'adressent également à Eddy Alain, Jean Alain, Marie-France Alain, Ange-Aimée Asselin, Sylvain Auger, Frère Omer Beaulieu, Victorin Beaumont, Lionel Beaupré, Michel Bergeron, Mireille Bergeron, Michel Bertrand, Hélène Bourque, Frédéric Brassard, Josée Brouillette, Léo-Denis Carpentier, Simone Chevalier, Christian Denis, Lorraine Denis, Réjean Denis, Paul-André Déry, Jean-Louis Dion, Claude Doré, Jean-Marie T. Du Sault, Benoît Filion, Annette Fortier, Yves Frenette, Alain Gariépy, Josée Gingras, Pierre Gignac, Françoise Giroux, Louis-Charles Godin, Claire Goyette, Denis Jobin, Richard Jobin, Jean-François Jourdain, Annette Julien Gignac, Germain Julien, Claude Jutras, Pierre Laganière, Pierre Lafontaine, Ludger Lavoie, Stéphane Lépine, Léopold Marcotte, Yves Marcotte, Jocelyn Martel, Philippe Millette, Martial Moisan, Gilles Naud, Lise Noël, Yvon Papillon, Sébastien Perrault, Pierre Prévost, Marcel Réhel, Kevin Reid, Louise Richard, Molly Richard, Johanne Roy, Daniel Saint-Amand, Claire Saint-Arnaud, Georgette Sauvageau-Barette, Yves Saint-Pierre, Karine St-Arnaud, G.-Robert Tessier, Catherine Thibodeau-Lefebvre, Serge Touzin, Luc Tremblay, Paul Trépanier, René Vallée, Donald Vézina ainsi qu'au personnel des centres d'archives visités pour leur précieuse collaboration. Enfin, un merci tout spécial à tous les propriétaires qui ont eu l'amabilité de nous raconter l'histoire de leur propriété.

Québec, août 2014

PATRI-ARCH INC.

Siège social

1365, rue Frontenac, Québec (Qué) G1S 2S6
Téléphone : (418) 648.9090

Bureau de l'Estrie et de la Montérégie

390, rue Simonds Sud, bureau 207, Granby (Qué) J2J 1G8
Téléphone : (450) 991.4900

Courriel : info@patri-arch.com
Site internet : www.patri-arch.com

DROITS D'AUTEUR ET CONDITIONS D'UTILISATION

Patri-Arch cède à la MRC de Portneuf les droits d'utilisation pour l'ensemble des textes, des photographies et des illustrations réalisés dans le cadre de cet inventaire. La MRC de Portneuf s'engage pour sa part à ce que toutes les dispositions relatives au respect des droits d'auteur des documents qu'elle utilise soient respectées. Advenant l'utilisation pour des fins de publications (impressions ou web) de textes, photographies et illustrations réalisés par Patri-Arch dans le cadre du présent mandat, la mention « © Patri-Arch » doit se retrouver en tout temps dans les crédits associés aux textes et dans la légende accompagnant chacune des photographies et illustrations.

Les représentations iconographiques contenues dans le présent document, autres que celles réalisées par Patri-Arch, proviennent d'archives publiques et privées et sont protégées par la *Loi sur le droit d'auteur*. Elles sont identifiées par le symbole © (Tous droits réservés) et peuvent être utilisées à des fins éducatives, d'étude privée ou de recherche, à la condition que la source des images soit indiquée. Advenant une éventuelle utilisation des représentations iconographiques contenues dans le présent document, autres que celles réalisées par Patri-Arch, pour des fins de publications (impressions ou web), la MRC de Portneuf se doit d'obtenir préalablement l'autorisation des détenteurs de droits d'auteur pour ces représentations iconographiques. Patri-Arch se dégage de toute responsabilité relative à l'utilisation ultérieure des représentations iconographiques en provenance d'archives publiques et privées qui ont été mises à contribution dans le cadre du présent mandat.

LISTE DES ABBRÉVIATIONS UTILISÉES DANS CE RAPPORT

AAQ	Archives de l'Archidiocèse de Québec
ACND	Archives de la Congrégation de Notre-Dame
APEPA	Action plans d'eau plein air
ASBP	Archives des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec
ASCQ	Archives des Sœurs de la Charité de Québec
ASCSL	Archives des Sœurs de la Charité de Saint-Louis
AUL	Archives de l'Université Laval
AVQ	Archives de la Ville de Québec
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
CARP	Centre d'archives régional de Portneuf
CPDG	Culture et patrimoine Deschambault-Grondines
CPRQ	Conseil du patrimoine religieux du Québec
IBC	Inventaire des biens culturels
MCC	Ministère de la Culture et des Communications du Québec
McCord	Musée McCord
MVC	Musée virtuel du Canada
SHGSC	Société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir
SPSR	Société du patrimoine de Saint-Raymond

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION DU TERRITOIRE ET DE SON PATRIMOINE BÂTI 9

CAP-SANTÉ **11**

Une localité rurale près du fleuve 11
Brève histoire de Cap-Santé 16
Quelques éléments du patrimoine bâti de Cap-Santé 25

DESCHAMBAULT-GRONDINES **31**

Un héritage seigneurial 31
Histoire de Deschambault 38
La période pré-historique 38
Les seigneuries de Deschambault et de la Chevrotière 38
Deschambault du 19e siècle au 20e siècle 42
Principaux éléments du patrimoine bâti du secteur Deschambault 46
Histoire de Grondines 54
Le régime français 54
Principaux éléments du patrimoine bâti du secteur Grondines 61

DONNACONA **67**

Deux secteurs, deux réalités 67
Brève histoire de Donnacona 76
Les Écureuils, du 17e siècle au 20e siècle 76
Le fond Jacques-Cartier : un site industriel dès la première heure 81
Donnacona ou l'implantation d'une petite ville industrielle 83
Quelques biens patrimoniaux de Donnacona 91

LAC-SERGENT **97**

Un grand lac, une chapelle et des chalets 97
Brève histoire de Lac-Sergent 99
Quelques biens patrimoniaux de Lac-Sergent 102

NEUVILLE **103**

Une paroisse agricole prospère 103
Brève histoire de Neuville 106
Au temps des seigneurs 106
Développement du village 108
Agriculture, chantiers maritimes, navigation 108
L'époque du chemin de fer et de la villégiature 110
Quelques biens patrimoniaux de Neuville 111

PONT-ROUGE **115**
Un village dynamique ceinturé d'exploitations agricoles 115
Brève histoire de Pont-Rouge 118
Présence amérindienne 118
Le développement des rangs 118
Le pont et la maison Déry 118
La pêche dans la rivière Jacques-Cartier 119
Le pont rouge 119
Création d'un village 120
Développement manufacturier à Pont-Rouge 121
Quelques biens patrimoniaux de Pont-Rouge 123

PORTNEUF **127**
Entre industrie et agriculture 127
Brève histoire de Portneuf 132
Des traces d'occupation amérindienne 132
Le domaine seigneurial de Portneuf 132
L'implantation des Britanniques et des Irlandais 134
L'ère industrielle 136
Paroisse, village et bourgeoisie locale 140
Portneuf-Station 145
Quelques biens patrimoniaux de Portneuf 147

RIVIÈRE-À-PIERRE **153**
Un village de granit dans les montagnes 153
Brève histoire de Rivière-à-Pierre 161
Quelques biens patrimoniaux de Rivière-à-Pierre 170

SAINT-ALBAN **173**
Entre forêt et agriculture 173
Brève histoire de Saint-Alban 177
Principaux éléments du patrimoine bâti de Saint-Alban 181

SAINT-BASILE **187**
Une localité typiquement portneuvoise 187
Brève histoire de Saint-Basile 191
Quelques biens patrimoniaux de Saint-Basile 201

SAINT-CASIMIR **205**
Un développement au fil des rivières 205
Brève histoire de Saint-Casimir 210
Une petite bourgade commerciale et industrielle 214
Principaux éléments du patrimoine bâti de Saint-Casimir 217

SAINTE-CHRISTINE-D'AUVERGNE **223**
Une localité agro-forestière 223
Brève histoire de Sainte-Christine-d'Auvergne 227
Quelques biens patrimoniaux de Sainte-Christine-d'Auvergne 234

SAINT-GILBERT **237**
Un décor pastoral de plaines agricoles 237
Brève histoire de Saint-Gilbert 240
Quelques bâtiments patrimoniaux de Saint-Gilbert 243

SAINT-LÉONARD-DE-PORTNEUF **245**
Agriculture, montagnes et forêt 245
Brève histoire de Saint-Léonard-de-Portneuf 248
Quelques biens patrimoniaux de Saint-Léonard-de-Portneuf 252

SAINT-MARC-DES-CARRIÈRES **255**
Un développement différent 255
Brève histoire de Saint-Marc-des-Carrières 259
Quelques bâtiments patrimoniaux de Saint-Marc-des-Carrières 264

SAINT-RAYMOND **269**
Deux milieux distincts 269
Brève histoire de Saint-Raymond 273
Présence huronne 273
La seigneurie de Bourg-Louis et la colonisation canadienne-française 273
Implantation britannique 274
L'industrie du bois à Saint-Raymond 275
Une petite ville au cœur de la forêt laurentienne 276
La villégiature 279
Quelques biens patrimoniaux de Saint-Raymond 280

SAINT-THURIBE **285**
Un village blotti au pied des montagnes 285
Brève histoire de Saint-Thuribe 289
Quelques bâtiments patrimoniaux de Saint-Thuribe 293

SAINT-UBALDE **297**
Un paysage vallonné, agricole et forestier 297
Brève histoire de Saint-Ubalde 301
Quelques bâtiments patrimoniaux de Saint-Ubalde 306

PRÉSENTATION DU TERRITOIRE ET DE SON PATRIMOINE BÂTI

Cette section du rapport de synthèse consiste en une courte caractérisation de chacune des municipalités couvertes par l'inventaire. Sans être un historique poussé ni une analyse de paysage, cette caractérisation permet de mieux cerner le contexte historique et paysager dans lesquels s'insèrent les biens patrimoniaux inventoriés. On retrouve pour chaque municipalité, ou chaque secteur dans le cas de Deschambault et de Grondines, de Donnacona et Les Écureuils, ou de Portneuf et Portneuf-Station, un bref histotique du développement du territoire ainsi qu'une présentation des principaux éléments du patrimoine bâti qu'on y retrouve. Le tout est accompagné d'illustrations anciennes et récentes.

CAP-SANTÉ

UNE LOCALITÉ RURALE PRÈS DU FLEUVE

La borne sud de la municipalité de Cap-Santé est localisée sur une falaise longeant le fleuve entre la rivière Jacques-Cartier et la limite est de la municipalité de Portneuf. Le territoire de Cap-Santé comprend 69,80 km^2 et 3 123 citoyens en 2012[1]. Il monte au nord jusqu'à la ceinture des municipalités de Saint-Basile, Portneuf et Pont-Rouge. L'agriculture et la présence du fleuve occupent des places prédominantes dans le paysage.

La rivière Jacques-Cartier vient lécher la limite est de la municipalité. Une passe migratoire de saumon a été aménagée à même la centrale hydroélectrique et permet à la fois d'observer la montaison du saumon et aussi de découvrir la rivière Jacques-Cartier.

Prisée pour ses points de vue uniques sur le fleuve, l'anse de Cap-Santé possède aussi des battures sur lesquelles ont été construits plusieurs chalets. Le secteur a su tout de même conserver son aspect bucolique et agricole d'antan. Toujours dans ce secteur, la présence de la rue de l'Anse qui faisait autrefois partie du tracé du chemin du Roy, bien qu'en retrait de la route 138, est encore praticable. Son étroitesse et ses lignes tortueuses ajoutent une note de pittoresque à cette portion du territoire de Cap-Santé.

Le village de Cap-Santé avec son noyau paroissial composé d'une grande église datant de la Nouvelle-France, d'une belle diversité de propriétés anciennes et d'un superbe cimetière boisé, le tout installé sur une falaise permettant des vues sur le fleuve, constitue un passage obligé. L'ensemble historique est notamment complété par un ancien tronçon du chemin du Roy, le Vieux-Chemin, qui aboutit dans le noyau villageois et qui mérite le détour pour avoir su conserver à la fois une belle homogénéité architecturale, un dense couvert forestier et un haut degré d'authenticité des maisons anciennes patrimoniales qui le bordent. Il offre en outre des percées visuelles spectaculaires sur le fleuve et sur la rive sud.

Église de la Sainte-Famille et presbytère

Cimetière de Cap-Santé

Fontaine des Conscrits et habitations anciennes à l'arrière

1. Données provenant du recensement 2012 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34030/

Percée visuelle sur le fleuve à partir du Vieux-Chemin, Cap-Santé.

Rue de l'Anse, Cap-Santé

Portion du Vieux-Chemin avec la maison Morissette en arrière-plan.

Panorama perceptible à partir du secteur du quai de Cap-Santé.

Vue sur des champs et les montagnes de l'arrière-pays à partir du chemin du Bois-de-l'Ail.

Le quai de Cap-Santé est localisé juste en bas du village et est accessible par une route étroite fortement escarpée. Il se trouve au pied d'une falaise boisée et offre un riche panorama sur la longue falaise qui s'étire sur la rive sud du fleuve. Il est d'ailleurs situé au centre d'une large plage de sable naturelle.

L'intérieur des terres de la municipalité de Cap-Santé possède une fonction essentiellement agricole et est rythmé par des pâturages, des champs et des espaces boisés. Les fermes se succèdent le long des rangs.

Troupeau de bovins avec la rivière Jacques-Cartier en arrière-plan.

Rang Saint-Philippe

Champ en bordure de la route à Paris.

Aujourd'hui, Cap-Santé est une localité rurale dont la progression résidentielle modérée suit celle de l'ensemble des municipalités rurales de la MRC de Portneuf. Elle possède plusieurs infrastructures d'importance en bordure de la route 138 (installations du ministère des Transports, bureaux de la MRC de Portneuf, plusieurs commerces). Les nouveaux développements domiciliaires se trouvent surtout de part et d'autre de la route 138, du village Jacques-Cartier jusque dans l'anse où la proximité du Saint-Laurent offre un caractère particulier.

Rue Notre-Dame qui traverse le village Jacques-Cartier

La rue Martel dans un quartier résidentiel des années 1970-1980

BRÈVE HISTOIRE DE CAP-SANTÉ

Le territoire de Cap-Santé, tel qu'on le connait actuellement, est en fait constitué de plusieurs seigneuries concédées aux 17e et 18e siècles. La plus importante partie de son territoire faisait essentiellement partie de la seigneurie de Portneuf, alors que les terres du Grand Bois de l'Ail étaient rattachées à la seigneurie Bélair des Écureuils. Par ailleurs, une grande partie des seigneuries d'Auteuil et du Bourg-Louis est comprise dans ses limites.

L'histoire de la municipalité de Cap-Santé est donc intrinsèquement liée à celle de la seigneurie de Portneuf à laquelle elle est rattachée depuis l'octroi de cette dernière à Jacques Leneuf de la Poterie en 1636 (officialisé en 1647). Comme nous l'avons vu dans la synthèse historique de Portneuf, le domaine seigneurial est installé en bordure de la rive est de la rivière Portneuf et les établissements dans cette portion ne sont définitivement amorcés qu'entre la fin des années 1660 et le début des années 1670. Les premiers résidents de l'est de la seigneurie élisent domicile à proximité de l'anse de Cap-Santé à partir des années 1670-1680. Robert Germain et Mathurin Morisset font partie de ces premiers colons.

En 1679, les registres de la future paroisse de la Sainte-Famille-du-Cap-Santé sont ouverts avec le baptême de Pierre Catalan célébré dans la chapelle du domaine seigneurial. Cette naissance est la première à être enregistrée sur le territoire de la seigneurie de Portneuf. Entre 1680 et 1709, l'est de la seigneurie se développe plus rapidement que l'ouest et le secteur du domaine seigneurial. Puisque les habitants sont plus nombreux dans l'est, une nouvelle chapelle-presbytère est édifiée à proximité de la plus grande concentration humaine, sur un terrain donné par Louis Motard, dans la côte du Cap-Santé ou du Cap-de-la-Sainte-Famille. Charles-Jean-Baptiste Rageot-Morin, le premier missionnaire résident, y emménage. Le cimetière qui la jouxte accueille une première sépulture en 1711.

Vers 1712, le seigneur Jean-Baptiste Toupin Du Sault, le seigneur des Écureuils, fait construire un moulin à farine dans le bas du Grand Bois de l'Ail qui fait alors partie de sa seigneurie. C'est notamment au cours de cette période que cette portion de territoire commence à être mise en valeur.

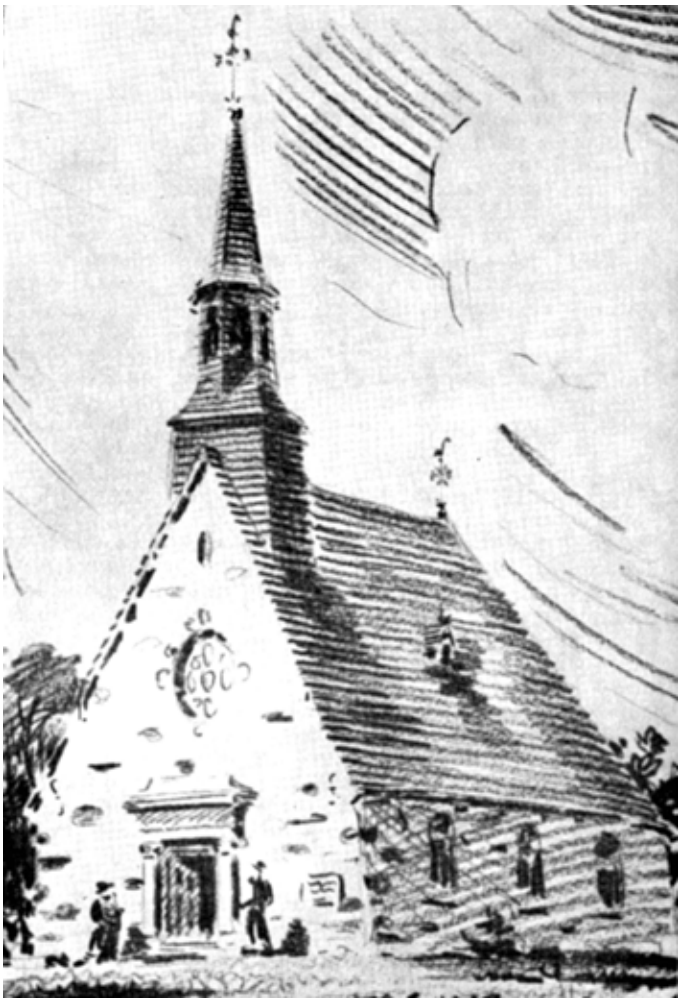
Maison Germain qui aurait été construite entre 1680 et 1700 dans l'anse de Cap-Santé par Robert Germain, premier ancêtre des familles Germain d'Amérique. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. 1927, p. 343.

Maison Morisset probablement construite par le fils de Mathurin Morisset. Source : Madeleine BOURQUE et al. *La vie du Cap-Santé, livre souvenir, 300e, 1679-1979*. 1978, p. 27.

Moulin banal du fief Bélair. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 1 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/01.html

L'érection canonique de la paroisse de Sainte-Famille-du-Cap-Santé a lieu en 1714. C'est alors une très vaste paroisse qui englobe la seigneurie de Portneuf et des secteurs des seigneuries de Jacques-Cartier, de Bélair, d'Auteuil, de Neuville et de Bourg-Louis. Les autorités religieuses ne tardent pas à mieux organiser la nouvelle cure et la dote, dès l'année suivante, d'une église en pierre avec toit à pentes raides recouvert de bardeaux de cèdre. Implanté au nord de l'église actuelle, le nouveau temple possède des proportions qui rappellent celles de la chapelle de Cap-de-la-Madeleine, édifiée à la même époque. Cette nouvelle église sera connue par l'appellation de « l'église des Trois-Sœurs » en souvenir des demoiselles Petit de l'Angloiserie, filles du seigneur de Portneuf, qui auraient contribué financièrement à son érection.

Le projet de relier Montréal à Québec par un chemin de terre éclos en 1706, mais se concrétise entre 1731 et 1737. L'arrivée du chemin du Roy à Cap-Santé s'accomplit fort probablement au cours de cette période. Son parcours étroit et irrégulier longe le fleuve et permet de relier entre elles les habitations les plus anciennes de Cap-Santé qui sont érigées dans le premier rang face au fleuve. Le chemin passe près de l'église de Cap-Santé pour ensuite grimper la colline et aller rejoindre les autres seigneuries.



Église, 1716. Source : Félix GATIEN, David GOSSELIN et J.-Albert FORTIER. *Histoire du Cap-Santé*. 1955, p. 30.

Vue sur le Cap-Santé en 1778 par James Hunter. Source : © BAC.

La plus ancienne photographie du village du Cap-Santé. Source : © BAnQ.

Le deuxième presbytère de la paroisse Sainte-Famille est construit en 1734 et logera le curé de Cap-Santé jusqu'en 1800. Vers 1739, le Petit Bois de l'Ail, au nord du village, accueille ses premiers habitants et les développements sont si bien menés qu'en 1743, onze concessionnaires y revendiquent leur titre de propriété. Cette même année, 45 tenanciers sont recensés dans le premier rang de la baronnie de Portneuf, comparativement à six dans la concession Saint-Charles (municipalité de Portneuf). La partie du Grand Bois de l'Ail située dans Neuville commence à peine à se développer.

Ces nombreuses mises en valeur marquent le début d'un déboisement intensif du nord de la seigneurie, mettant à la disposition des cultivateurs un nombre grandissant de terres cultivables permettant la culture du blé qui sera très en demande jusque dans les premières décennies du 19e siècle. Le blé devient la première culture à Cap-Santé, bien avant celle de l'orge, des pois et des pommes de terre.

Quelques 577 habitants sont disséminés sur le territoire de la baronnie en 1749. Les voyageurs qui traversent le secteur, par voie d'eau ou voie de terre, trouvent chez les habitants et les cabaretiers, un lieu de restauration et de repos. Si la majorité de la population vit essentiellement de la culture de la terre, certains artisans et même un maître d'école, vivent alors dans la paroisse.

Maison Derôme dit Descarreaux. Cette maison se trouvait sur la côte du Cap-Santé. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 2 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/02.html

Maison Alphrediste Lamothe construite sous le Régime français. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. 1927, p. 345.

Maison Pagé-Rinfret, 1969. Source : Lieux patrimoniaux du Canada. Lieu historique national du Canada de la Maison-Pagé-Rinfret / Maison Beaudry [en ligne] : http://www.historicplaces.ca/fr/rep-reg/image-image.aspx?id=12893#i1

Maison Marcotte. Source : Madeleine BOURQUE et al. *La vie du Cap-Santé, livre souvenir, 300e, 1679-1979*. 1978, p. 24.

Dès l'entrée en fonction du curé Fillion dans la paroisse de Sainte-Famille en 1752, il remarque que l'église est trop petite, mal construite et mal implantée par rapport au terrain. Depuis des années d'ailleurs, la bâtisse quémande des réparations continuelles. Le nouveau curé s'occupe donc de faire construire une nouvelle et grande église en pierre dont les travaux sont entrepris en 1754. Le chantier est retardé par la guerre contre les Anglais lorsque les matériaux de construction de l'église sont réquisitionnés pour permettre l'édification du fort Jacques-Cartier. À la fin du conflit, les travaux reprennent pour s'achever en 1767.

Le fort Jacques-Cartier, dont il ne reste que quelques vestiges archéologiques, avait été construit à un endroit stratégique, à la jonction de la rivière Jacques-Cartier et du fleuve, sur un cap schisteux faisant partie du territoire de la paroisse de Cap-Santé. En 1759, suite à la prise de Québec par les Anglais, l'armée française s'y est temporairement retirée jusqu'à la capitulation de la France. La maison qui se trouvait à proximité du fort fut notamment occupée par l'armée française à cette époque.

Église Cap-Santé. Source : Gérard MORISSET. *Le Cap-Santé, ses églises et son trésor*. 1980, p. 291.

Vue aérienne du site du fort Jacques-Cartier, vers 1983. Source : SAGE *Brève description biophysique, zonage et recommandations en vue de l'aménagement du site du Fort Jacques-Cartier*. 1983, s.p.

Manoir Allsopp. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. 1927, p. 339.

Le développement du secteur de Cap-Santé se poursuit à la fin du 18e siècle. En 1789 débute la colonisation du rang Saint-François, alors qu'en 1794, c'est au tour du rang Terrebonne d'être loti et divisé en concessions. En 1797, l'établissement d'une côte conduisant à la grève de Cap-Santé facilite le commerce du bois et les échanges commerciaux. Deux ans plus tard, un troisième presbytère vient remplacer la structure précédente que l'on recycle en salle des habitants et de réunion.

Jusqu'à la Conquête, l'agriculture est prédominante et l'industrie du bois demeure encore marginale. Avec l'essor de cette industrie au début du 19e siècle, de nombreux moulins à scie s'installent sur le territoire. Dans les années 1820, la forêt du nord et du nord-ouest de la paroisse est exploitée pour fabriquer différentes pièces de bois exportées sur les marchés de Québec et internationaux.

Progressivement au 19e siècle, les artisans et commerçants deviennent de plus en plus importants à Cap-Santé. En 1831 existent une tannerie et une tonnellerie, en bas de la vieille côte, au début de l'Anse. Plusieurs pilotes brevetés et des membres des professions libérales élisent domicile dans le village. Mais les agriculteurs, toujours dominants dans l'économie locale, continuent leur avancée dans le nord de la paroisse. Vers 1814, le rang Saint-Georges est ainsi colonisé.

Estampe de W. H. Bartlett montrant des radeaux transportant du bois à la hauteur de Cap-Santé, vers 1840. Source : © Musée des beaux-arts du Canada. MVC [en ligne] : http://www.museevirtuel-virtualmuseum.ca/Search.do?ig=on&R=IMAGES_NGOC18017.10&lang=fr

Vue du vieux chemin, vers 1890. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 39 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/39.html

Presbytère construit en 1799-1800 qui ressemble beaucoup au presbytère de Deschambault. Source : Louise VOYER. *Presbytère de Cap-Santé, comté de Portneuf*. 1982, s.p.

Vue du village à partir du clocher de l'église. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 28 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/28.html

De nouvelles institutions sont fondées sur le territoire de l'actuelle municipalité de Cap-Santé dont plusieurs écoles, un premier bureau de poste en 1832, un bureau d'enregistrement dans les années 1840, le tout intégré dans la nouvelle municipalité de paroisse de Cap-Santé créée en 1845. Un dernier presbytère est construit en 1849 sur le site de celui de 1734, juste à côté de celui de 1799.

Presbytère de 1849. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 31 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/31.html

École de Jacques-Cartier. Source : Madeleine BOURQUE et al. *La vie du Cap-Santé, livre souvenir, 300e, 1679-1979*. 1978, p. 129.

Ancien bureau d'enregistrement. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 14 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/14.html

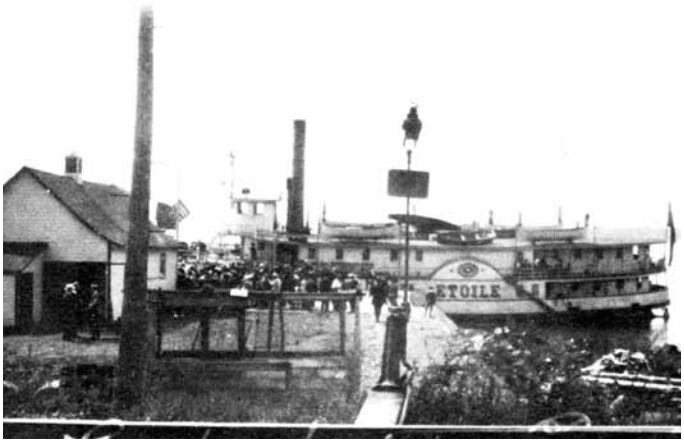
Bureau de poste de Cap-Santé. Source : Madeleine BOURQUE et al. *La vie du Cap-Santé, livre souvenir, 300e, 1679-1979*. 1978, p. 117.

La deuxième tranche du 19e siècle se montre assez prospère pour Cap-Santé. L'ouverture de nouveaux marchés redevable à l'essor des villes et l'accroissement de la population permet l'écoulement de la production agricole et forestière. Avec l'intensification de l'élevage et de l'industrie laitière, les beurreries et crèmeries familiales éparpillées aux différents coins de la paroisse deviennent importantes pour les cultivateurs qui vont y vendre et faire transformer leur lait. Une beurrerie est notamment construite en 1888 sur la côte de l'Église.

Dans un tel contexte d'effervescence, le quai de Cap-Santé est achalandé. Il possède un entrepôt pour les denrées et est régulièrement visité par des goélettes dès la fonte des glaces.

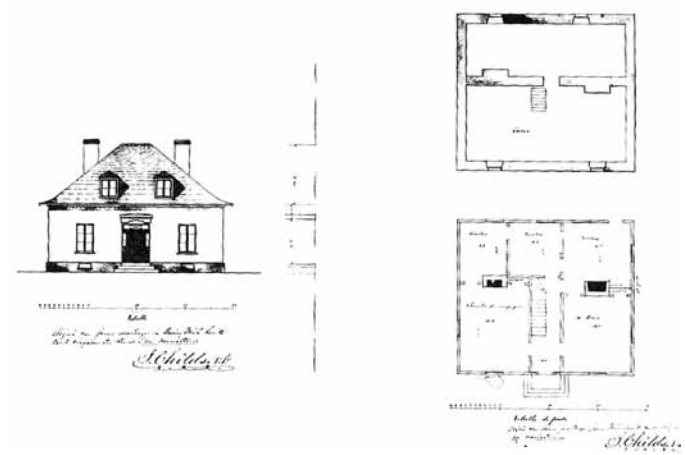
Déjà au 19e siècle, Cap-Santé est reconnu comme un lieu de villégiature. Fort prisé par la bourgeoisie de la ville de Québec, certains membres de cette classe de privilégiés se font construire de belles résidences d'été en bordure du chemin du Roy.

Beurrerie du rang Saint-François. Source : Madeleine BOURQUE et al. *La vie du Cap-Santé, livre souvenir, 300e, 1679-1979*. 1978, p. 158.



Quai et bateau l'Étoile. Source : Madeleine BOURQUE et al. *La vie du Cap-Santé, livre souvenir, 300e, 1679-1979*. 1978, p. 26.

Vue du quai et du village. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 25 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/25.html



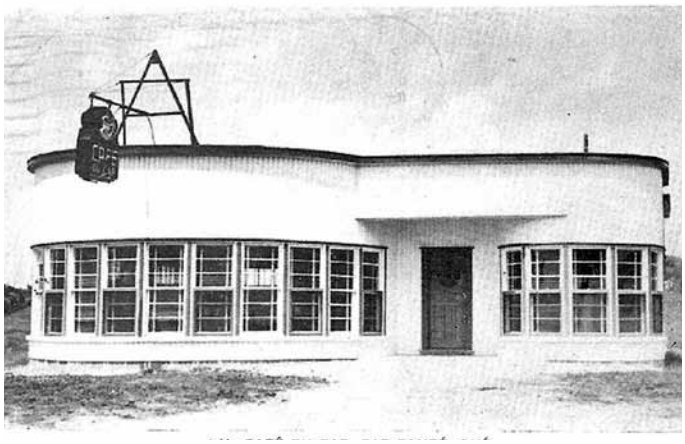
Plan de la maison de Pierre Garneau, 1852. Cette maison est utilisée comme résidence secondaire par Pierre Garneau, bourgeois de Québec. Source : Gérard MORISSET. *Le Cap-Santé, ses églises et son trésor*. 1980, p. 288.

Avec le passage de la route 138 et de l'utilisation grandissante de la voiture, de nombreux hôtels et motels apparaîtront un peu partout le long de la route nationale et intensifieront le tourisme à Cap-Santé. Plus démocratisé cette fois-ci, le tourisme des années 1930 à 1960 permet de loger les vacanciers selon tous les budgets. À Cap-Santé, on retrouve notamment le Cap-Santé Inn, le Grand Central, le Grey House, l'Auberge de l'Étang et le Manoir Cap-Santé.

Hôtel Frenet, 1915. Source : © Collection Yves Frenette.

Auberge de l'Étang. Source : © BAnQ.

Route nationale à Cap-Santé, 1930. Source : © BAnQ.



Café du Cap. Source : © BAnQ.

Hôtel Chez Maurice. Source : © BAnQ.

Au tournant du 20e siècle, l'arrivée du chemin fer du Canadien National dont l'importance sera supplantée par le transport par camion, la disparition des ponts de glace sur le fleuve à la suite de l'ouverture de la voie maritime en hiver, la relocalisation des activités commerciales et industrielles dans les grands centres et le contournement de l'achalandage automobile sur l'autoroute 40 contribuent au ralentissement du développement économique local.

Môtel De Chatillon en bordure de la route 138. Source : © BAnQ.

Gare de Cap-Santé. Source : Gérard MORISSET. *Le Cap-Santé, ses églises et son trésor*. 1980, p. 286.

Gare du CNR et quai de Cap-Santé. Source : © BAnQ.

QUELQUES ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE BÂTI DE CAP-SANTÉ

Avec 63 bâtiments inventoriés, la municipalité de Cap-Santé est bien représentée dans l'inventaire. Les maisons les plus anciennes du centre de la MRC de Portneuf y ont été repérées. Elles se concentrent principalement le long de l'ancien tracé du chemin du Roy (route 138, Vieux-Chemin, rue du Roy).

Maison Pierre-Morisset

Maison Mathurin-Morisset fils

Maison Boivin

Maison Pagé-Rinfret / maison Beaudry désignée lieu historique national du Canada

Maison Marcotte

Le noyau institutionnel de Cap-Santé est particulièrement riche en patrimoine et très intéressant au niveau visuel. Le cimetière qui domine le fleuve peut être considéré comme un véritable parc boisé. L'ensemble comprend aussi l'église de Sainte-Famille classé monument historique depuis les années 1980, un presbytère datant de 1849 dessiné selon les plans de l'architecte Charles Baillairgé, un ancien puits, un monument du Sacré-Cœur et une fontaine aménagée en 1918.

Site historique du Fort-Jacques-Cartier-et-du-Manoir-Allsopp comprenant la maison construite vers 1750 et les vestiges archéologiques du Fort Jacques-Cartier.

Église de Sainte-Famille

Ancien presbytère de Sainte-Famille

Les ensembles de maisons les plus intéressants, mais aussi les plus anciens, sont localisés en bordure du Vieux Chemin et de la rue du Roy. Bien qu'ils intègrent une diversité architecturale, mais la maison traditionnelle québécoise et la maison de transition dominent largement.

Cimetière de Sainte-Famille

51, Vieux-Chemin

Monument du Sacré-Cœur

Maison Quetton-de-Saint-Georges sise au 20, Vieux-Chemin

Ancienne école sise au 96, Vieux-Chemin

Ancienne crémerie J.-Arthur-Frenette sise au 42, rue du Roy

Maison Eugène-Hardy sise au 72, Vieux-Chemin

25, rue Guillot

Les rangs de Cap-Santé comprennent des maisons de ferme intéressantes, d'anciennes écoles de rang, des bâtiments agricoles bien préservés et des croix de chemin.

École de rang nº 3 sise au 35, rang Saint-François Est

485, chemin du Bois-de-L'Ail

Ancienne écurie ou grange faisant partie de la maison Henri-Vézina

Maison Henri-Vézina sise au 45, rang Saint-Joseph

Garage faisant partie de la propriété sise au 208, route 138.

L'un des rares représentants du courant moderniste de la municipalité de Cap-Santé se dresse en bordure de la route 138, tout près du village de Cap-Santé. Il s'agit de l'ancien bureau d'enregistrement recyclé en habitation.

Croix de chemin dans le rang Saint-François Est

300-302, route 138

DESCHAMBAULT-GRONDINES

UN HÉRITAGE SEIGNEURIAL

La municipalité de Deschambault-Grondines s'étale sur un territoire de 123,60 km² et est occupée par 2 131 habitants en 2011[2]. Elle est constituée d'anciennes seigneuries concédées au 17e siècle, par la suite divisées en deux municipalités distinctes, celle de Deschambault et celle de Grondines, et qui évoluent de façon autonome jusqu'à leur fusion en une seule entité en 2002. Cette municipalité est bordée au sud par le fleuve Saint-Laurent, à l'est par la municipalité de Portneuf, au nord par Saint-Marc-des-Carrières, Saint-Gilbert et Saint-Casimir et à l'ouest par la MRC des Chenaux. Le territoire est sillonné par les rivières Belle-Isle, La Chevrotière et du Moulin ainsi que par quelques ruisseaux.

Cette municipalité s'inscrit dans un relief de plaines agricoles ponctué de deux zones de versants accidentés, conférés par le cap Lauzon qui s'avance dans le fleuve et par la vallée de la rivière La Chevrotière. Par ailleurs, le fleuve Saint-Laurent occupe une place importante dans le paysage de cette municipalité.

La route 138 qui longe le fleuve fait partie intégrante du village dans le secteur de Deschambault (chemin du Roy) où le noyau institutionnel est concentré sur le cap Lauzon. Le noyau institutionnel du secteur de Grondines est situé entre le chemin Sir-Lomer-Gouin et la route 138 qui constitue une voie de contournement du village.

2. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34058/

Terres agricoles en bordure du fleuve près de la route 138 dans le secteur Deschambault.

Domaine de La Chevrotière dans le secteur Deschambault.

Le cap Lauzon sur lequel est érigée l'église de Deschambault.

Terres dans le 2e Rang du secteur Grondines d'où l'on voit les montagnes du piémont laurentien.

Chemin du Roy dans le village de Deschambault.

Rue du Faubourg dans le secteur Grondines.

Noyau institutionnel sur le cap Lauzon avec l'ancien couvent, le cimetière et l'église.

Presbytère, église et cimetière du secteur Grondines.

Le chemin Sir-Lomer-Gouin traverse le village de Grondines.

Ancien magasin général et église Saint-Charles-Borromée de Grondines sur le chemin Sir-Lomer-Gouin.

Le Moulin de La Chevrotière en bordure de la rivière La Chevrotière dans le secteur Deschambault.

Ancienne cabine en bordure du fleuve dans le secteur Deschambault.

Le fleuve à la hauteur de Grondines

Vue du fleuve en bas du cap Lauzon

Vue sur le fleuve à partir du chemin Sir-Lomer-Gouin dans le secteur Grondines

HISTOIRE DE DESCHAMBAULT

LA PÉRIODE PRÉ-HISTORIQUE

L'archéologie et le récit de Jacques Cartier témoignent d'une présence iroquoienne laurentienne sur le territoire de Deschambault bien avant l'établissement des premiers colons. Si les premiers groupes amérindiens qui occupaient la région étaient des chasseurs et pêcheurs nomades, n'ayant laissé derrière eux, qu'outils en pierre et restes de campement, les Iroquoiens du Saint-Laurent ont demeuré sur le territoire de façon sédentaire à partir de l'an 1000 de notre ère, habitant des villages constitués de maisons longues et vivant notamment de la culture de la terre.

Le site Masson de Deschambault est le plus important site archéologique apparenté à cette nation à avoir été découvert dans cette municipalité. Il est situé en plein champs, entre l'autoroute 40 et la route 138 près de la route Proulx, sur une élévation qui permet une vue sur le fleuve. Les restes d'un village érigé entre 1450 et 1520 y ont été retrouvés au début des années 1980. On estime qu'il pouvait accueillir de 150 à 200 personnes. Des artefacts de facture autochtone ont également été mis au jour sur le territoire de Deschambault.

En septembre 1535, lors de son deuxième voyage dans la vallée du Saint-Laurent, Jacques Cartier, alors en route pour Hochelaga, est stoppé par les rapides Richelieu, sises à la hauteur du cap Lauzon, futur îlot paroissial de Deschambault. À leur débarquement sur la berge du fleuve, Cartier et des membres de son équipage sont accueillis par de nombreux Iroquoiens laurentiens possiblement originaires de la bourgade d'Achelay positionné à quelque distance du fleuve. La localisation de ce village n'a toutefois jamais été prouvée.

Samuel de Champlain laisse une description imprécise de la région de Deschambault lors de son voyage de 1603 sur le fleuve Saint-Laurent. Environ trente ans plus tard, il installe un comptoir de traite fortifié sur l'île Richelieu, située au milieu du fleuve. Ce comptoir, vite abandonné, demeure libre de toute occupation française pendant quelques années.

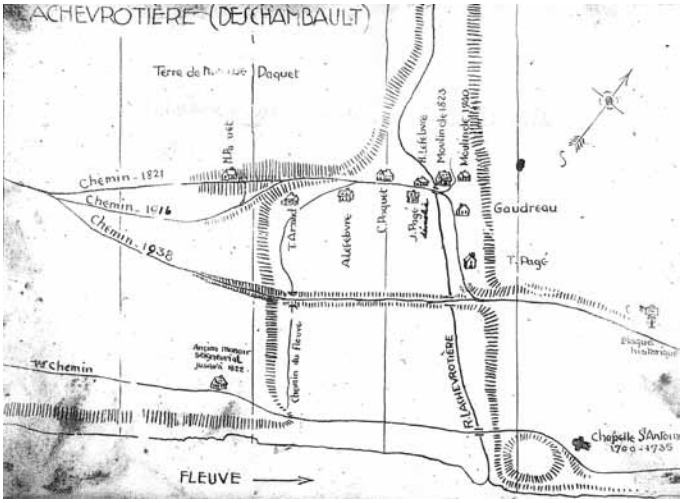
LES SEIGNEURIES DE DESCHAMBAULT ET DE LA CHEVROTIÈRE

Le 4 décembre 1640, François de Chavigny de Berchereau et sa femme Éléonore de Grandmaison reçoivent une seigneurie qui prendra le nom de Chavigny. Le couple s'y installe en 1643, fait défricher des terres et construire un premier manoir vers 1645 ou 1648.

La menace iroquoise ne leur permet pas de jouir de ce domaine bien longtemps et les oblige à le quitter en 1648 pour l'île d'Orléans où ils décident de s'établir. Suite au décès de son époux en 1651, Grandmaison devient la seule propriétaire de la seigneurie Chavigny.

Vingt ans plus tard, une seconde concession située entre les seigneuries de Chavigny et des Grondines est attribuée à Éléonore de Grandmaison. C'est toutefois son fils, François de Chavigny de La Chevrotière qui s'y installe avec son épouse, après l'avoir reçue de sa mère en 1674 et baptisée « La Chevrotière » du nom de son beau-père. Le couple s'installe sur un terrain au confluent du fleuve et de la rivière La Chevrotière. Vers 1680, un manoir seigneurial entouré d'une palissade y est édifié. Pour la dizaine d'habitants qui résideront dans la seigneurie de La Chevrotière à l'aube du 18e siècle, le seigneur dote son domaine d'un moulin à farine en bois (vers 1700-1714) et d'une première chapelle (1686). Cette chapelle reçoit le vocable de Saint-Antoine-de-Padoue et est

Maison Delisle alors qu'elle est la propriété d'Octave Delisle, vers 1925. Selon certaines sources, il s'agirait du premier manoir construit vers 1648 par le maître maçon Paul Chalifour. Source : © BAnQ.



Maison Delisle alors qu'elle est la propriété d'Octave Delisle, vers 1925. Selon certaines sources, il s'agirait du premier manoir construit vers 1648 par le maître maçon Paul Chalifour. Source : © BAnQ.

desservie par les Récollets et les curés des agglomérations voisines. À partir du milieu du 18e siècle, un chantier naval saisonnier est aménagé sur le bord de la rivière La Chevrotière. Il s'agit d'une construction artisanale et non industrielle, car les chantiers des navires répondent à des activités saisonnières. Entre 1772 et 1871, 59 navires sont construits.

Éléonore de Grandmaison donne une partie de sa seigneurie de Chavigny à sa fille Marguerite de Chavigny de Berchereau et son époux Jacques-Alexis de Fleury d'Eschambault. En 1674, le couple s'installe dans leur nouveau domaine qui correspond aujourd'hui aux environs de la Ferme Expérimentale. Le couple se fait construire un manoir et procède à la construction d'un moulin.

Le grand moulin de La Chevrotière est érigé en 1802. Le plus petit est construit en 1766 pour remplacer le premier moulin en bois (vers 1700-1714) de la seigneurie de La Chevrotière. Source : Claude PAULETTE. *Deschambault sur le fil du temps*. 2002, p. 28.

Le domaine de la Chevrotière, vers 1910. Certaines maisons de ce domaine datent du 18e siècle. Source : Histoire de raconter ; le chemin du Roy de Portneuf. p. 11.

Dépendances du vieux manoir. Ces granges en pièces sur pièces semblent assez anciennes. Source : *La station de recherche agricole de Deschambault : 60e anniversaire 1918-1978*. 1978, p. 9.

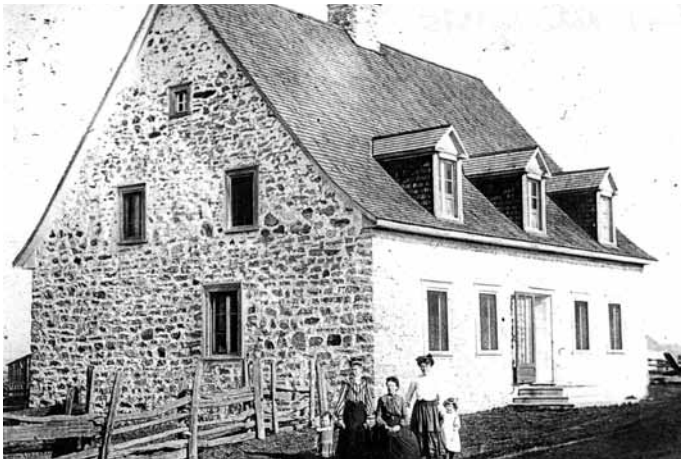
En 1683, un échange a lieu entre Éléonore de Grandmaison et d'Eschambault. Cette dernière échange toutes ses terres de la seigneurie de Chavigny contre des terres à l'île d'Orléans. Devenu propriétaire de la totalité de la seigneurie de Chavigny, d'Eschambault lui donne son nom. Jusqu'alors seul avec sa famille sur ses terres et vivant de l'agriculture et de la pêche, il divise son domaine en lopins de terre et entreprend de faire venir des colons. On trouve d'ailleurs 18 colons en 1709 installés en périphérie du manoir. Les messes sont données dans la chapelle Saint-Antoine de la seigneurie de La Chevrotière ce qui oblige les censitaires de la seigneurie de Deschambault à marcher le long du fleuve et seulement à marrée basse pour atteindre le lieu de culte. Pour cette raison, dès 1722, Joseph Fleury de La Gorgendière, deuxième seigneur de Deschambault depuis 1719, demande l'autorisation de faire construire une église sur un terrain lui appartenant, soit sur une pointe qui s'avance dans le fleuve, désignée comme le cap Lauzon nommé en l'honneur de Jean de Lauson gouverneur de la Nouvelle-France. Les travaux de construction débutent en 1730 et se terminent cinq ans plus tard, année au cours de laquelle la paroisse est érigée canoniquement. Cette nouvelle paroisse répondant au nom de Saint-Joseph comprend les seigneuries de La Chevrotière et de Deschambault.

La construction de l'église sur le Cap Lauzon, jusque-là peu fréquenté, amène ainsi le développement de ce secteur en petit village. D'ailleurs, la construction du chemin du Roy inauguré en 1734 qui réunit Montréal à Québec par une première voie de terre sur la rive nord, traverse la seigneurie de Deschambault et en améliore l'accès.

Manoir seigneurial alors occupé par un dénommé Stuart, vers 1875. Cette maison était située sur le domaine seigneurial développé par Jacques-Alexis de Fleury d'Eschambault. De style Régence, elle a probablement été construite dans la première tranche du 19e siècle. Il pourrait aussi s'agir du manoir construit par d'Eschambault mais fortement modifié. Source : *Magazine Continuité*, no 50, été 1991, p. 27.

La seigneurie de Deschambault prospère et se développe. Gonflée après 1688 par une population née en grande majorité dans la nouvelle colonie, le nombre de censitaires augmente progressivement dans la seigneurie. Le premier rang face au fleuve devient complètement occupé. Vers 1734, un deuxième rang est ouvert pour accueillir de nouvelles familles. Des sentiers à pied assurent la communication entre ces deux voies.

Maison de Deschambault, 1925. Source : © BAnQ.



Maison d'Isaac Gariépy qui se trouve dans le 2e Rang. Source : *Inventaire architectural de Deschambault*. 1976.

Relais de poste devant le chemin du Roy. Source : Claude PAULETTE. *Deschambault sur le fil du temps*. 2002, p. 30.

Maison Louis Paquin, 1882-1883. Source : © CARP.

DESCHAMBAULT DU 19E SIÈCLE AU 20E SIÈCLE

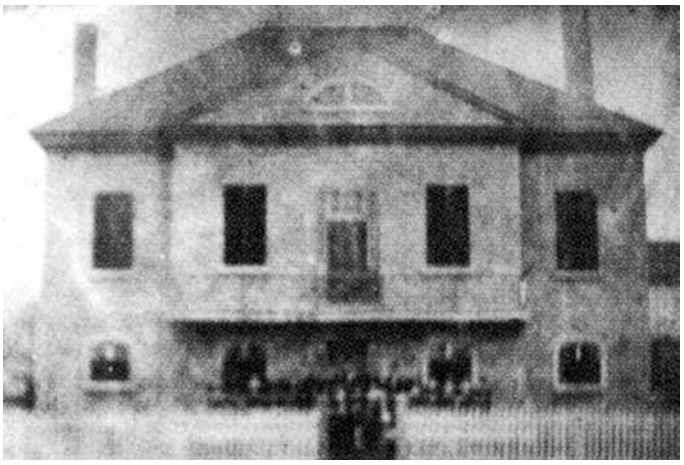
La fin du 18e siècle et le début du 19e siècle sont marqués par le développement de l'arrière-pays. Vers les années 1787-1793, les premières terres du 3e Rang sont concédées, alors qu'il faut attendre l'année 1807 pour l'arpentage et le développement du 4e Rang. Ces deux rangs sont reliés entre eux en 1824. En 1833, un autre chemin est tracé pour atteindre le 5e Rang.

Vers 1816, un deuxième presbytère est construit tout près de l'ancien et une nouvelle église remplace la précédente, jugée vétuste et trop petite. Les travaux de construction de l'église dessinée par l'architecte Thomas Baillairgé s'échelonnent de 1834 à 1838. Le noyau institutionnel est augmenté d'une école en 1824, lorsque la Fabrique fait don d'une étendue de terrain pour sa construction, puis d'un couvent en 1861, destiné à l'éducation des jeunes filles et dirigé par les Sœurs de la Charité de Québec.

Église Saint-Joseph. Source : © BAnQ.

Deuxième presbytère, aujourd'hui appelé le Vieux presbytère, 1949. Source : Claude PAULETTE. *Deschambault sur le fil du temps*. 2002, p. 19.

Aquarelle de Philip John Bainbrigge, vers 1838-41. Source : © BAC.



Façade d'origine du couvent. Il possède un revêtement en pierre de taille et un toit à croupes. Source : Claude PAULETTE. *Deschambault sur le fil du temps*. 2002, p. 24.

Ainsi, à partir du début du 19e siècle, Deschambault occupe une place importante dans la région de Portneuf. Les officiers de milice du bataillon du comté y ont leur résidence alors que l'on trouve aussi temporairement une cour des petites causes et le siège du Conseil du district de Portneuf. L'élite agricole de Deschambault réside alors majoritairement dans les 1er et 2e Rangs et se spécialise dans la production d'avoine et d'autres céréales ainsi que dans l'élevage de bovins et de porcs destinés aux marchés extérieurs.

Deschambault compte aussi parmi les plus gros propriétaires fonciers de la région. Par ailleurs, une petite bourgeoisie d'affaires locales prospère grâce au commerce du grain, du bois et de la vente des marchandises manufacturées.

L'occupation du cap Lauzon fait un bond au milieu du 19e siècle. L'habitat se resserre et forme un village de quelques rues résidentielles et d'un noyau institutionnel où se regroupent l'église, le cimetière, le couvent, le presbytère et la salle paroissiale.

Maison Paquin. Possiblement construite vers la fin du 18e siècle ou au tout début du 19e siècle, il s'agit d'une maison d'une famille d'agriculteurs à l'aise du 2e Rang. Source : Claude PAULETTE. *Deschambault sur le fil du temps*. 2002, p. 32.

Famille bourgeoise, vers 1905. Source : © BAnQ.

Place de l'église. Source : © BAnQ, CP 3752 CON.

Le haut du village de Deschambault est alors un important carrefour de communications, traversé par le chemin du Roy et installé près du fleuve Saint-Laurent qui est alors une voie d'eau importante pour la circulation des marchandises. C'est dans ce secteur qu'on trouve de multiples auberges et vers 1850, un relais, une forge, un bureau de poste et d'autres commerces.

Deux lignes de chemins de fer traversent le territoire de Deschambault. La construction de la ligne de chemin de fer reliant Montréal à Québec a lieu entre 1874 et 1879 et l'autre reliant Québec à Ottawa vers 1907.

Par ailleurs, il semblerait bien que le train soit à l'origine du déclin de la vocation maritime de Deschambault, acquise au début du siècle, pour le transport des marchandises sur le fleuve. En effet, la paroisse de Deschambault est reconnue pendant tout le 19e siècle et le début du 20e siècle pour fournir le plus grand nombre de pilotes possédant une excellente formation avec brevet. De 1820 à 1860, c'est l'âge d'or de la construction de navires pour des marchands de Québec et de d'autres villes. Il y avait d'ailleurs à Deschambault de la construction navale à l'embouchure de la rivière de La Chevrotière. La construction des goélettes correspond notamment au passage d'une économie traditionnelle à une économie de marché.

La route principale dans le haut du village, vers 1900. Source : *Magazine Continuité*, no 50, été 1991, p. 20.

Magasin général Paré, vers 1925. Source : Claude PAULETTE. *Deschambault sur le fil du temps*. 2002, p. 26.

Gare Lachevrotière, 1976. Cette gare a été détruite depuis. C'est probablement vers 1874-1879 qu'est construite la gare Lachevrotière. Source : *Inventaire architectural de Deschambault*. 1976.

En 1918, le Ministère de l'Agriculture de Québec achète des terres de l'ancien domaine seigneurial de Deschambault avec l'intention d'y aménager une pépinière. Le projet a plutôt pris la forme d'une ferme-école, puis d'une station de recherche. Plusieurs types de bâtiments agricoles y sont construits comme un poulailler, une écurie, des granges. Pour loger les employés, plusieurs résidences sont aménagées. Beaucoup de ces édifices ont été démolis depuis. D'autres acquisitions, en 1936 et 1961, ont permis au ministère de l'Agriculture de réunifier la propriété des seigneurs de Deschambault. Aujourd'hui, la ferme est toujours en activité et est connue sous le nom de station de recherche de Deschambault.

Le 13 février 2002, les municipalités de Deschambault et Grondines fusionnent pour former la municipalité actuelle.

Unité de logements de la Ferme-École. Source : *La station de recherche agricole de Deschambault : 60e anniversaire 1918-1978*. 1978, p. 33.

Petite école de la Ferme-École. Source : *La station de recherche agricole de Deschambault : 60e anniversaire 1918-1978*. 1978, p. 35.

Poulaillier, 1950. *La station de recherche agricole de Deschambault : 60e anniversaire 1918-1978*. 1978, p. 22.

Bâtiments de la Ferme-École, 1956. Source : *La station de recherche agricole de Deschambault : 60e anniversaire 1918-1978*. 1978, p. 23.

PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE BÂTI DU SECTEUR DESCHAMBAULT

Le secteur Deschambault de la municipalité de Deschambault-Grondines est bien représenté dans l'inventaire du patrimoine bâti de l'ouest de la MRC de Portneuf. Ce corpus prend en compte une diversité de bâtiments, soit en grande partie des résidences villageoises et rurales, des bâtiments agricoles, d'anciens bâtiments industriels et des bâtiments institutionnels. Cette municipalité se démarque notamment par son nombre de bâtiments classés ou cités dont voici quelques exemples.

La salle des habitants. Il s'agit de la deuxième salle paroissiale de Deschambault construite en 1848.

L'église Saint-Joseph est dessinée en 1834 par l'architecte Thomas Baillairgé de Québec et la construction débute l'année suivante pour se terminer trois ans plus tard, la veille de Noël 1838. Le décor intérieur est aussi signé de sa main et réalisé de 1841 à 1849.

Le moulin de La Chevrotière érigé en 1802 en bordure de la rivière La Chevrotière qui servait notamment à moudre le grain et carder la laine.

La maison Jean-Boudreau est construite vers 1790 sur les terres de l'ancien domaine seigneurial de Deschambault pour Jean Boudreau.

Selon certaines sources, la maison Delisle aurait été construite vers 1648 par le maître maçon Paul Chalifour pour François de Chavigny de Berchereau, premier seigneur de la seigneurie de Deschambault, alors nommée seigneurie de Chavigny. La demeure est incendiée lors de l'invasion britannique, puis reconstruite vers 1765.

La maison Sewell est une construction du premier quart du 19e siècle. Depuis sa construction, elle est successivement habitée par des membres de la communauté anglophone, dont les Sewell qui en deviennent propriétaire en 1880. En 1978, la maison Sewell est reconnue monument historique et désignée lieu historique national du Canada.

La maison de la Veuve-Groleau est érigée vers 1715 pour Geneviève Laberge, veuve de Pierre Groleau (ou Grolo), procureur des sœurs hospitalières de Québec. La maison de la Veuve-Groleau est classée en 1971.

Le corps de logis initial – la partie située à l'ouest de la cheminée centrale – a été érigé entre 1735 et 1758. Au 19e siècle, la résidence est agrandie et abrite une auberge, un relais de poste (1832-1879), un comptoir postal (1835-1900) ainsi qu'un magasin général. La demeure est classée monument historique en 2004.

Le vieux presbytère de Deschambault est érigé entre 1815 et 1818 par Augustin Houle, un marchand entrepreneur de Grondines, sous la supervision du curé de la paroisse, Charles Denis Dénéchaud. Il est érigé à 1,5 mètre de l'ancien presbytère, construit entre 1730 et 1735. Les deux bâtiments cohabitent jusqu'en 1840, alors que le presbytère datant du Régime français est démoli. Il est remplacé par un troisième presbytère en 1871. Le vieux presbytère de Deschambault est classé en 1957.

Le couvent de Deschambault est érigé en 1861 sous l'initiative du curé Narcisse Bellenger. Les Soeurs de la Charité de Québec y dispensent l'enseignement aux jeunes filles, puis aussi aux garçons. La façade a subi des transformations importantes avec l'introduction d'un style mansardé en 1884. Le couvent de Deschambault est cité monument historique en 2007.

En 1841, Alexandre Naud, agriculteur occupant la terre de son ancêtre François, arrivé en 1701, commande à Léandre Parent un corpus en bois sculpté et peint pour le calvaire qu'il fait dresser près de sa résidence. Le calvaire Alexandre-Naud est cité monument historique en 2008. Il appartient encore à un membre de la famille Naud.

Les plus vieilles maisons de l'ouest de la MRC de Portneuf sont concentrées dans la municipalité de Deschambault-Grondines et datent du Régime français. Elles sont disséminées le long du chemin du Roy, qui a conservé son tracé d'origine à quelques endroits, ainsi que dans le 2e Rang et le 3e Rang.

103, rue de Chavigny

34, 2e Rang

174, 2e Rang

282, chemin du Roy

150, chemin du Roy

On trouve également à Deschambault plusieurs maisons en pierre datant de la fin du 18e et du début du 19e siècle.

340, 3e Rang

38, 2e Rang

168, 2e Rang

100, chemin du Roy

L'architecte Louis-Zéphirin Perrault a laissé à Deschambault des exemples du style éclectique qui lui est reconnaissable.

Troisième presbytère de Deschambault commencé en 1871 et transformé en hôtel de ville, sis au 120, rue Saint-Joseph. Œuvre de Zéphirin Perreault.

Maison Louis-Zéphirin Perrault, sise au 106, rue Saint-Laurent

Maison sise au 108, rue Saint-Laurent. Maison probablement dessinée par Zéphirin Perrault.

On rencontre à Deschambault une diversité de types de bâtiments et beaucoup de maisons construites vers la fin du 19e siècle.

Ancienne école sise au 122, chemin du Roy

Ancienne forge sise au 88, 2e Rang

Bâtiment secondaire visible derrière la maison sise au 267, chemin du Roy.

Ancien magasin général sis au 253, chemin du Roy

Magasin général Paré probablement construit dans les années 1870 ou 1880, sis au 104-106B, rue de l'Église.

286, chemin du Roy

Croix de chemin, visible au 110, 2e Rang

488, chemin du Roy

Ancienne chapelle de procession du village qui a été déménagée au 41, chemin de la Chapelle.

362, chemin du Roy

Caveau à légumes derrière la maison sise au 88, 2e Rang

HISTOIRE DE GRONDINES

LE RÉGIME FRANÇAIS

La seigneurie des Grondines ou Saint-Charles des Roches est concédée en 1637 à la duchesse d'Aiguillon pour les Augustines de la Miséricorde de Jésus qui deviendront, à leur installation à Québec en 1639, les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Le Père Jérôme Lalemant, pour et au nom de cette communauté religieuse, prend possession de la concession en 1646. Cette seigneurie est augmentée en 1672 lorsque Jean Talon accorde aux Augustines une autre concession afin d'accroître leurs revenus. Cette concession située entre la première et la seigneurie de Chavigny sera connue pendant un temps sous l'appellation de seigneurie des pauvres.

Bien que quelques colons eurent entamés des défrichements sur le territoire vers 1665, la plupart n'y sont pas encore établis et ne possèdent pas de titre de concession valable. Il faut attendre l'année 1671 pour assister à l'octroi de la première concession officielle décernée à Thimotée Josson, charpentier de moulins.

À la demande de la poignée d'habitants qui demeurent dans la seigneurie, les Augustines font construire un moulin à vent pour produire de la farine. Il est construit par le meunier Pierre Mercereau, alors considéré comme l'un des meilleurs constructeurs de moulins de l'époque. Il termine son travail en 1674-1675, année où le moulin entre en fonction.

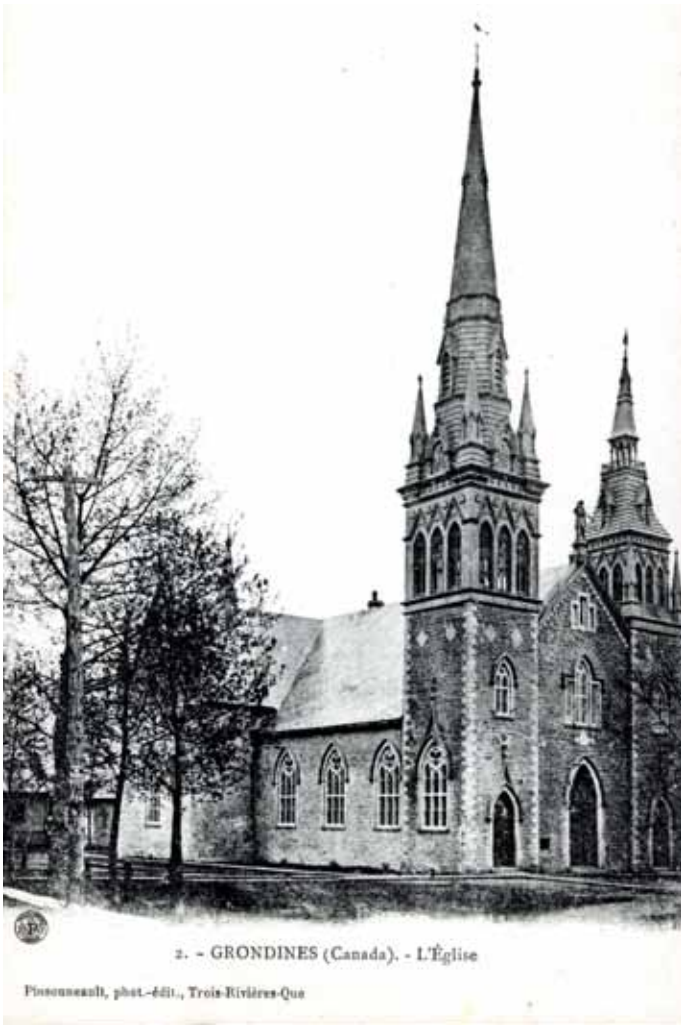
Moulin banal, 1906. Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 26.

L'ouverture des registres en 1680 marque le début officiel de la paroisse Saint-Charles-Borromée alors composée d'une trentaine de personnes qui assistent au service religieux dans la maison d'un habitant jusqu'à la construction de la première église. C'est alors un missionnaire du Séminaire de Québec qui signe les premiers actes. En 1683, la seigneurie est vendue à Jacques Aubert qui se fait construire un manoir. Ce dernier vendra la moitié de sa terre en 1694 à Louis Hamelin, son gendre; cette partie sera connue comme Grondines Est alors que la partie de Jacques Aubert prend le nom de Grondines Ouest.

Au début du 18e siècle, avec une seigneurie comptant une centaine d'habitants, la construction d'une église devient nécessaire. Une terre près du fleuve est donnée par le seigneur sur laquelle une église en pierre, patronnée par Saint-Charles-Borromée, est implantée en 1713. Un presbytère en pierre muni de deux grosses cheminée lui est adossé en 1740, mettant fin à l'hébergement du curé par les habitants.

Au fil des décennies suivantes, Grondines devient une seigneurie agricole prospère. La population, toujours grandissante, se sent de plus en plus à l'étroit dans l'église de 1713 et le terrain de l'église, inondé à chaque printemps, la rend difficilement accessible pendant des jours et même des semaines. Pour pallier à cette situation, on choisit de dresser un nouveau lieu de culte plus loin au nord, en retrait du fleuve, sur la même terre appartenant à la Fabrique. Cette église de style néoclassique dessinée par l'architecte Thomas Baillairgé est terminée en 1842 et ressemble alors à celle de Deschambault. Ce sont des interventions subséquentes qui lui confèreront l'allure actuelle.

L'implantation de la deuxième église, plus au nord, favorise la formation d'un hameau villageois dans ce secteur. Un second presbytère, plus confortable et près de la nouvelle église, est donc construit en 1842-1843 par le sculpteur et entrepreneur Augustin Leblanc sous la supervision du curé Joseph-Olivier Leclerc.



Église de Grondines, entre 1903-14. Source : © BAnQ, CP 017819 CON.

Intérieur de l'église en 1920. Source : Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 56.

Deuxième presbytère. Source : Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 52.

Probablement vers 1775, pour répondre aux besoins grandissants de ses censitaires, le seigneur de Grondines fait construire un moulin à farine en pierre actionné par l'eau d'une petite rivière.

C'est probablement la présence de cet imposant moulin qui lance le développement progressif de ce secteur qui sera désigné comme le faubourg de Grondines. Les habitants qui s'installent à proximité du moulin donnent naissance à un petit noyau industriel regroupant des ateliers d'artisans. Ils élisent domicile dans des maisons construites très près de l'étroite rue principale (actuelle rue du Faubourg) qui traverse le secteur.

Rue du Faubourg aujourd'hui.

Moulin à farine du Faubourg. Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 133.

Maison sise au 745, du Faubourg. Avec ses deux portes en façade, cette maison du faubourg laisse à penser qu'elle aurait pu servir de magasin général.

Moulin à farine du Faubourg. Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 133.

Dans cette portion de Grondines, on trouve à une certaine époque un moulin fonctionnant à la vapeur, une boutique à bois, un important atelier de charron pour la réparation et la décoration des voitures d'été et d'hiver. Des forgerons, des charretiers, des menuisiers, des beurriers, des agents de gare vivent notamment dans ce secteur et ailleurs dans le village.

Aussi, le fleuve Saint-Laurent utilisé comme principale voie de commerce au 19e siècle donne des occasions de travail : pilotes, constructeurs de goélettes abondent dans la paroisse de Grondines. Pendant plusieurs années, Grondines est célèbre pour être le principal port d'attache de L'Étoile, gros navire à vapeur, utilisé comme bateau de croisières et qui effectue des pèlerinages au Cap-de-la-Madeleine et à Sainte-Anne-de-Beaupré. Par ailleurs, à une certaine époque, la pierre de Grondines réputée pour être une pierre à chaux à haute teneur en calcium, est extraite du rivage et chargée sur des chalands qui desservent les différents ports du fleuve.

Bientôt, le transport des marchandises par bateaux sur le fleuve Saint-Laurent est concurrencé par le chemin de fer. Le village de Grondines est relié à Montréal et Québec par une ligne ferroviaire dès 1875-1879. Une seconde ligne est mise sur pied vers 1907.

Carrières de pierre sur les rivages du fleuve à la hauteur de Grondines. Source : © McCord, MP-0000.1194.5.

Gare de Grondines. Il n'est pas possible de confirmer la date de construction de cette gare de Grondines et quelle ligne de chemin de fer elle desservait. Source : © BAnQ, CP 022991 CON.

Gare de Grondines. Source : Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 110.

Grâce à cette diversité économique, Grondines connaît ses heures de gloire au milieu du 19e siècle alors que sa population se chiffre à 2 000 habitants, record qui ne sera jamais dépassé.

En 1856, un premier maire est élu suite à la création d'une municipalité de paroisse et d'un conseil municipal. La municipalité de village est crée en 1912 par détachement de la municipalité de paroisse afin de répondre aux besoins spécifiques d'une agglomération villageoise.

Route à Grondines à l'entrée du village, vers 1920. Source : Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 100.

Route nationale à Grondines, début 20e siècle (hauteur chemin Sir-Lomer-Gouin). Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 150.

Maison natale de Lomer Gouin aujourd'hui disparue. Source : Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 158.

Route principale à Grondines, tout près de l'église. Source : © BAnQ, CP 3808 CON.

En 1829, une première école est érigée dans le noyau paroissial à l'endroit de l'actuel monument du Sacré-Cœur. Devenue exiguë et désuète avec les années, cette école est déménagée et remplacée en 1913 par un édifice beaucoup plus confortable, construit tout près de l'église. En 1944, la communauté du Saint-Cœur-de-Marie devient responsable de l'enseignement.

Bien que Grondines constitue principalement une municipalité de cultivateurs, une petite bourgeoisie d'affaires élit domicile dans de luxueuses maisons campées dans le village, en bordure du chemin du Roy qui le traverse. Certaines luxueuses maisons sont occupées par des pilotes de navire et leur famille, nombreux dans le village de Grondines.

École de Grondines. Il est possible de croire que cette école serait bien celle de 1829. Source : Jacques DORION. *Les écoles de rang au Québec*. 1979, p. 151.

Résidence de Charles H. Laganière. Source : © BAnQ, CP 3809 CON.

Couvent, 1913. Source : Laurent LECLERC. *Les Grondines : trois cents ans d'histoire*. 1980, p. 114.

Résidence d'Émile Guilbault. Source : © BAnQ, CP 720 CON.

De part et d'autre du chemin du Roy, et dans les rangs au nord, ce sont des fermes et des terres agricoles qui parsèment le territoire de Grondines. Les maisons de certaines de ces fermes sont très anciennes, leur construction remontant à l'époque du Régime français.

Maison de Rosaire Mayrand, 68, chemin du Roy, 1944. Source : © BAnQ.

La maison de Monsieur Goudreau, 900, chemin du Roy, 1958. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 148.

Maison Gauthier, aujourd'hui disparue, vers 1925. Source : © BAnQ.

Maison de Joseph Hamelin, 22, chemin du Roy, 1944. Source : © BAnQ.

PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE BÂTI DU SECTEUR GRONDINES

Avec ses 57 biens répertoriés, le secteur Grondines de la municipalité de Deschambault-Grondines est bien représenté dans l'inventaire. Il comporte notamment quelques monuments classés ou cités concentrés pour la plupart dans l'ensemble institutionnel du village et en bordure du fleuve Saint-Laurent.

Le moulin à vent de Grondines en bordure du fleuve Saint-Laurent et près duquel s'élevaient la première église et le premier presbytère.

L'église Saint-Charles-Borromée, à Grondines

Presbytère Saint-Charles-Borromée

École Saint-Charles-de-Grondines

À Grondines, plusieurs maisons datant du Régime français et du début du 19e siècle ont traversé les affres du temps. Concentrées le long du chemin du Roy et du chemin Sir-Lomer-Gouin qui traverse le village, elles rappellent l'ancienneté de l'occupation du secteur. Par ailleurs, une belle diversité de bâtiments secondaires d'intérêt caractérise le secteur Grondines.

1010, chemin du Roy

Maison très ancienne construite au Régime français, sise au 8, chemin du Roy.

22, chemin du Roy

Moulin à farine érigé à la fin du 18e siècle, sis au 770, du Faubourg.

290, chemin Sir-Lomer-Gouin

Boutique de forme octogonale sise au 310, 3e Rang

Atelier de menuiserie sis au 110, chemin du Roy

Grange-étable sise au 310, 3e Rang

L'un des bâtiments agricoles de la ferme de la maison Laganière sis au 120, chemin du Roy

Grange visible derrière le 270, chemin Sir-Lomer-Gouin

Grange-étable sise au 239, 2e Rang Est

Croix en fer surplombant le fleuve Saint-Laurent en bordure du chemin du Roy.

Cimetière de Saint-Charles-Borromée

Croix de chemin, visible au 95, route Guilbault

On trouve également sur le territoire des biens associés au patrimoine religieux.

La grande majorité des résidences que compte l'inventaire pour le secteur ont été construites entre le milieu et la fin du 19e siècle alors que Grondines connaît son heure de gloire. Il s'agit de maisons de ferme et de maisons villageoises issues de styles architecturaux variés.

350, 3e Rang

1050, chemin du Roy

Probablement un ancien magasin général ou un ancien hôtel sis au 270, chemin Sir-Lomer-Gouin.

Ancien magasin général sis au 475, chemin Sir-Lomer-Gouin

400, chemin Sir-Lomer-Gouin

470, chemin Sir-Lomer-Gouin

850, chemin du Roy

590, chemin Sir-Lomer-Gouin

Ancienne école, probablement celle du village de Grondines construite en 1829 et maintenant sise au 61, chemin du Roy.

DONNACONA

DEUX SECTEURS, DEUX RÉALITÉS

La ville de Donnacona possède une superficie de 37,30 km^2 et près de 6 494 habitants en 2012[3]. Son territoire longe le fleuve entre la rivière Jacques-Cartier et la limite ouest de Pointe-aux-Trembles Ouest (Neuville), englobant du même coup, l'ancienne municipalité de Les Écureuils, et s'étire au nord sur plusieurs kilomètres. L'agglomération urbaine est aménagée sur un plateau qui domine le fleuve et l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier dont les terres à cet endroit, autrefois désigné le « Fond Jacques-Cartier », s'apparentent à des battures. Le démantèlement de l'usine de papier, qui a fortement contribué au développement de la ville, permet aujourd'hui d'avoir une vue sur l'embouchure de la rivière.

La localité est traversée par plusieurs affluents dont les deux principaux sont la rivière Jacques-Cartier et la rivière aux Pommes. Avec ses 177 km, ses rapides et son parcours tortueux, la Jacques-Cartier est la rivière la plus importante de la région de Portneuf et est considérée comme l'une des plus belles rivières du Québec. Elle prend naissance dans le lac du même nom dans la réserve faunique des Laurentides pour se jeter dans le fleuve à la hauteur de Cap-Santé et de Donnacona. De nombreuses fosses à saumons ponctuent son tracé. La rivière aux Pommes, un petit cours d'eau sinueux, draine les terres agricoles du 2^e Rang de Donnacona. Elle germe dans les hautes terres à l'est de Sainte-Catherine et termine sa course dans la rivière Jacques-Cartier.

3. Données provenant du recensement 2012 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] :http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34025/

Vue de la rivière Jacques-Cartier prise du pont de la rue Notre-Dame, Donnacona.

Vue prise de Cap-Santé qui montre le plateau où se trouve la ville de Donnacona et le barrage hydroélectrique sur la rivière Jacques-Cartier.

Site de l'ancienne usine de papier de Donnacona avec le pont du Canadien National qui traverse la rivière Jacques-Cartier.

Vue de la rivière Jacques-Cartier prise du pont de la rue Notre-Dame.

Donnacona est l'agglomération la plus populeuse et le plus grand centre industriel sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent entre Québec et Trois-Rivières. Avec Saint-Marc-des-Carrières et Saint-Raymond, la ville constitue l'un des trois centres de services régionaux de la MRC de Portneuf. Elle possède un petit centre-ville traversé par la rue Notre-Dame, l'ancien chemin du Roy, près de laquelle se presse une concentration de bâtiments commerciaux et résidentiels datant pour la plupart de la première tranche du 20e siècle. À partir de 1999, le centre-ville de Donnacona est devenu éligible au programme de revitalisation de la Fondation Rues Principales ce qui a eu pour conséquence d'améliorer l'aspect visuel de plusieurs bâtments et de recréer un peu plus d'homogénéité architecturale.

Le quartier des Anglais se présente comme l'un, sinon, le plus beau secteur résidentiel de la ville. Des maisons anciennes, construites pour les cadres de l'ancienne compagnie de papier, se dressent sur de vastes terrains boisés. Le boulevard Saint-Laurent qui le contourne permet des percées visuelles spectaculaires sur le fleuve et l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier.

La rue Notre-Dame

Intersection de la rue Notre-Dame et de l'avenue Jacques-Cartier.

Le boulevard Saint-Laurent dans le quartier des Anglais.

Le boulevard Saint-Laurent dans le quartier des Anglais.

Vue sur le golf de Donnacona à partir du boulevard Saint-Laurent.

L'ouverture de la route 138 dans les années 1930, et plus tard de l'autoroute 40, a orienté le développement urbain plus au nord. À cet endroit, le décor de petite ville cède le pas à un aménagement davantage apparenté au type de banlieue nord-américaine.

Les secteurs agricoles et ruraux de l'ancienne municipalité de Les Écureuils et du 2e Rang tranchent avec le caractère urbain et la banlieue de l'ouest de Donnacona. La partie de Les Écureuils s'articule principalement à proximité du fleuve et de la rue Notre-Dame. L'ancien noyau villageois implanté en bordure du chemin du Roy comprend un ensemble historique composé de l'église Saint-Jean-Baptiste, du presbytère, d'un cimetière, de l'ancien relais de poste et de plusieurs maisons anciennes datant principalement des 18e et 19e siècles. Les maisons du côté nord sont adossées à une falaise couverte d'une végétation dense qui contribue à l'aspect enchanteur du paysage.

L'église de Saint-Jean-Baptiste et le presbytère en bordure du chemin du Roy.

Vue du chemin du Roy avec l'ancien relais de poste.

Le quai de Les Écureuils qui se situe au pied d'une falaise offre un panorama exceptionnel sur le fleuve et sur la grève qui devient très dégagée à marée basse. Coincés entre un escarpement abrupt envahi d'un épais couvert forestier et la berge, plusieurs chalets et résidences permanentes ont élu domicile dans ce secteur.

La partie plus au nord de la ville et quelques sections de l'est de la route 138 présentent des paysages agricoles et bucoliques. Fermes, champs cultivés, boisés, troupeaux de bovins et chevaux se multiplient en bordure de route. À quelques endroits dégagés du 2e Rang, il est possible d'apercevoir, en trame de fond, les montagnes des Laurentides.

Quai de Les Écureuils

Un chapelet de chalets longe la berge du fleuve.

Ferme dans le 2e Rang.

Champs de maïs entre le fleuve et la route 138 dans l'est de la ville.

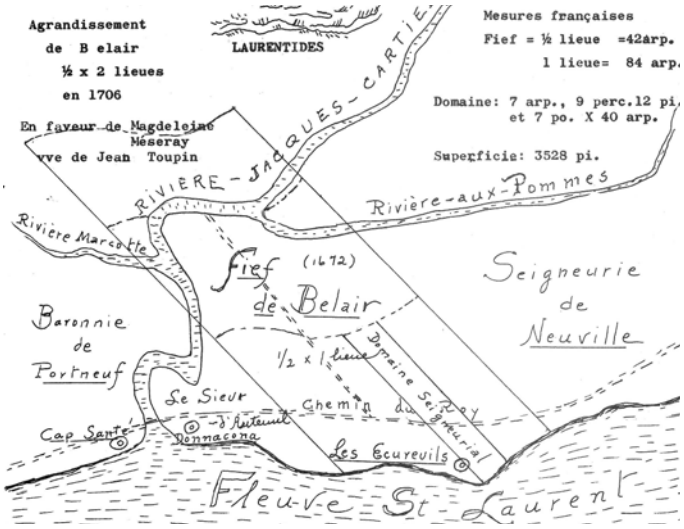
BRÈVE HISTOIRE DE DONNACONA

LES ÉCUREUILS, DU 17E SIÈCLE AU 20E SIÈCLE

Le territoire de la municipalité de Donnacona est constitué principalement de deux anciennes seigneuries soit celle de Jacques-Cartier et celle de Bélair dit de la Pointe-aux-Écureuils. La plus ancienne, celle de Jacques-Cartier, est concédée en 1649 à Anne Gasnier, veuve de Jean Clément du Vault de Monceaux. Son développement est toutefois retardé, comme dans bien d'autres seigneuries du bord du fleuve, en raison de la présence fréquente des Iroquois. Cette seigneurie couvrait la rive droite de la rivière Jacques-Cartier, englobait la ville de Donnacona jusqu'à la limite ouest de la seigneurie Bélair dit de la Pointe-aux-Écureuils, et s'étendait en profondeur sur qautre lieues et demi jusqu'à la rivière Sainte-Anne.

En 1672, l'intendant Jean Talon concède la seigneurie Bélair dit de la Pointe-aux-Écureuils à Jean-Baptiste Toussait Toupin Du Sault et son fils, aussi prénommé Jean-Baptiste. Cette concession comprend une demi-lieue de front sur une lieue de profondeur, à prendre sur le fleuve, moitié au-dessous et moitié au-dessus de la Pointe-des-Écureuils. Une partie des terres situées sur la rive ouest de la rivière Jacques-Cartier, sur l'actuel territoire de Cap-Santé, à la hauteur de l'embouchure de la rivière Marcotte, est notamment enclavé dans la seigneurie. Cette concession est agrandie en 1706.

La mise en valeur de cette seigneurie revient davantage à Jean-Baptiste fils, car le père, navigateur d'un dix-huit tonneaux, préfère poursuivre son travail de cabotage entre Montréal et Québec. Comme l'échancrure du côté ouest de la Pointe-des-Écureuils se trouve à l'abri des vents et des courants, Jean-Baptiste fils, initié au métier de son père, choisit ce lieu pour remiser son bateau et oriente l'aménagement de son domaine seigneurial, sur la falaise, vis-à-vis cet endroit. Avec Marie Gloria, sa première épouse, il commence des défrichements entre 1673 et 1675. Une maison de colombages revêtue de planches, ainsi qu'une grange et une étable couvertes de paille y seront construites. Dès son implantation, le couple s'affaire à développer la seigneurie de sorte qu'en 1681, 22 personnes (femmes, hommes, enfants) y sont recensées et que cette même année, le seigneur



Plan de la seigneurie Bélair et de son agrandissement en 1706. Source : Eugène-F. DUSSAULT. *Les Toupin Du Sault, sieurs de Bélair, seigneurs des Écureuils, 1672-1789*. 1976, n.p.

accorde le contrat de construction d'un premier moulin à eau, pour moudre la farine, au constructeur de moulin Léonard Paillard. Très rudimentaire, cette construction implantée à la chute d'un ruisseau dans la partie est de la seigneurie, n'est en fait qu'une petite cabane constituée de troncs d'arbres qui ne fonctionnera jamais de façon satisfaisante.

En 1700, le fils du seigneur, également prénommé Jean-Baptiste, hérite de la concession et poursuit les développements entamés par son père en employant ses ressources financières provenant de son métier de navigateur-caboteur. Il procède à la réfection du manoir seigneurial en le dotant de murs de maçonnerie et d'une couverture de bardeaux de bois et fait construire de nouveaux bâtiments secondaires pour mieux compléter la ferme (grange, écurie, étable). En 1764, lors de l'inventaire des biens du domaine seigneurial de Les Écureuils, le manoir est décrit comme étant constitué de pierre, et mesurant 40 pieds de long sur 30 pieds de large, avec une cheminée au centre et une autre dans le pignon nord-est. Ce manoir était situé sur le côté nord-est de l'actuel chemin du Manoir.

Aquarelle du manoir seigneurial de Les Écureuils. Il fut détruit par un incendie en 1877. Source : Gilles RAYMOND. *Ville de Donnacona, 75 ans, 1915-1990*. 1990, p. 35.

Deuxième moulin seigneurial de Les Écureuils connu ensuite sous les désignations de « moulin Matte » et « moulin Marcotte ». Source : Gaston SAINT-PIERRE et al. *Cap-Santé : nature et bilan du patrimoine*. 1984, p. 9.

Ancien relais de poste construit au départ pour loger le frère du seigneur de Les Écureuils vers 1720. Cette maison est considérée comme la plus ancienne de Les Écureuils. Lors de la prise de cette photographie, vers 1925, elle est occupée par le magasin de Léonidas Dussault. Source : © MVC [en ligne] : http://www.museevirtuel-virtualmuseum.ca/

Vers 1712, le seigneur intervient également dans la construction d'un nouveau moulin à farine qui sera cette fois implanté de l'autre côté de la rivière Jacques-Cartier, à l'embouchure de la rivière Marcotte (aussi nommé ruisseau Marcot et rivière des Prairies), soit dans la troisième concession de sa seigneurie[4]. Ce nouveau moulin à eau est installé sur des fondations en pierre alors que le reste de la structure est en bois clos de pieux en coulisses. L'installation sera complétée d'un moulin à scie à une date indéterminée. Ce nouveau moulin à farine est ainsi mis à la disposition des censitaires de la seigneurie qui se trouvent éparpillés entre la bordure de la falaise, en alignement au manoir seigneurial, et dans la deuxième concession, qui à cette époque, est déjà connue sous l'appellation « village ».

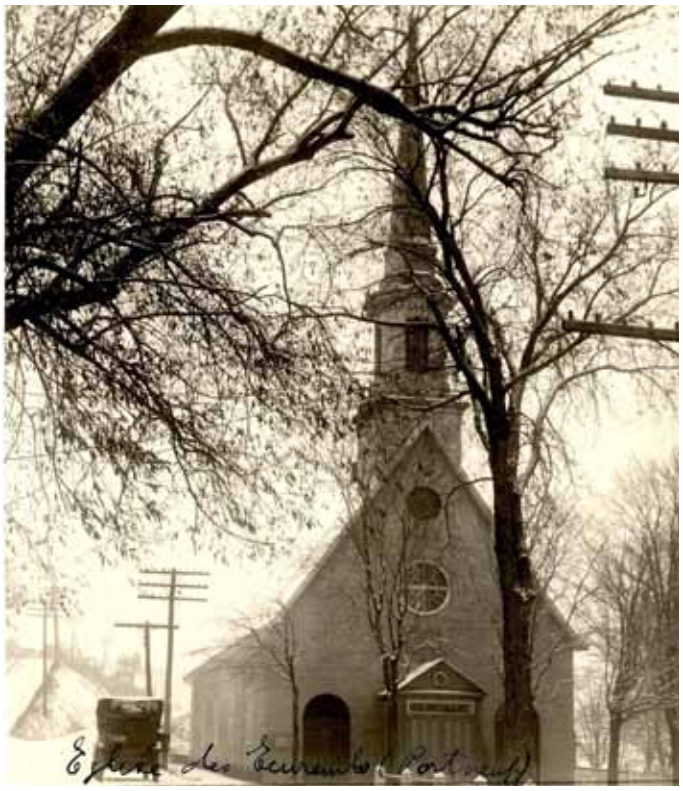
Le secteur de la deuxième concession sera transformé à partir de 1718 lorsque le grand voyer Pierre Robineau le fait traverser par le chemin du Roy, remplaçant ainsi le chemin de bonne entente qui s'y trouvait. Première voie de circulation carrossable à relier Montréal à Québec, cette route s'annonce prometteuse en achalandage et incite les habitants à se construire ou même reconstruire leurs résidences en bordure du nouveau chemin. L'ancien relais de poste et la maison Dussault dateraient de cette période. Quant au seigneur Du Sault, il demeure au même endroit et se contente de faire tracer une route pour relier son manoir au chemin du Roy.

4. Ce moulin a été connu longtemps comme le moulin Matte.

Maison Simon Dussault. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. 1927, p. 338.

Cette maison sise au 1630, route 138 date probablement du 18e siècle. Source : © Ville de Donnacona.

La construction de la première chapelle de Les Écureuils est une autre initiative du seigneur Du Sault. Elle est construite vers 1721-1725 en bordure du chemin du Roy, pas très loin de l'église actuelle, à peu près au même moment où le territoire est créé en mission desservie par les curés des paroisses environnantes. Pour assister aux offices religieux, les habitants ne sont plus contraints de parcourir la distance considérable qui les sépare des lieux de culte de Neuville et de Cap-Santé, mais leur force et leur temps sont réquisitionnés pour édifier la chapelle, tel que prévu par le mode des corvées. En 1784, elle est décrite par l'arpenteur Ignace Plamondon comme une petite construction en pierre des champs comprenant 36 bancs avec une sacristie, un petit clocher surmonté d'une flèche, une porte à deux battants et un œil de bœuf.



Église de Les Écureuils, vers 1920. Source : © BAnQ.

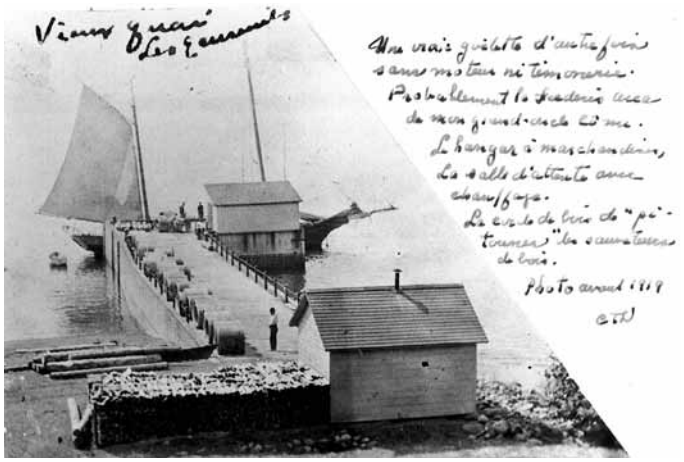
Dans les années 1740, un premier curé résident vient s'établir dans le village de Les Écureuils lorsqu'est fondée la paroisse Saint-Jean-Baptiste-des-Écureuils, par détachement de la paroisse de Neuville, et dont l'appellation rappelle le nom des fondateurs de la seigneurie de Les Écureuils. Probablement un peu après 1744, un presbytère est construit en dépit de la grogne des habitants qui rechignent à contribuer financièrement à l'érection de la maison curiale. En 1784, elle se présente comme une construction d'un étage et demi, munie de deux cheminées et de quatre fenêtres.

Une église plus spacieuse en pierre est construite de 1785 à 1789 sur le site de l'ancienne chapelle. Il est aussi possible que l'ancienne chapelle ait été intégrée dans la nouvelle église, les sources ne s'entendent pas sur ce point.

Dans la première moitié du 19e siècle, la seigneurie de Les Écureuils en est une résolument agricole, mais on y trouve plusieurs corps de métier, tels que des charpentiers, des meuniers, des marchands et plusieurs navigateurs-caboteurs en raison de la proximité du fleuve. Une auberge, qui sert également de relais de poste, est tenue par la famille Du Sault. L'hiver, comme dans toutes les paroisses rurales positionnées en bordure du fleuve, un pont de glace est aménagé pour joindre la rive sud. Les Écureuils possèdent aussi un quai achalandé où viennent accoster des goélettes, des bateaux à vapeur et des cabotiers qui sont à la base du commerce dans la région. Cette activité maritime sera en déclin seulement avec l'apparition du chemin de fer, puis de celle de l'automobile et du transport par camion.

Le territoire de la paroisse de Les Écureuils est organisé en municipalité dès 1845. À partir d'une date indéterminée, l'enseignement primaire est dispensé par un maître d'école dans une maison en pierre coiffée d'un toit à deux versants située juste en face de l'église et qui sert également de salle des habitants. Cette bâtisse aurait pu être érigée dès l'origine comme école suite à l'adoption de la loi sur l'instruction en 1801, mais nous ne pouvons le statuer avec certitude.

Les Écureuils, vers 1900. Source : © Ville de Donnacona.



Quai des Écureuils, avant 1919. Source : © Ville de Donnacona.

Ancienne école devant l'église de Les Écureuils. Source : *Temps de souvenirs Les Écureuils 1742-1992*. Calendrier, 1992.

Pendant longtemps, cette unique bâtisse servira d'école pour toute la population étudiante de la paroisse, et ne suffira pas à prendre en charge tous les élèves. C'est seulement vers le début du 20e siècle, qu'une seconde école sera construite dans la paroisse, au 2e Rang.

En 1885, le premier presbytère est démoli pour faire place à une nouvelle maison curiale dessinée par l'architecte David Ouellet. En 1926, l'exiguïté de l'église de 1785-1789 est décriée. On projette alors de la remplacer par un nouveau temple qui sera disposé perpendiculairement à l'ancien, sur le site du cimetière. Après avoir nettoyé le cimetière et enfouis tous les ossements au sud-ouest du presbytère, dans un nouveau cimetière, la construction de la nouvelle église est amorcée. Le concept architectural est redevable à l'architecte Charles Dumais et exécuté selon les plans de J.-A. Beauchemin, ingénieur civil. Lorsque l'édification de cette dernière se termine en 1928, la vieille église est rasée.

Dans les années 1930, la nouvelle route provinciale reliant Montréal à Québec facilite les déplacements en automobile et contribue au développement du tourisme dans les municipalités qui longent le fleuve. La proximité de l'eau, le caractère bucolique de la campagne et l'ouverture sur de vastes perspectives fluviales font le charme de la petite localité de Les Écureuils. Au cours de cette faste période, plusieurs hôtels et motels sont ouverts et mis à la disposition des touristes canadiens-français et américains ainsi que des voyageurs de commerce.

L'hôtel des Écureuils a été construit dans les années 1940 par Julien Robitaille. Source : *Temps de souvenirs Les Écureuils 1742-1992*. Calendrier, 1992.

Église de Saint-Jean-Baptiste et presbytère. Source : © BAnQ, CP 6874 CON.

Club Hôtel Les Écureuils. Source : © BAnQ, CP 6873 CON.

LE FOND JACQUES-CARTIER : UN SITE INDUSTRIEL DÈS LA PREMIÈRE HEURE

À partir du décès d'Anne Gasnier en 1698, la seigneurie Jacques-Cartier passe entre plusieurs détenteurs dont la famille Ruette d'Auteuil (avant 1767) et Charles-Auguste Rhéaume (1767). Le Fond Jacques-Cartier est une appellation commune pour désigner le territoire contenu autour de l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier. Vers 1700-1760, on y aurait opéré une fabrique de papier.

George Allsopp est l'un des premiers commerçants britanniques à prendre conscience des possibilités commerciales du Canada et se spécialise graduellement dans le commerce des grains. Avec son associé John Bondfield, il acquiert en 1773 les seigneuries d'Auteuil et de Jacques-Cartier dans le but d'implanter une entreprise de farine aux ambitions extrarégionales. Avec cette transaction, il entre notamment en possession du moulin banal de la seigneurie de Jacques-Cartier. Quatre ans plus tard, Allsopp entreprend la construction d'un vaste et coûteux moulin à farine en pierre qu'il fait installer tout près de l'embouchure de la Jacques-Cartier. L'établissement est accompagné d'un moulin à scie et d'un entrepôt pour emmagasiner le grain. Ce moulin à farine imposant aurait eu plusieurs étages et aurait été incendié à deux reprises pour être reconstruits à chaque fois. Ce moulin à farine capable de transformer un nombre considérable de minots de blé constitue un point tournant dans la carrière d'Allsopp et lui permet de devenir un industriel de premier plan en plus du plus grand producteur de farine de la province. La farine est exportée vers Montréal et l'Angleterre en plus d'être transformée en biscuits de matelots dans sa boulangerie de la basse-ville de Québec pour être revendus à des marchands engagés dans le commerce des pêcheries à Terre-Neuve et dans le golfe du Saint-Laurent[5].

Moulin du Fond Jacques-Cartier probablement construit du temps de George Allsopp. Source : Ville de Cap-Santé. Culture, Patrimoine, Tourisme. Patrimoine. Maisons d'alors : photos. Photo 32 [en ligne] : http://www.capsante.qc.ca/SHCS/32.html

La stabilité commerciale d'Allsopp est sérieusement menacée par un incendie qui détruit son principal moulin en 1793. Le moulin seigneurial de Jacques-Cartier, qui avait lui aussi été rasé par les flammes en juin 1796, fut remis en activité, et un troisième moulin vint s'ajouter à l'entreprise. Par la suite, en raison d'un climat économique moins favorable pour le commerce des grains et de la farine, ces installations ne retrouvent pas leur dynamisme d'antan. Ils sont mis en location dès 1808 par George Waters Allsopp, le fils de George Allsopp.

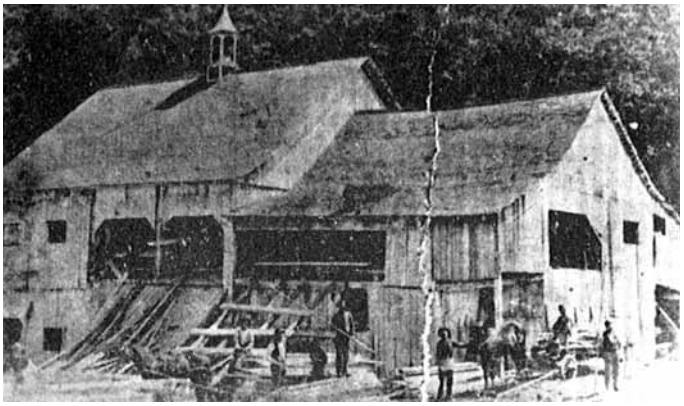
George Waters Allsopp oriente l'entreprise familiale vers un secteur plus prometteur, soit la production de bois scié et de papier. Toujours sur le territoire du Fond Jacques-Cartier, il établit une petite papeterie entre 1817 et 1819, la deuxième en Amérique du Nord britannique, qui sera connue sous l'appellation de *Jacques Cartier Mills*. Cette papeterie aurait été construite et dirigée par Arthemas Jackson, l'un des fondateurs de la première fabrique québécoise de papier à Saint-André-d'Argenteuil. À cette époque, la fabrication de papier est encore artisanale. Produit avec les guenilles et la paille apportées par les cultivateurs de la région, le papier présente un aspect irrégulier et grisâtre. Allsopp fait aussi fonctionner un important moulin à scie de cinq étages muni d'une grande roue qui est décrit en mauvais état en 1810.

5. On mentionne qu'un certain Scott aurait aussi fabriqué des biscuits dans un moulin du Fond Jacques-Cartier, mais faute de pouvoir vérifier cette information, nous avons préféré ne pas en tenir compte.

En 1833, la papeterie est louée à Angus McDonald et aux frères Logan. Les jeunes industriels sont ambitieux et veulent mécaniser la production. Ils se buttent toutefois à l'opiniâtreté d'Allsopp qui refuse d'agrandir la papeterie pour permettre l'installation de machinerie. Pour cette raison, McDonald et les Logan quittent la Jacques Cartier Mills pour s'installer en bordure de la rivière Portneuf où ils ouvriront leur propre entreprise. Dans les années 1850, la papeterie est louée par Peter Ford et son père John Ford qui y font des réparations et y ajoutent de la machinerie. Ils l'opèrent jusqu'à sa destruction par un incendie en 1857.

En 1866, le docteur James Arthur Sewell achète les terrains du Fond Jacques Cartier. Stimulée grâce à la demande américaine, l'industrie du bois scié est alors en plein essor. En plus d'être propriétaire du moulin à farine qui se trouvait sur place, il fait construire un moulin à scie pour transformer en planches les billots qui descendent la rivière Jacques-Cartier et les envoyer sur le marché américain. Le moulin emploie beaucoup d'hommes surtout durant la saison estivale. Sewell s'approvisionne dans l'arrière-pays de Portneuf qui s'ouvre graduellement avec le passage du chemin fer. En raison d'importants déboires financiers, le moulin à farine est fermé en 1890, suivi du moulin à scie en 1892.

En plus des activités meunières, papetières et de sciage, le secteur a fait l'objet d'une autre industrie dont on ne connait pas beaucoup de détails, soit la pêche au saumon. Nous savons toutefois que dans les années 1820, une pêche commerciale au saumon est pratiquée sur la rivière Jacques-Cartier à l'emplacement actuel du barrage hydroélectrique de l'ancienne compagnie de papier.



Moulin James Arthur Sewell, vers 1900. Source : *Cinquantenaire de la ville de Donnacona 1915-1965*. 1965, p. 14.

DONNACONA OU L'IMPLANTATION D'UNE PETITE VILLE INDUSTRIELLE

En 1902, John Forman[6], un quincailler général de la rue Craig à Montréal, achète les terrains et les bâtiments du Fond Jacques Cartier et fait démonter le moulin à scie qui est remonté dans une autre région. Lors de la construction du chemin de fer, le moulin à farine est loué au Canadien National qui l'emploie comme écurie. Lorsque les installations de la Baie Saint-Paul Lumber acquises en 1908 par un groupe d'industriels américains sont inondées, Forman leur propose la vente de toutes ses terres du Fond Jacques-Cartier totalisant 88 arpents, ainsi que ses limites forestières dans la région. En effet, avec la proximité du fleuve, la présence d'une voie ferrée, le transport des billots sur la rivière Jacques-Cartier et la possibilité d'ériger une centrale hydroélectrique, le site se montre tout à fait propice à l'établissement d'une usine de pâte chimique tel que désirée par les industriels américains. Finalisée en août 1912, cette vente assure la fondation d'une nouvelle usine de pâte et papier au Québec. À sa tête, George McKee, son premier gérant, la baptise Donnacona Pulp and Paper, du nom d'un chef iroquoien rencontré par Jacques Cartier en 1535 dans le village de Stadaconé (futur site de la ville de Québec). En plus de jouer un rôle important dans la fondation et le fonctionnement de la Donnacona Pulp and Paper, McKee participera activement à l'établissement de la ville de Donnacona.

Au cours de l'automne 1912, les travaux de construction de l'usine se mettent en branle dans le Fond Jacques-Cartier. En parallèle, sont opérés ceux d'un barrage à la tête des rapides de la rivière Jacques-Cartier. Des installations hydroélectriques s'avèrent en effet nécessaires pour alimenter une aussi vaste usine de pâte et papier qui, avec les alumineries, sont de grandes consommatrices d'énergie. Des centaines et des centaines d'ouvriers de plusieurs nationalités, spécialisés dans ce type de construction, travaillent jour et nuit à l'érection des bâtiments et logent dans des abris de fortune érigés près du chantier de l'usine. Ces ouvriers russes, grecs, polonais, italiens et canadiens-français érigent les multiples bâtiments de la Donnacona Paper à la faveur d'un contexte économique florissant. Au cours des premières décennies du 20e siècle, la demande en papier journal augmente sans cesse. D'ailleurs, le journal Times de New York deviendra le premier et l'un des gros clients de la Donnacona Paper.

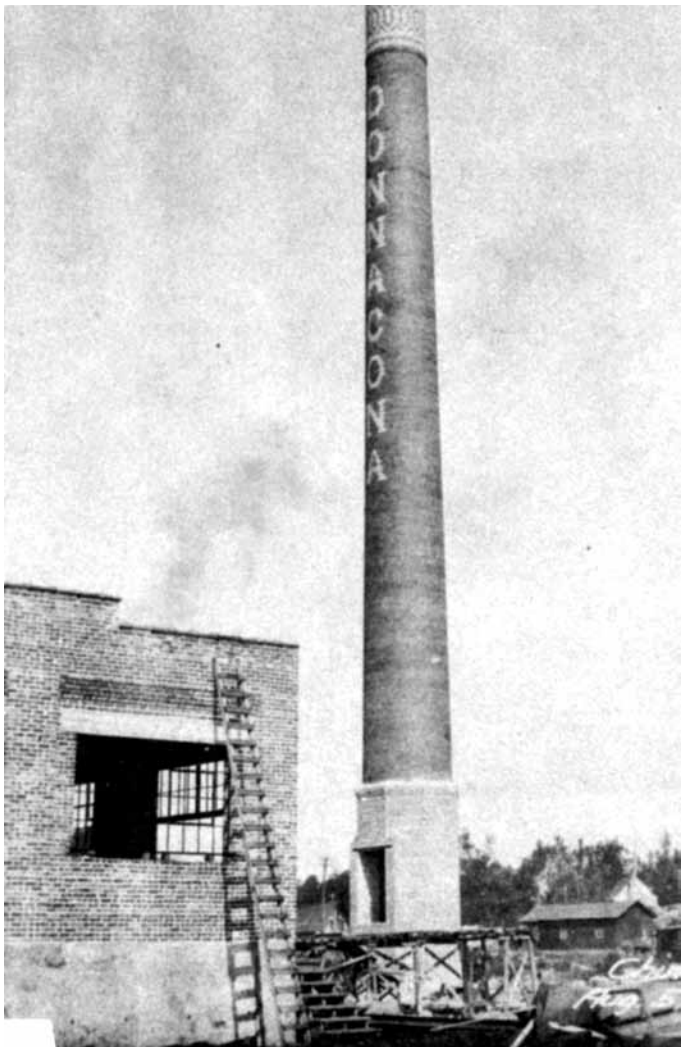
6. Il peut s'agir de John Foreman, le fondateur de la Laurentide Pulp and Paper de Grand-Mère qui sera la plus grosse firme canadienne de production de papier journal de 1898 à 1919. Toutefois, le manque de sources ne permet pas de confirmer cette hypothèse.

Le Fond Jacques-Cartier, vers 1912-1913. Source : Sylvain GINGRAS. *Québec à l'époque des pionniers*. Saint-Raymond, 2010, p. 232.

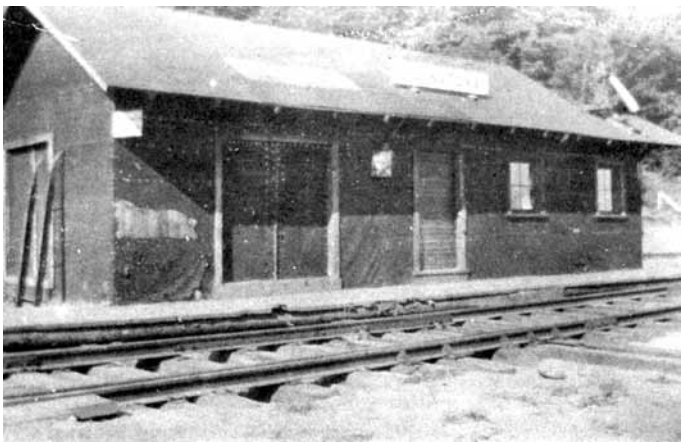
Barrage sur la rivière Jacques-Cartier, 1913. Source : René PATTERSON, René CÔTÉ et Philippe BELLEAU. *Histoire de l'usine de Donnacona, 1914-1989*. 1989, p. 24.

Logis de travailleurs qui faisait partie d'un ensemble de baraquements érigés pour loger les constructeurs de l'usine et qui était situé à l'emplacement actuel de la passe migratoire du saumon. Ce secteur était surnommé le « Villages des Oies ». Source : Gilles RAYMOND. *Ville de Donnacona, 75 ans, 1915-1990*. 1990, p. 53.

À proximité du chantier de l'usine, on retrouve, entre autre, la gare du CN et un magasin général doté d'un bureau de poste tenu par Arthur Delisle, premier maire de la future ville de Donnacona. La Banque canadienne nationale offre ses services dès 1913. Sur la falaise qui domine le fleuve, un hôtel d'une quarantaine de chambres, le *Donnacona Inn* est construit et inauguré en 1914 pour loger les travailleurs célibataires, les voyageurs de commerce et les propriétaires de l'usine. Une chambre est d'ailleurs spécialement réservée au gérant. Cette même année commence la production de papier journal conçu à partir du bois provenant des immenses concessions forestières de la compagnie situées dans le haut de la rivière Jacques-Cartier, au lac à L'Épaule, et qui descend la rivière chaque printemps, dès la fonte des glaces.



Chaudière et cheminée de l'usine en construction. Source : René PATTERSON, René CÔTÉ et Philippe BELLEAU. *Histoire de l'usine de Donnacona, 1914-1989*. 1989, p. 36.



Première gare du CNR. Source : René PATTERSON, René CÔTÉ et Philippe BELLEAU. *Histoire de l'usine de Donnacona, 1914-1989*. 1989, p. 28.

Hôtel le Donnacona Inn implanté à l'entrée de la ville en bordure de la rue Notre-Dame. Source : *Cinquantenaire de la ville de Donnacona 1915-1965*. 1965, p. 32.

Avec l'embauche de centaines et de centaines de travailleurs permanents, la Donnacona Paper comprend l'utilité d'intervenir dans la construction d'une ville qui pourra accueillir l'ensemble de ses employés. Le plateau qui surplombe à l'est le Fond Jacques-Cartier, avec ses terres agricoles et ses forêts, s'avère tout désigné pour accueillir de futurs développements immobiliers. En effet, avec ses quatre résidences entourées d'une épaisse forêt, ce secteur peu densément peuplé, où les habitants de Les Écureuils ont l'habitude de venir trapper, chasser et recueillir l'eau d'érable, sera complètement défriché pour faire place à des lots à bâtir. Ces lots seront disposés en bordure d'avenues que l'on tracera droites et régulières et qui seront orientées selon un axe nord-sud. Le seul repère de la configuration ancienne de ce secteur demeure encore aujourd'hui le tracé du chemin du Roy, l'actuelle rue Notre-Dame, qui deviendra l'artère principale de la ville.

Le 12 mars 1913, la Donnacona Improvement Company, une compagnie subsidiaire de la Donnacona Paper, avec Robert P. Kernan comme président, est mise sur pied dans le but d'orienter la construction domiciliaire de la future ville. Elle veille notamment à garantir un logis pour ses employés mariés et célibataires. Des maisons unifamiliales en bois sont construites pour les hommes avec famille alors que les hommes non mariés peuvent loger dans l'une des nombreuses chambres du Donnacona Inn. Dès l'année suivante, une quarantaine de maisons sont recensées et des familles entières originaires des campagnes environnantes de Saint-Basile, du village de Les Écureuils et d'ailleurs, viennent s'y établir pour former un véritable quartier ouvrier.

Extrait du plan d'assurance incendie de la ville de Donnacona, 1927. Source : Underwriters' Survey Bureau. *Donnacona, Quebec*. Toronto / Montréal, 1927, pl. 3. © BAnQ [en ligne] : http://services.banq.qc.ca/sdx/cep/document.xsp?id=0003851601

Maison de l'avenue Jacques-Cartier, 30 avril 1913. Source : © Ville de Donnacona.

Duplex pour ouvriers construit en bordure de la rue Notre-Dame. Source : © Ville de Donnacona.

101 avenue Saint-Louis, vers 1918. Source : © Archives de l'Université McGill.

À l'instar des autres villes nées de l'implantation de la grande industrie au 20e siècle, un secteur de l'agglomération est prévu pour loger les cadres et les employés spécialisés anglophones de la compagnie. Avec ses percées visuelles sur le fleuve et sur l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier, le plus beau site de la falaise est de la rivière est réservé à cette fin et aménagé selon les critères des cités-jardins. Les maisons de ce « quartier des Anglais » sont dessinées selon le courant Arts and Crafts dont les lignes, ouvertes sur la nature, ajoutent au pittoresque du décor. Ces résidences sont implantées sur de vastes terrains boisés, façonnés selon un aménagement paysager particulier et en bordure de rues étroites au parcours sinueux. Elles sont aussi dotées du confort moderne avec l'électricité et le chauffage au charbon. Si les cadres et les employés spécialisés (ingénieur, chimiste et autres) touchent les meilleurs salaires, ils habitent néanmoins ces maisons à titre de locataires; la *Donnacona Paper* demeure propriétaire des habitations et défraient les taxes municipales. L'entretien des résidences, la cueillette des déchets et la livraison du charbon sont notamment assurés par des ouvriers de l'usine.

Maisons en rangée construite sur l'avenue Saint-Louis, après 1918. Source : © Archives de l'Université McGill.

Avenue Jacques-Cartier, 1999. Source : © CARP.

Maisons de cadres sur le boulevard Saint-Laurent, 1999. Source : © CARP.

École anglaise. Source : *Cinquantenaire de la ville de Donnacona 1915-1965*. 1965, p. 23.

Soucieuse de s'attacher la fidélité de ses employés de premier rang, la compagnie met tout en œuvre pour créer une vie culturelle et communautaire typiquement anglo-saxonne. Elle finance et entretient l'école anglaise, aménage une piste de course, un terrain de tennis, une patinoire et un golf car, comme dans d'autres villes industrielles québécoises de la première moitié du 20e siècle, ce sont les compagnies anglophones qui mettent sur pied les installations sportives. Le Donnacona Inn offre également un lieu de sociabilité pour cette communauté en organisant de multiples activités comme des bals qui seront courus par l'élite anglophone de l'entière région de Portneuf.

Tout ce territoire est bientôt desservi par un réseau d'aqueduc et d'égout, puis électrifié. Ces infrastructures qui sont mises sur pied par la Donnacona Paper font entrer ce territoire dans la modernité, et ce, bien avant les villages environnants. Ainsi en 1915, devant un tel développement urbain, la paroisse rurale de Les Écureuils n'a d'autre choix que de se départir d'une partie de son territoire au profit de la création de la nouvelle municipalité de Donnacona.

Club House construit en 1928. Le terrain de golf est d'ailleurs aménagé dès 1920 sur un terrain acheté en 1913 pour servir de piste de course. Source : Gilles RAYMOND. *Ville de Donnacona, 75 ans, 1915-1990*. 1990, p. 64.

Édifice abritant l'hôtel de ville et le poste de pompiers de Donnacona construit dans les années 1930. Source : © Ville de Donnacona.

Pour encadrer la majorité de la population de Donnacona qui est ouvrière, francophone et catholique, la paroisse Sainte-Agnès voit le jour en 1917. En juin de cette année-là, un terrain est donné par Joséphine Piché, veuve de Noël Pleau, et un premier temple y est aussitôt construit, notamment grâce à l'aide financière de la *Donnacona Paper*. Entre temps, arrive le premier prêtre résident qui utilise la vieille école de la rue Sainte-Agnès pour les offices religieux jusqu'à la finalisation de la construction de l'église.

Dans les années 1920, l'accroissement de la population est important et une crise du logement s'ensuit qui se résorbera avec l'intensification de la construction immobilière. Un noyau institutionnel prend forme près de l'église avec l'établissement du couvent Sainte-Agnès en 1922 dirigé par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, puis du collège du Sacré-Cœur en 1925 présidé par les Frères de l'Instruction chrétienne. Plus tard, la *Donnacona Paper* dotera le collège d'un cours pratique pour les élèves qui se prépareront à l'École technique.

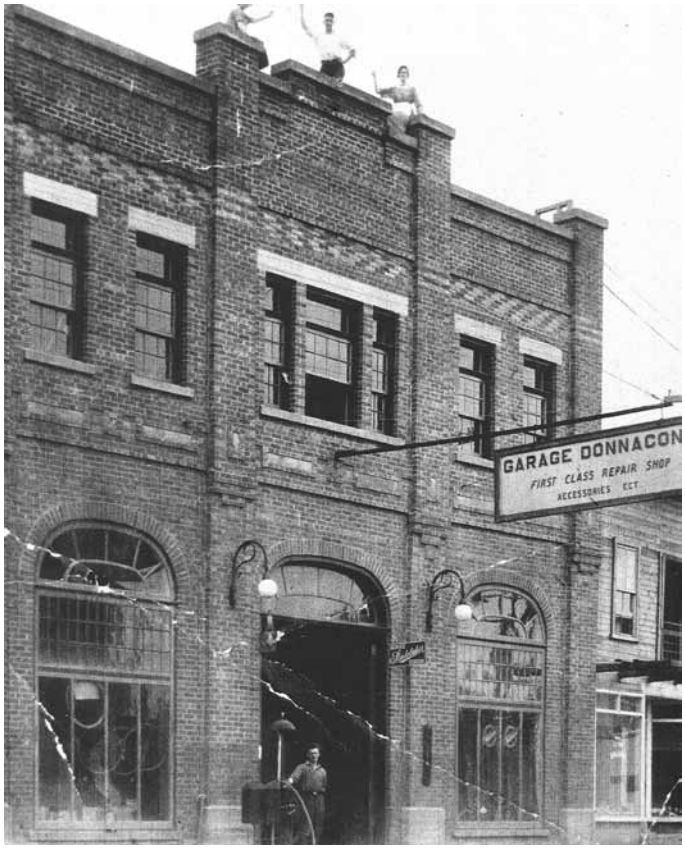
Les années 1920 s'avèrent prospères en Europe comme en Amérique du Nord. La ville de Donnacona est aménagée et se configure dans ce contexte de prospérité. Ainsi, au cours de cette décennie, la construction d'édifices commerciaux en bordure de la rue Notre-Dame s'intensifie.

Donnacona, vers 1910-1920. Source : © BAnQ, CP 3759 CON.

Première église de Donnacona. Source : © BAnQ.

Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis y assurent l'enseignement jusqu'en 1978. Source : © BAnQ.

Collège du Sacré-Cœur. Source : © BAnQ, CP 7504 CON.



Garage Donnacona. Source : © Ville de Donnacona.

Magasin Delisle et Frère et Banque nationale, après 1919. Source : © BAnQ.

Hôtel Jacques-Cartier. Source : © Ville de Donnacona.

En 1920, la municipalité de village de Donnacona devient la ville de Donnacona. L'église Sainte-Agnès est agrandie, modifiée et inaugurée en décembre 1924. Comme l'usine demeure un centre d'attraction très fort pour les résidents des campagnes et qu'elle connaît au cours des années 1920 des augmentations de production qui demandent encore plus de main d'œuvre, la municipalité de Donnacona, toujours avide de nouveaux espaces, empiètent à plusieurs reprises sur le territoire de l'agglomération de Les Écureuils. Initialement limitée à l'ouest de la rue Kernan, le noyau urbain est agrandi en 1924, lorsque le village de Les Écureuils cède l'est de la rue Kernan qui se couvre progressivement de nouvelles constructions. S'ensuivront trois autres annexions en 1947, 1956 et 1961.

Depuis sa fondation, la population de la ville de Donnacona est sans cesse en croissance. On trouve 2 650 habitants en 1928, 3064 habitants l'année suivante et 4 220 habitants en 1941. La construction d'une nouvelle église devient nécessaire. L'architecte Sylvio Brassard est mandaté pour dessiner une église au goût du jour et une nouvelle maison curiale. Les lignes des deux édifices s'inscrivent dans le mouvement moderniste des années 1950 et pour mieux marquer le territoire de cette modernité, l'église est installée perpendiculairement à l'ancienne, avec une façade érigée face au fleuve.

En 1967, le territoire de Les Écureuils est annexé à la ville de Donnacona. Encore à cette période, l'industrie des pâtes et papier et du bois en général demeure très importante dans la région de Portneuf et particulièrement à Donnacona. Jusque dans les années 2000, l'usine de papier demeure le principal créateur d'emplois de la ville et participe grandement à la santé économique de la localité. En période de grandes activités, plus de 1 500 hommes y ont travaillé. La situation précaire de l'industrie forestière provoquera la fermeture de l'usine de papier en 2008 et son démantèlement progressif au cours des années suivantes, faisant ainsi disparaître l'élément-clé qui avait donné vie à la ville de Donnacona.

Troisième église de Donnacona. Construite en 1955. Source : © Collection Marie-Eve Fiset.

Église de Donnacona et presbytère à l'arrière, après 1924. Source : © BAnQ.

Intérieur église Donnacona, vers 1950. Source : © BAnQ.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE DONNACONA

Avec 68 bâtiments inventoriés, la municipalité de Donnacona est l'une des plus représentée de l'inventaire. En englobant le secteur de Les Écureuils, cette municipalité présente deux ensembles religieux très différents. Celui de Sainte-Agnès est moderne et urbain, alors que celui de Saint-Jean-Baptiste est érigé dans un contexte rural.

Ancien presbytère de Saint-Jean-Baptiste dans le secteur de Les Écureuils

Église de Sainte-Agnès dans le centre-ville de Donnacona

Cimetière de Sainte-Agnès dans le centre-ville de Donnacona

Église de Saint-Jean-Baptiste dans le secteur Les Écureuils

Cimetière de Saint-Jean-Baptiste dans le secteur Les Écureuils

La plus grande concentration de bâtiments intéressants se trouve, pour les deux secteurs, le long de la rue Notre-Dame.

Bureau de poste de Donnacona, secteur Donnacona

Édifice de l'ancienne Banque nationale, secteur Donnacona

Hôtel de ville de Donnacona, secteur Donnacona

203-213, rue Notre-Dame, secteur Donnacona

306, rue Notre-Dame, secteur Donnacona

336, rue Notre-Dame, secteur Donnacona

Ancien relais de poste sis au 976, rue Notre-Dame, secteur Les Écureuils

890, rue Notre-Dame, secteur Les Écureuils

1054, rue Notre-Dame, secteur Les Écureuils

Les maisons de ferme se concentrent principalement le long de la route 138, le 2e Rang et dans le secteur de Les Écureuils, alors que le patrimoine bâti des diverses avenues du centre-ville de Donnacona est constitué de maisons ouvrières de type unifamiliale et d'immeubles à deux ou trois étages.

1673, route 138

135, avenue Saint-Jacques

986, chemin Doré

200, avenue Fiset

Le style des résidences du quartier des Anglais est résolument anglo-saxon avec la présence de grandes maisons unifamiliales détachées et d'immeubles semi-détachés très répandus aux États-Unis et en Angleterre entre la fin du 19e siècle et les premières décennies du 20e siècle.

140, boulevard Saint-Laurent

105, boulevard Saint-Laurent

101, avenue Saint-Louis

133, boulevard Saint-Laurent

La démocratisation du tourisme à partir des années 1920-1930 et l'amélioration progressive des conditions de travail ont stimulé l'implantation de modestes chalets en bordure du fleuve. Plusieurs ont été transformés en résidences permanentes, alors que certains ont résisté aux modifications. On en retrouve quelques-uns le long des berges du fleuve, à la hauteur de Les Écureuils.

Chalet en bordure du fleuve dans le secteur de Les Écureuils

Chalet en bordure du fleuve dans le secteur de Les Écureuils

LAC-SERGENT

UN GRAND LAC, UNE CHAPELLE ET DES CHALETS

Le secteur de Lac-Sergent se trouve dans le piedmont laurentien. Sa superficie fait 5,62 km^2 sur laquelle demeurent 502 habitants en 2013[7]. La majorité des résidences se regroupent autour du lac. À l'origine, le bâti était surtout composé de modestes chalets de bois. Cette architecture traditionnelle de villégiature est aujourd'hui peu reconnaissable suite à la transformation des chalets anciens en demeures permanentes. Partout, le milieu demeure fortement boisé. Le lac est entouré de collines verdoyantes en été. La forêt est abondante sur les terrains alors que sur les rives, les vues sont dégagées pour ouvrir des perspectives visuelles sur le plan d'eau.

La chapelle Notre-Dame-du-Lac-Sergent s'élève face au plan d'eau

7. Données provenant du recensement 2013 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34120/

Zone humide en bordure du lac Sergent.

Vue sur la chapelle Notre-Dame-du-Lac-Sergent.

Le lac Sergent avec ses collines boisées.

BRÈVE HISTOIRE DE LAC-SERGENT

Le territoire de la ville de Lac-Sergent est d'abord composé des rangs 9 et 10 du canton Fossambault et de la 4e concession nord-est du canton Bourg-Louis. Il se trouve donc dans les limites des seigneuries de Fossambault concédée en 1693 et de Bourg-Louis attribuée en 1741. Au début du 19e siècle, le lac est désigné « lac à la poche ». En 1815, l'appellation « décharge du lac du sergent » apparaît sur une carte. Ce dénominatif dériverait du fait qu'un vieux soldat aurait vécu sur les abords du lac probablement au cours de la deuxième moitié du 18e siècle.

Vers les années 1840, les 9e et 10e concessions de la seigneurie de Fossambault reçoivent leurs premiers censitaires canadiens-français qui entreprennent des défrichements. Les Denis, Boutin et Rochette sont considérées comme les familles colonisatrices du lac Sergent. Par la suite, d'autres colons viennent s'établir dans le secteur. Les fermes qui se développent sont passablement distancées les unes des autres et localisées près du lac et dans la Grande-Ligne qui mène à Saint-Raymond. L'agriculture ne sera jamais vraiment prospère à Lac-Sergent.

Le chemin de fer Québec / Lac-Saint-Jean passe dans le secteur du lac Sergent pour la première fois en décembre 1880. Deux gares seront éventuellement construites. Reliant le lac à la ville de Québec, ce chemin de fer a pour conséquence de favoriser l'établissement de la villégiature sur les abords du plan d'eau sauvage et cristallin. Les deux premiers villégiateurs sont Émile T. Joncas et Paul-Victor Côté. Joncas est un ingénieur de la Compagnie de chemin de fer du lac Saint-Jean. Amateur de plein air, il achète un terrain sur le bord du lac en 1896 pour y construire un chalet. De nombreux autres villégiateurs francophones, pour la plupart des citadins de la ville de Québec, se font ensuite construire des chalets. Ils s'établissent en bordure du lac, surtout dans la partie sud-ouest. En 1938, c'est presque une centaine de résidences secondaires qui entourent le lac. La très grande majorité d'entre elles auraient été construites par une main d'œuvre locale et particulièrement par l'entrepreneur Éphrem Rochette et sa famille qui opère aussi un moulin à scie à l'ouest du lac. Ce dernier a d'ailleurs procédé à un premier agrandissement de la chapelle Notre-Dame-du-Lac-Sergent.

Chalet et hangar pour les bateaux. Source : © BAnQ [en ligne] : http://www.banq.qc.ca/collections/images/notice.html?id=0002641826

Chapelle et chalets avant 1944. Source : © BAnQ [en ligne] : http://www.banq.qc.ca/collections/images/notice.html?id=0003731853

La chapelle telle que construite en 1908. Source : Paul-Pierre MAGNAN. *Lac-Sergent, comté de Portneuf*. Québec, s.é., 1948, s.p.

Le chalet de l'Association nautique du Lac Sergent est construit en 1941. Des représentations cinématographiques, des régates et des soirées récréatives sont organisées durant l'été par cette organisation. Source : © BAnQ [en ligne] : http://www.banq.qc.ca/collections/images/notice.html?id=0003732373

En 1906, le club nautique est fondé. Il sera plus tard connu sous le nom de l'Association nautique du Lac-Sergent qui agit comme un regroupement à la fois de philanthropique et sportif, réunissant les citoyens du secteur. Puis en 1908, on fonde la mission Notre-Dame-du-Lac-Sergent en érigeant une chapelle en bois au bord du lac afin d'éviter aux résidents de se rendre à Saint-Raymond pour l'office du dimanche.

En 1921, un prêtre de Québec, l'abbé Georges Philippon, de concert avec la Société nationale de colonisation de Québec, achètent une maison et les terres d'un agriculteur du lac Sergent pour y installer une école de colonisation. C'est dans ce modeste logis que débute l'œuvre de l'École de Colonisation Saint-Jean-Baptiste, mieux connue par la suite sous le nom d'Orphelinat agricole Saint-Jean-Baptiste du Lac-Sergent. À ces débuts, qui consiste à donner une formation primaire ainsi que théorique et agricole à des orphelins, un bâtiment principal en bois haut de trois étages surmonté d'un clocheton est édifié sur une colline de la propriété acquise en 1921. Les Frères de Notre-Dame de la Miséricorde prennent la direction de l'établissement en 1932. La propriété comprend alors une ferme de plusieurs arpents, le bâtiment principal et des dépendances agricoles.

La maison du cultivateur Médéric Dubuc constitue le berceau de l'Orphelinat. Photographie prise vers 1922. Source : Paul-Pierre MAGNAN. *Lac-Sergent, comté de Portneuf*. Québec, s.é., 1948, p. 39.

Le 25 février 1921, le lac Sergent est érigé en municipalité. Le nom de « Ville du Lac Sergent » est officiellement enregistré. Cette année-là, elle compte une population estivale de 350 personnes. La population chute considérablement à l'approche de l'automne et de l'hiver. Dans les années 1940, on retrouve deux bons hôtels, totalisant 30 chambres, et un bureau de poste. L'une des deux gares de Lac-Sergent avait été installée dans une vieille maison. Détruite dans un incendie en 1923, le Canadien National la remplace par une construction moderne pourvue d'un entrepôt pour les marchandises et d'un abri pour les passagers.

Bâtiment principal de l'orphelinat avant la construction de la nouvelle bâtisse de brique qui eut lieu en 1938-1939. Source : Collection Frère Omer Beaulieu, Communauté des Frères de Notre Dame de la Miséricorde.

Les trains de voyageurs entre Québec et Saint-Raymond cessent de rouler en 1961, entraînant la disparition de la petite station deux ans plus tard et le démantèlement de la voie ferrée vers 1990. Source : Marie-Claude DEMERS, Louis TURCOTTE et al. *Portneuf, de vert et d'eau*. Montréal, Varia, 2013, s.p.

Vue aérienne du site de l'orphelinat avec ses nombreux bâtiments secondaires. Photographie prise après 1958. Source : Collection Frère Omer Beaulieu, Communauté des Frères de Notre Dame de la Miséricorde.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE LAC-SERGENT

Sept (7) bâtiments d'intérêt ont été repérés sur le territoire de Lac-Sergent. Il s'agit du plus petit échantillonnage de biens patrimoniaux de toute la MRC de Portneuf. Parmi eux se démarque particulièrement la chapelle Notre-Dame-du-Lac-Sergent qui est un immeuble patrimonial cité. Si les chalets sont nombreux autour du lac, parmi lesquels certains sont assez anciens, peu d'entre eux nous sont arrivés dans un état d'authenticité acceptable, la plupart ayant été remplacés ou fortement modifiés. Le bâtiment principal et la maison attenante en brique de l'ancien Institut Saint-Jean-Baptiste possèdent un intérêt patrimonial certain pour leur histoire, leur usage et leur état d'authenticité satisfaisante.

Chalet ayant conservé la majorité de ses composantes anciennes au 1749, chemin du Tour-du-Lac-Nord.

La chapelle Notre-Dame-du-Lac-Sergent sise sur le chemin de la Chapelle.

Bâtiment principal de l'ancien Institut Saint-Jean-Baptiste qui s'élève d'une colline dominant le chemin du Tour-du-Lac-Nord.

Chalet relativement bien conservé sur le chemin de la Chapelle.

Maison en brique attenante au bâtiment principal de l'ancien Institut Saint-Jean-Baptiste.

NEUVILLE

UNE PAROISSE AGRICOLE PROSPÈRE

La géographie du territoire de Neuville se caractérise par la présence de trois terrasses fluviales parallèles au fleuve Saint-Laurent. Le village se trouve sur la terrasse intermédiaire, alors que les terres cultivées occupent les terrasses supérieure et inférieure. Ces terrasses offrent différents points de vue sur le paysage et procurent une ouverture sur le fleuve Saint-Laurent. De la terrasse la plus élevée, une vue s'ouvre sur la rive opposée où se dresse la localité de Saint-Antoine-de-Tilly et le mont Bélair que l'on retrouve en arrière-plan. Neuville est notamment assis sur une grande formation de pierre de Trenton.

Le sud de l'agglomération est traversé par la rue des Érables qui se présente comme un vestige de l'ancien chemin du Roy et qui ponctue avantageusement, par son étroitesse, ses courbes et son tunnel d'arbres, le décor du noyau ancien. Dans ce secteur de Neuville, il s'agit de la partie la plus dense en termes de bâti. Les maisons ont été construites serrées les unes contre les autres sur des terrains étroits et assez près de la voie publique, élément typique des anciens aménagements villageois.

La rue des Érables dans le noyau villageois avec ses résidences anciennes et l'église qui culmine en son centre.

Chemin de terre qui mène à des champs cultivés sur la terrasse supérieure, Neuville.

Vue sur le fleuve et la localité de Lotbinière à partir du sommet de la route Gravel, Neuville.

Vue, prise de la route 138, sur la terrasse inférieure qui borde le fleuve, Neuville. Cette terrasse est couverte d'exploitations agricoles, de boisés et de résidences contemporaines.

Le fleuve Saint-Laurent demeure le cours d'eau le plus significatif de Neuville. Cependant, son territoire comprend plusieurs rivières dont celles de la Jacques-Cartier, la rivière aux Pommes, la rivière Noire et la rivière à Matte. En 2013, on trouve à Neuville 4 191 habitants[8] répartis sur un territoire de 94,70 km^2.

Vue sur le fleuve à partir de la rue Jean-Basset

8. Données provenant du recensement 2013 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34007/

BRÈVE HISTOIRE DE NEUVILLE

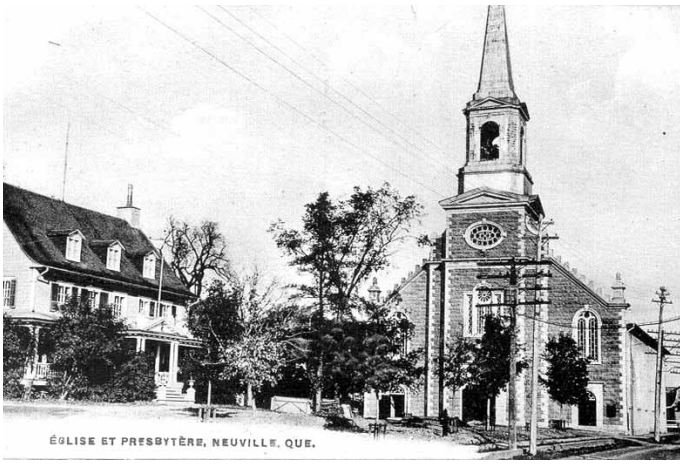
AU TEMPS DES SEIGNEURIES

La seigneurie de Neuville est d'abord connue sous le nom de seigneurie de Dombourg (anagramme de Bourdon) lorsqu'elle est concédée en 1653 à Jean Bourdon, ingénieur, arpenteur et cartographe. Étant destinée à son fils Jean-François Bourdon, capitaine de navire marchand qui fait le commerce triangulaire reliant la France, les Antilles et la Nouvelle-France, la seigneurie est mise en valeur par l'entremise de ce dernier. Pour peupler son domaine, Jean-François Bourdon fait venir plusieurs colons vers 1666-1667 dont plusieurs épouseront des filles du roi. Ces derniers se mettent à la tâche de défricher leurs terres, sises le long du fleuve. Ils circulent sur le territoire d'abord avec les chemins de grève qui figurent comme les premières routes de Neuville. Le jeune seigneur fait construire un moulin à vent en pierre par Mathurin Morisset pour moudre le grain de ses censitaires. Une chapelle à colombages recouverte de chaume, située au sud de la sacristie actuelle, permet d'accueillir le missionnaire qui vient donner les baptêmes.

La seigneurie que Nicolas Dupont de Neuville acquiert en 1680, et à laquelle il octroie son nom, connaît un développement rapide contrairement à d'autres seigneuries de la région de Portneuf à la même époque. En ce début des années 1680, 372 habitants sont déjà recensés dans ce domaine aussi désigné « seigneurie de Pointe-aux-Trembles » pour rappeler une pointe couverte de trembles qui s'avance dans le fleuve à cet endroit. Ces résidents se trouvent en nombre suffisant pour permettre la fondation de la paroisse Saint-François-de-Sales en 1684. À l'instar du seigneur précédent, Nicolas Dupont de Neuville ne tarde pas à mettre sur pied des projets visant la mise en valeur de la seigneurie. Il fait construire en 1690 un moulin à eau en pierre sur la côte en bordure du fleuve, à l'est du moulin à vent existant. Il donne aussi un terrain pour la construction d'une nouvelle église, d'un presbytère et d'un cimetière qui servira de 1700 à 1920. Cette nouvelle église en pierre est construite entre 1696 et 1715. L'ancienne chapelle, située au sud du chemin du Roy, est alors transformée en presbytère. Il faut attendre 1735 pour que la fruste demeure du curé soit remplacée par une maison curiale digne de ce nom dotée d'une structure en pierre et haute de deux étages. En 1713, le seigneur Dupont de Neuville fait don d'un terrain aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal pour la fondation d'un couvent orienté dans l'éducation des jeunes filles. Édifié en 1715-1716, elles en prennent possession en 1716. Un moulin à scie est aussi construit en 1725.

La maison Denis. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. Québec, Ls-A. Proulx, 1927, p. 335.

Vieille maison de pierre à Neuville. Légende : Michel LESSARD et Gilles VILANDRÉ. *La maison traditionnelle au Québec ; construction, inventaire, restauration*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1974, p. 35.



En 1854, ce presbytère de 1735 est entièrement reconstruit à partir des murs originaux. Il s'agit de la maison curiale actuelle. Source : © BAnQ, P547,S1,SS1,SSS1,D304.

Le sous-sol de Neuville, chargé d'une pierre calcaire grise foncée, est propice à l'implantation de carrières qui attirent l'établissement de maçons et de tailleurs de pierre dès le début du 18e siècle. Que ce soit en soutirant la pierre de ses gisements, en la taillant en blocs ou en réalisant des ouvrages d'une plus grande finesse, plusieurs de ces hommes de métier ayant élu domicile à Neuville ont participé à la construction de biens des édifices de la ville de Québec et des environs sous les régimes français et britanniques dont l'hôtel du Chien-d'Or à Québec et des résidences de la place Royale. Par ailleurs, des maisons en pierre de Neuville sont érigées dans la localité dès le 18e siècle et peut-être même dès la fin du 17e siècle.

Le couvent de Neuville construit en 1716. Source : Marc ROULEAU. *Neuville, 1667-2000 : 333 années d'histoire*. Neuville, Société d'histoire de Neuville, 2000, p. 130.

Maison de Désiré Auger dont le rez-de-chaussée est construit en pierre. À noter la chambranle en pierre qui ceinture la porte avec la date « 1775 ». Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. Québec, Ls-A. Proulx, 1927, p. 334.

DÉVELOPPEMENT DU VILLAGE

C'est en bordure de la sinueuse et étroite rue des Érables qui correspond au chemin du Roy reliant Québec à Montréal que se forme le cœur villageois et institutionnel de Neuville. Cette importante route qui traverse tous les villages de la rive nord du fleuve est presque terminée en 1733. À cette date, on trouve déjà dans le centre de la paroisse de Saint-François-de-Sales une église de pierre, un presbytère, un cimetière et un couvent. En 1754, l'intendant Bigot autorise l'établissement d'un village tout autour de ce noyau paroissial. Baptisé Bourg Saint-Louis, ce secteur est subdivisé en petits lots pour inciter les gens de métier à s'y établir et ainsi créer un centre d'activités. Cette initiative porte fruit. En 1776, un premier magasin général s'implante face à l'église et une auberge pour Joseph Proulx en 1797 face au couvent des sœurs de Notre-Dame. En 1802, on y recense environ dix maisons.

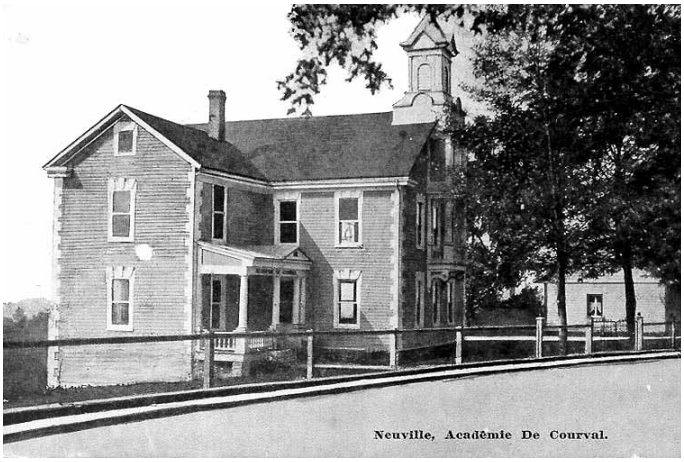
AGRICULTURE, CHANTIERS MARITIMES, NAVIGATION

Le premier rang qui longe le fleuve se couvre rapidement de fermes. Les fils de ces cultivateurs cherchant aussi à s'établir et à vivre de la terre ouvrent les rangs de l'intérieur de la seigneurie entre le milieu et la fin du 18e siècle. Signe que les terres de l'intérieur prospèrent, un moulin à farine de trois étages de pierre est construit en 1768 en bordure de la rivière à Matte (à la hauteur de l'actuelle autoroute Félix-Leclerc-A40) pour desservir la population qui s'est installée dans ce secteur.

Grâce à ces développements constants et à ces efforts de mise en valeur des terres depuis la fin du 17e siècle, Neuville se présente au 19e siècle comme une paroisse agricole florissante. Les terres y sont riches et donnent un bon rendement. Les cultivateurs vendent leur production sur les marchés de Québec. Ils s'y rendent par route, par bateau puis par train. La pêche à l'anguille dans le fleuve capturée avec des pêches à fascines constitue également un important revenu d'appoint pour les habitants. Le trafic maritime sur le Saint-Laurent qui relie tous les villages par bateaux est suffisant pour que la paroisse possède son propre quai. Les bateaux à vapeur qui apparaissent aux environs de la moitié du 19e siècle font escale dans la municipalité et assurent un service journalier en direction de la ville de Québec.

Vue sur le village de Neuville. Source : © BAnQ, P547,S1,SS1,SSS1,D304.

Le quai de Neuville avec un bateau à vapeur. Source : Alain FRANCK. *Naviguer sur le fleuve au temps passé, 1860-1960*. Sainte-Foy, Publications du Québec, 2000, p. 132.



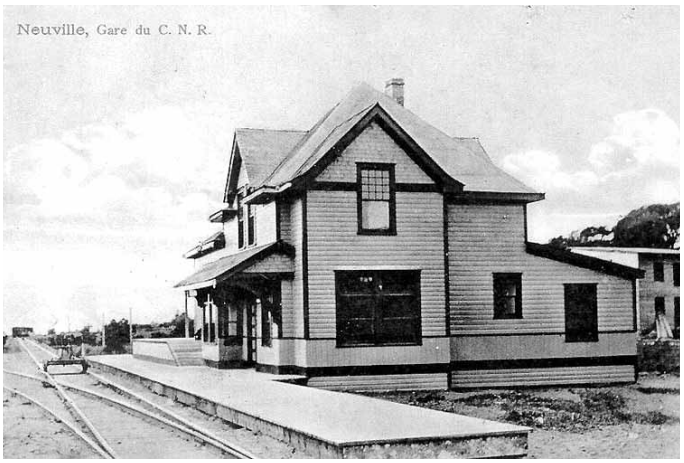
Académie de Courval. Source : © BAnQ, P547,S1,SS1,SSS1,D304.

Le chantier maritime d'Hippolyte Dubord, installé dans l'est du village et spécialisé dans la construction de gros navires, demeure en fonction entre 1840 et 1870. Il stimule la venue et l'implantation de groupes d'ouvriers originaires pour plusieurs de la ville de Québec. Ce chantier est considéré assez important puisqu'il se classe pendant un temps au 5e rang des plus gros producteurs de navires de la province. Sur le chantier, on trouve aussi un moulin à scie et un moulin à farine. Des chantiers navals de moins grande envergure voient aussi le jour à proximité du village de Neuville près du fleuve et dans lesquels sont fabriquées des goélettes et des barques.

Dans un contexte où la population est appelée à croître, une école de garçons est ouverte par le curé Courval en 1841 et l'église paroissiale subit une cure de rajeunissement en 1854 qui lui fait épouser son allure actuelle. La municipalité de paroisse de Pointe-aux-Trembles de Neuville est fondée en 1855. Le peintre Antoine Plamondon est le premier maire et le restera pendant cinq ans. La municipalité de village de Neuville est quant à elle mise sur pied en 1919 pour mieux répondre aux besoins des habitants de cette partie de la localité qui est la plus densément peuplée de la paroisse.

L'ÉPOQUE DU CHEMIN DE FER ET DE LA VILLÉGIATURE

Dans la première décennie du 20e siècle, le territoire de Neuville est raccordé aux autres villages et villes par trois chemins de fer. De 1908 à 1919, le train de la Great Northern Railway s'arrête à Neuville et relie Québec à Montréal en longeant le fleuve. Cette voie est cependant abandonnée en raison des fréquentes inondations. Le Canadien National possède aussi un chemin de fer et une gare est construite à Neuville sur le coteau en 1920. La ligne ferroviaire du Transcontinental (1911) possède une petite gare au nord de la paroisse nommée « Dombourg ». L'établissement de ces lignes de transport qui raccordent Neuville à la ville de Québec notamment favorise le développement de la villégiature le long du fleuve. Avec son coteau qui offre des perspectives saisissantes et grandioses sur le fleuve, son air pur et sa tranquillité, Neuville, et particulièrement le secteur du chemin du Roy (aujourd'hui la rue des Érables), offre des occasions à bien des membres de la bourgeoisie de Québec, des notables, politiciens, hommes d'affaires francophones ou hauts dignitaires de l'Église, de se faire construire des résidences d'été. Pour ceux qui possèdent des revenus plus modestes, des hôtels sont ouverts dont l'hôtel Beaurivage et l'hôtel Bellevue.



Gare du CN. Source : © BAnQ, P547,S1,SS1,SSS1,D304.

Hôtel Beaurivage à Neuville. Source : © BAnQ, P547,S1,SS1,SSS1,D304.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE NEUVILLE

La municipalité de Neuville figure parmi les mieux représentées de tout l'inventaire du patrimoine bâti portneuvois avec près d'une centaine de bâtiments d'intérêt. Sa longue histoire en est probablement pour quelque chose. Une dizaine de bâtiments ont été cités ou classés par la municipalité et le Ministère de la Culture et des Communications dont le couvent de la congrégation de Notre-Dame, la chapelle de procession Sainte-Anne, le chœur de l'Église Saint-François-de-Sales ainsi que plusieurs résidences de pierre érigées entre le Régime français et la première moitié du 19e siècle.

Ancien couvent de la congrégation de Notre-Dame sis dans le noyau villageois de Neuville.

La chapelle de procession Sainte-Anne implantée sur une petite colline qui domine le noyau villageois.

La maison Soulard construite dans la deuxième tranche du 18e siècle.

La maison Larue qui date de 1854

Église Saint-François-de-Sales

Église, croix de chemin, calvaire, cimetière ont en commun une vocation religieuse et demeurent bien représentés à Neuville.

Statue de pleureuse devant le monument funéraire de la famille C. J. Lockwell dans le cimetière de Neuville en bordure de la route 138.

Calvaire Delisle édifié devant l'église et le presbytère.

Croix de chemin en bordure de la route 365

Plusieurs maisons construites entre la fin du 18e siècle et les toutes premières décennies du 19e siècle qui possédaient des toitures à deux versants droits et aigus typiques de l'architecture coloniale française ont été modifiées en style mansardé ou Second Empire suite à l'intervention du menuisier Raymond Plamondon. Ce dernier ayant un penchant pour ce courant architectural, car il permettait de dégager les combles et ainsi d'agrandir la surface habitable des résidences, a transformé plus d'une maison à Neuville vers les années 1880.

Le noyau villageois de Neuville s'est développé entre deux terrasses ne laissant libre qu'une étroite bande de terre pour la construction des bâtiments. Afin de s'adapter à ce contexte géographique particulier, certaines maisons parmi les plus anciennes de Neuville ont été construites à même le coteau inférieur. La façade principale est ainsi dotée d'un étage qui donne sur la voie publique alors que l'arrière montre deux étages aménagés dans le flanc de la colline.

Des maisons de différentes époques et de courants architecturaux divers parsèment le territoire de Neuville. Plus de la moitié des biens inventoriés sont concentrés en bordure de la rue des Érables alors qu'une trentaine d'autres s'échelonnent le long de la route 138.

607, rue des Érables

La façade principale de la maison Louis-Bernard donne sur la rue des Érables.

730, rue des Érables

La façade arrière de la maison Louis-Bernard laisse voir deux étages supplémentaires positionnés en dessous de l'étage vue de la rue des Érables.

264, rue des Érables

328, rue des Érables

Manoir Édouard-Larue, sis au 624, rue des Érables

493, rue des Érables

856, route 138

Maison Docteur Antoine Larue, sise au 571 rue des Érables

PONT-ROUGE

UN VILLAGE DYNAMIQUE CEINTURÉ D'EXPLOITATIONS AGRICOLES

Pont-Rouge est la deuxième municipalité la plus populeuse de la MRC de Portneuf. Sa population se chiffre à 9 014 habitants[9] en 2013. Son territoire s'étire sur 123,81 km^2. La localité a connu une croissance démographique importante au cours des dernières années ayant pour conséquence le développement de nouveaux quartiers et l'agrandissement du cadre bâti. La proximité de la ville de Québec n'est pas étrangère à cet accroissement démographique et résidentiel puisque une forte proportion de la population travaille à l'extérieur de Pont-Rouge.

Le noyau urbain de Pont-Rouge s'articule dans l'axe de la rue Dupont et dans celui de la rue du Collège. La croissance urbaine se fait actuellement en périphérie de ces secteurs selon un modèle de banlieue. À l'extérieur de la partie plus urbaine de Pont-Rouge, ce sont les pratiques de l'agriculture qui dictent l'allure du paysage. Celui-ci est plutôt plat, couvert de fermes et de rangs. À quelques endroits, le couvert forestier demeure dense.

9. Données provenant du recensement 2013 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34017/

Troupeau de vaches dans un champ de la route du Grand Capsa, Pont-Rouge.

La rue du Collège, en bordure de laquelle on retrouve les principaux services et commerces, demeure assez achalandée tout le long de la journée.

Un secteur paisible de la rue Dupont traversée à cet endroit par le chemin de fer, Pont-Rouge.

Les champs cultivés du rang du Brûlé permettent des vues sur de hautes montagnes qui s'élèvent au nord de Pont-Rouge.

La rivière Jacques-Cartier vu du pont Déry.

La rivière Jacques-Cartier qui traverse l'agglomération présente un site naturel exceptionnel du point de vue géologique. Dans le secteur de la maison Déry, le cours d'eau est profondément encaissé dans une plateforme rocheuse qui prend l'apparence de gorges où défilent chutes et rapides. Les fosses de la rivière favorisent la fréquentation des saumons.

BRÈVE HISTOIRE DE PONT-ROUGE

PRÉSENCE AMÉRINDIENNE

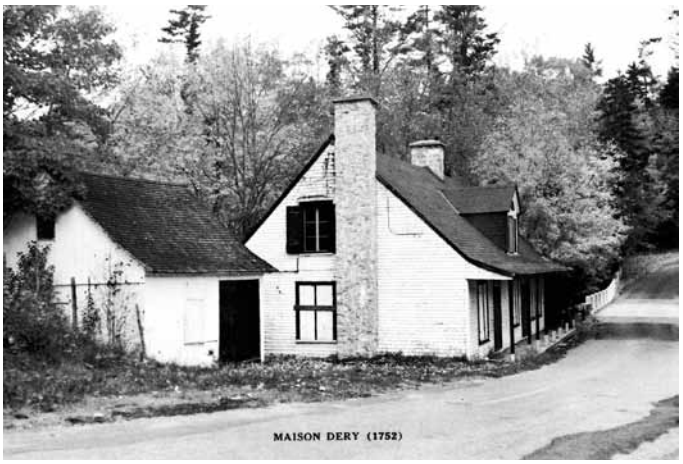
La rivière Jacques-Cartier qui traverse le territoire de Pont-Rouge pour aller se décharger dans le fleuve est une rivière à saumons qui prend sa source dans le grand lac Jacques-Cartier localisé dans la réserve faunique des Laurentides. La fréquentation amérindienne du bassin de ce cours d'eau remonterait à environ 5 000 ans. Elle se poursuit avec l'installation des Hurons dans le village de Lorette en 1673 qui prennent l'habitude de venir pêcher et chasser dans le secteur jusqu'à la fin du 19e siècle. Le saumon pris au dard durant la nuit ou au filet est alors une denrée bien appréciée par cette communauté.

LE DÉVELOPPEMENT DES RANGS

La seigneurie de Neuville, concédée en 1653, couvre une grande partie du territoire de Pont-Rouge. La colonisation s'effectue d'abord sur les terres en bordure du fleuve pour progressivement atteindre celles de l'intérieur. En nombre suffisant dans le secteur du Bois-de-l'Ail, les habitants construisent en 1734 le premier pont sur la rivière Jacques-Cartier. Ce pont fragile est souvent emporté par les eaux impétueuses de la rivière, mais reconstruit à chaque fois. La colonisation se poursuit au 18e siècle dans le rang du Petit-Capsa et dans le secteur de la rue Pleau. Les terres du Grand-Capsa, des rangs de l'Enfant-Jésus et de Fossambault, du rang Terrebonne ainsi que des rangs Saint-Jacques et Brûlé accueillent leurs premiers résidents entre la fin du 18e siècle et le tout début du 19e siècle.

LE PONT ET LA MAISON DÉRY

Avec l'augmentation de la circulation sur le chemin du Roy et la dangerosité de la traversée par bac à l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier dont le fort courant en aurait emporté plus d'un dans la noyade, le gouvernement britannique décide à la fin du 18e siècle de construire un pont à 10 km de l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier où les berges du cours d'eau y sont les plus étroites. Emporté par le courant, ce premier pont est reconstruit en 1804. Il est connu sous la désignation de pont Royal ou pont Déry. Puisque le passage du pont devient payant, une maison pour loger le péager est également édifiée près de la nouvelle structure au-dessus des gorges de la rivière Jacques-Cartier. La maison du péager sert également de relais de poste à partir de 1805 afin de permettre aux diligences de changer d'attelage et d'effectuer le chargement et le déchargement du courrier. Ces voitures transportant courrier et voyageurs entre Québec et Trois-Rivières passent par la route du Grand Capsa. Ce parcours à l'intérieur des terres les dispense notamment d'emprunter les côtes du chemin du Roy en bordure du fleuve qui y sont abruptes et remplies de neige en hiver.



La maison Déry. Source : Germain JULIEN. *Histoire de Pont-Rouge, 1867-1967*. Québec, s.é., 1967, p. 56.

La maison Déry, ses dépendances et le pont royal qui enjambe les gorges de la rivière Jacques Cartier. Ce pont, avec sa structure avec piliers de pierre et tablier de bois, est reconstruit en 1829 après s'être écroulé de nouveau. Source : Musée virtuel [en ligne] : http://www.museevirtuel-virtualmuseum.ca/sgc-cms/histoires_de_chez_nous-community_memories/pm_v2.php?id=record_detail&fl=0&lg=Francais&ex=00000778&hs=0&rd=216618#.

LA PÊCHE DANS LA RIVIÈRE JACQUES-CARTIER

Dès 1768, les droits de pêche dans la rivière Jacques-Cartier à la hauteur de ce qu'allait devenir Pont-Rouge deviennent la propriété exclusive de Joseph Brassard Deschenaux, seigneur de Neuville. L'accès demeure interdit aux habitants bien qu'il accorde cependant quelques autorisations contre des redevances. Réputé pour ses fosses à saumon, le secteur de la rivière près du pont Déry attire l'intérêt des pêcheurs sportifs qui sont d'abord et surtout des militaires britanniques basés en garnison à Québec. Ces derniers exercent suffisamment pression sur le gouvernement pour que celui-ci se porte acquéreur du site en 1818 et le constitue en réserve militaire. Dans la seconde moitié du 19e siècle, Joseph Knight Boswell (1812-1890), puis le Jacques Cartier Fishing Club, l'un des premiers clubs de pêche privés du Québec, composé majoritairement de riches anglophones montréalais, obtiendront les droits de pêche à cet endroit.

LE PONT ROUGE

En réaction contre le péage exigé au pont Déry, des habitants du secteur de Cap-Santé et des paroisses environnantes décident de construire un autre pont, en amont du premier, en 1822 ou 1825, dans ce qui allait devenir le centre du village de Pont-Rouge. Construit en bois et peint en rouge en 1838 lors de sa reconstruction, ce pont est à l'origine du nom de la municipalité. La constitution d'un tel ouvrage raccordant les deux rives de la rivière Jacques-Cartier stimule le développement de la zone contigüe au pont, développement qui est d'autant plus encouragé par la construction de la route Panet (boulevard Notre-Dame) en 1830 qui pointe vers le nord pour joindre la seigneurie de Bourg-Louis, dans le futur territoire de Saint-Raymond, et du rang des Petites-Montagnes (partie ouest de la rue Dupont) qui permettra de joindre la localité de Cap-Santé. Entre 1841 et 1870, une trentaine de maisons sont construites près de ces deux artères.

Avec la maison Déry, la maison Trépanier sert à loger les pêcheurs. Source : Canada. Ministère des Affaires culturelles du Canada. *Inventaire canadien des bâtiments historiques*. Direction générale du patrimoine. Inventaire des biens culturels. Édifices et monuments, 1976.

Le pont de bois est remplacé par un ouvrage métallique entre la fin du 19e siècle et le début du 20e siècle. Source : Steeve ALAIN. *Pont-Rouge*. Pont-Rouge, Corporation du vieux moulin Marcoux, 1992, p. 177.

CRÉATION D'UN VILLAGE

La paroisse de Sainte-Jeanne-de-Neuville est fondée en 1867. On trouve cette année-là, une vingtaine de maisons dans ce qui ne tardera pas à prendre l'allure d'un village. L'église, inaugurée en 1869, vient s'intégrer à ce secteur et est complétée d'un presbytère l'année suivante. La création de cette nouvelle paroisse est le fruit du détachement de celles de Cap-Santé, de Saint-Basile, de Neuville et de Sainte-Catherine-de-Fossambault. L'école du village est fondée en 1888 dans laquelle des institutrices laïques se succèdent en 1904 jusqu'à l'arrivée cette année-là des Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Des commerces et des boutiques d'artisans viennent compléter l'ensemble.

Premier presbytère de Pont-Rouge vers 1900. Source : Steeve ALAIN. *Pont-Rouge*. Pont-Rouge, Corporation du vieux moulin Marcoux, 1992, p. 38.

Église de Pont-Rouge vers 1893. Source : Germain JULIEN. *Histoire de Pont-Rouge, 1867-1967*. Québec, s.é., 1967, p. 26.

Première école du village de Pont-Rouge. Source : Germain JULIEN. *Histoire de Pont-Rouge, 1867-1967*. Québec, s.é., 1967, p. 75.

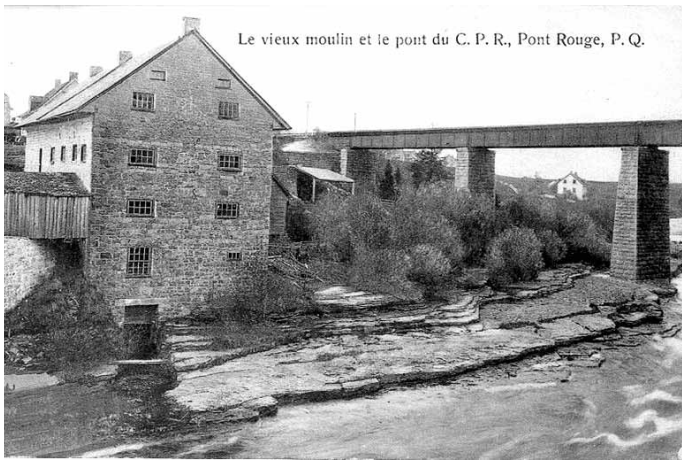
Magasin de Jos Julien en 1902. Jos Julien ouvre un magasin général en 1872. Source : Photographie sans référence.

DÉVELOPPEMENT MANUFACTURIER À PONT-ROUGE

Le puissant débit de la rivière Jacques-Cartier ainsi que sa forte dénivellation permet l'érection, au cours des époques, d'industries qui requièrent l'énergie hydraulique pour faire fonctionner leur machinerie. Il ne manque plus alors l'arrivée du chemin de fer à Pont-Rouge dans la première moitié des années 1870 pour déclencher l'essor du village. Un moulin à farine de trois étages en pierre est déjà construit par Édouard Larue, seigneur de Neuville, en 1833 en bordure de la rivière Jacques-Cartier, un peu en aval du pont Déry, qui est converti en moulin à papier dans les années 1870-1880, puis en centrale hydroélectrique dans les années 1920. Un autre moulin à farine, le moulin Marcoux, est édifié en 1870 pour moudre le grain des agriculteurs de Pont-Rouge et de la région immédiate. De nouvelles rues sont ouvertes dont la rue Charles-Julien en 1874 qui était alors un chemin privé menant à la manufacture de meubles de Joseph Bussières.

Après 1900, suite à l'installation de nouvelles manufactures, fonderies, scieries et autres fabriques, la construction domiciliaire s'intensifie dans le village où les ouvriers et journaliers employés dans les différentes industries se font construire de modestes résidences. La prospérité que connaît alors Pont-Rouge et sa transformation de paroisse agricole en petit village manufacturier est en grande partie redevable à l'établissement du chemin de fer dont le tronçon qui passe à travers Pont-Rouge est terminé un peu après le milieu des années 1870. Si le chemin de fer est alors indispensable pour le développement industriel de la localité en facilitant la distribution et la commercialisation des produits manufacturés à Pont-Rouge, il demeure un moyen de locomotion des plus efficaces pour les résidents et les voyageurs qui désirent joindre les paroisses environnantes et les villes plus lointaines.

Le moulin Déry est aussi connu sous le nom de « moulin de la Dalle ». Source : Steeve ALAIN. *Pont-Rouge*. Pont-Rouge, Corporation du vieux moulin Marcoux, 1992, p. 175.



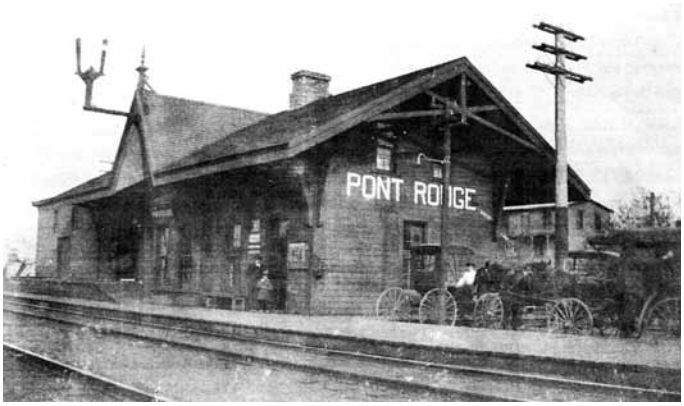
Le moulin Marcoux construit pour Hippolyte Dubord, constructeur de navires de Neuville, et le pont du Canadien Pacifique. Source : © BAnQ, collection Magella Bureau, P547,S1,SS1,SSS1,D351.

Industrie de Charles Julien en 1911. Source : Germain JULIEN. *Histoire de Pont-Rouge, 1867-1967*. Québec, s.é., 1967, s.p.

Ayant atteint un développement plus considérable que bien des villages voisins, on veille progressivement, à partir du début du 20e siècle à l'éclairage des rues, à la construction de trottoirs et à l'établissement d'un réseau d'aqueduc. Évidemment, ces nouveaux besoins ont un coût que les agriculteurs des rangs environnants daignent à défrayer. Pour cette raison, le village de Pont-Rouge qui compte alors environ 190 maisons, obtient sa municipalité de village en 1911.

À l'endroit où se trouve une chute d'eau sur la rivière Jacques-Cartier est aménagée, en 1904, un barrage pour alimenter la machinerie d'une papeterie, la Montreal Paper connu par la suite comme la F.W. Bird & Son, puis la Building Products. Cette photo aurait été prise en 1948. Source : © BAnQ, E6,S7,SS1,P63097.

Vue aérienne du village de Pont-Rouge entre les années 1940 et 1960. Source : Germain JULIEN. *Histoire de Pont-Rouge, 1867-1967*. Québec, s.é., 1967, p. 26.



La gare du Canadien Pacifique construite en 1877 à Pont-Rouge. Elle est détruite par un incendie en 1988. Source : © BAnQ, E6,S7,SS1,P63097.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE PONT-ROUGE

Rangs et noyau villageois de Pont-Rouge se partagent les 64 biens inventoriés dans cette municipalité. L'église, le presbytère, le cimetière et le centre paroissial s'inscrivent dans un site patrimonial cité qui se trouve au cœur de la localité. À titre d'immeuble patrimonial classé, le moulin Marcoux occupe également une position enviable.

Presbytère de Pont-Rouge

Église Sainte-Jeanne

Cimetière de Pont-Rouge

Centre paroissial de Pont-Rouge

Le moulin Marcoux installé en bordure de la rivière Jacques-Cartier.

600, route Grand-Capsa

Les maisons les plus anciennes de Pont-Rouge se retrouvent davantage dans certains secteurs éloignés du village qui sont apparus avant le noyau villageois de Pont-Rouge. La route Grand-Capsa possède une enfilade de maisons semblables probablement construites entre la fin du 18e siècle et les premières décennies du 19e siècle alors que la maison Déry est sise dans la continuité du chemin du Bois-de-l'Ail qui figure parmi les premières portions de territoire à être colonisées dans la municipalité de Pont-Rouge.

584, route Grand-Capsa

Maison Déry située à proximité de la rue Pleau

Dans l'enceinte du village et dans les rangs environnants, des maisons anciennes témoignent de l'opulence de leurs premiers propriétaires alors que les communautés religieuses ont laissé leur trace sur le cadre de bâti avec des édifices principalement destinés à l'éducation.

Couvent des Sœurs de la Charité de Saint-Louis

116, rue Dupont

Ancien collège de Pont-Rouge

390, rang Petit-Capsa

En raison de leur plus grande rareté dans le paysage, de leur histoire et de leur état d'authenticité jugé suffisant, des ouvrages de génie civil et quelques bâtiments agricoles bien préservés ont aussi été retenus.

Pont ferroviaire au-dessus de la rivière Jacques-Cartier

Barrage hydroélectrique de la centrale Bird 1

Superbe bâtiment agricole dans le rang Petit-Capsa

PORTNEUF

ENTRE INDUSTRIE ET AGRICULTURE

La municipalité de Portneuf possède un territoire de 117,10 km² partagé par 3 144 personnes en 2012[10]. Elle longe le fleuve entre Deschambault et Cap-Santé et rejoint au nord la municipalité de Sainte-Christine-d'Auvergne. Plus petite que les rivières Sainte-Anne et Jacques-Cartier, la rivière Portneuf, qui constitue le principal cours d'eau de la municipalité, prend sa source plus au nord, à Saint-Raymond. La rivière scinde en deux parties le village de Portneuf pour aller se jeter dans le fleuve Saint-Laurent.

Le village est localisé près du fleuve et s'organise principalement en bordure de la 1re Avenue que l'on rencontre de part et d'autre de la rivière Portneuf. C'est en bordure de cet ancien tronçon du chemin du Roy que se trouvent les maisons les plus anciennes de la municipalité. Les rues de la Rivière et de la Grève qui suivent le parcours de la rivière Portneuf offrent aussi un chapelet continu d'habitations anciennes. Certaines rues relativement récentes bordées de bungalows sillonnent le village et sa proximité. La municipalité est traversée au nord par l'autoroute Félix-Leclerc (A-40) et au sud par la route 138.

10. Données provenant du recensement 2012 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34048/

Embouchure de la rivière Portneuf qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent. Portneuf.

Début de la 1re Avenue avec vue sur le fleuve et bordée de champs cultivés, Portneuf.

Vue de la rivière Portneuf et du village de Portneuf à partir du pont de la route 138.

Début de la 1re Avenue avec vue sur le fleuve et bordée de champs cultivés, Portneuf.

Intersection de la rue de la Grève et de la 1re Avenue.

Rue Ableson. À droite, le clocher de l'église de Portneuf. Au fond de la rue, la maison Ableson en bordure de la 1re Avenue.

Le quai en eau profonde de Portneuf, sis dans l'anse de Portneuf et d'une longueur de un kilomètre, présente un splendide panorama et offre des perspectives du cap Lauzon à l'ouest, de Cap-Santé à l'est et du Platon sur la rive sud.

Le chemin Neuf et la rue Provencher montent vers le nord et permettent de joindre Portneuf-Station. Ce secteur s'apparente à un second village. La route principale est la rue Saint-Charles établie en parallèle à la voie du chemin de fer. Un quartier domiciliaire où se côtoient maisons anciennes et récentes, composé d'un noyau institutionnel au centre, se déploie au nord de la voie ferrée. Des rangs de campagne et des domaines forestiers ceinturent le territoire jusqu'aux limites nord, est et ouest.

Vue du bout du quai de Portneuf

Maisons devant le rail de chemin de fer

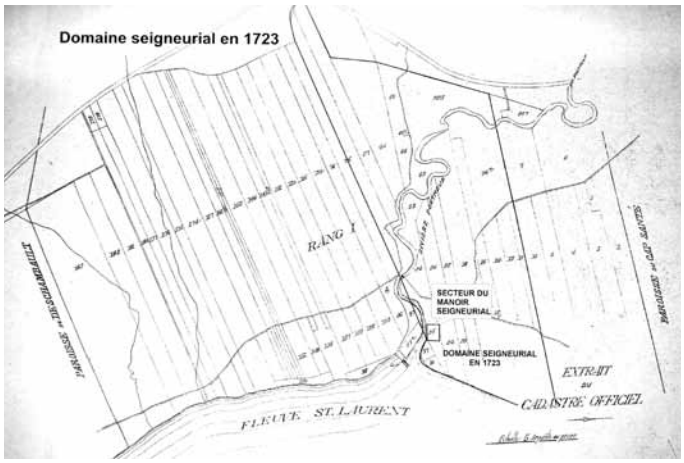
Avenue Saint-Louis vers le nord

Église et presbytère de Portneuf-Station

BRÈVE HISTOIRE DE PORTNEUF

DES TRACES D'OCCUPATION AMÉRINDIENNE

Quelques sites archéologiques ont été repérés sur le territoire de la municipalité de Portneuf à partir des années 1960. Les découvertes consistent principalement en quelques fragments de matériel lithique et de modestes traces d'occupation préhistorique très ancienne. Les explorations ont été menées sur un terrain à l'est de la rivière Portneuf, près de son embouchure, dans un champ aujourd'hui traversé par l'autoroute Félix-Leclerc, sur un autre terrain qui a été complètement bouleversé par l'aménagement d'un quartier domiciliaire, ainsi qu'au somment d'une carrière située près de la 1re Avenue et de la côte Paquin. Bien que peu substantielles, ces trouvailles demeurent néanmoins des témoins matériels d'une occupation humaine du territoire de Portneuf bien antérieure à celle des Européens.



État des terres de l'actuel village de Portneuf en 1723. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 33.

LE DOMAINE SEIGNEURIAL DE PORTNEUF

En 1636, Jacques Leneuf de La Poterie, fraîchement arrivé de France, se voit concéder la seigneurie de Portneuf qui s'étend de la rive ouest de la rivière Jacques-Cartier jusqu'à la limite est de la seigneurie de Deschambault et en profondeur sur trois lieues. Il cherche à développer son acquis en engageant un charpentier et laboureur pour construire les bâtiments du domaine seigneurial et mettre des terres en valeur. Le domaine est situé sur la rive est de la rivière Portneuf, près de son embouchure. Peu de temps après, les Iroquois brûlent les nouvelles installations et le territoire sera déserté pendant près de 20 ans. L'arrivée du régiment Carignan-Salières pour mettre un terme à la guerre franco-iroquoise et la conclusion de la paix en 1667 motivent La Poterie à poursuivre la mise en valeur de ses terres.

Timothée Josson, charpentier de moulin, occupe entre temps une concession qui longe l'est de la rivière Portneuf en front sur le fleuve. Il s'agit peut-être de la même terre ayant fait l'objet de mise en valeur dans les années 1640. Josson défriche 8 arpents et se construit une habitation et une grange. Le 26 mars 1671, La Poterie achète le terrain et les bâtiments de Josson qui seront convertis en domaine seigneurial. Vers cette date, d'autres colons habiteraient le secteur.

Entre 1671 et 1702, la seigneurie est la propriété de Marie Leneuf, la fille de La Poterie, et de son époux, René Robineau, grand voyer de la Nouvelle-France. Le nouveau seigneur met sur pied plusieurs initiatives pour développer sa terre. En 1672, il fait construire un moulin à vent par Mathurin Morisset et Antoine Caddé, puis une chapelle en bois près du manoir seigneurial vers 1677 mise sous la protection de la Nativité-de-Notre-Dame et desservie par les missionnaires récollets. À proximité, un petit cimetière est aménagé. La résidence seigneuriale, qualifiée de grande maison vers cette période, pourrait être la maison construite par Josson. Cette dernière est complétée par des bâtiments de ferme, des jardins et des terres cultivées. Lorsque Louis XIV, roi de France, fait baron René Robinau de Bécancour, la seigneurie de Portneuf obtient son titre de baronnie. En 1684-1685, le nouveau baron décerne plusieurs titres de concession à des Gignac, Germain, Corneau, Perrot et Catelan.

Au décès de Marie Leneuf en 1702, la baronnie revient à des héritiers qui se soucient plus au moins de sa mise en valeur. C'est peut-être en raison de leur négligence que les constructions du domaine seigneurial, (un manoir de colombages de 30 pieds par 24 pieds, une grange, une écurie et une étable), viennent à disparaître entre 1723 et 1739. D'ailleurs, le développement de la baronnie s'effectue bien loin du domaine seigneurial soit dans le secteur de l'actuel village de Cap-Santé où une chapelle y a été érigée en 1709. En 1723, on y trouve 19 familles comparativement à sept dans le secteur de Portneuf. Il faut attendre 1742 pour que toutes les terres situées sur le futur village de Portneuf soient concédées.

En 1744, les Ursulines de Québec deviennent propriétaires de la baronnie de Portneuf et l'administrent par l'intermédiaire d'agents seigneuriaux. Aussitôt détentrices du territoire, elles cherchent à le mettre en valeur pour en tirer le maximum de revenus. L'année suivant leur acquisition, elles choisissent le meunier Ignace Giroux de la seigneurie Bélair pour construire un moulin banal afin de le mettre à la disposition des censitaires. Ce moulin prendra position sur la rive ouest de la rivière Portneuf. Contrairement aux seigneurs précédents, elles concèdent beaucoup de terres, si bien qu'entre 1748 et la fin du 18e siècle, ce sont plus de 40 terres qui sont octroyées dans la 2e concession, en plus de plusieurs lots dans la partie ouest du rang de la rivière Belisle. Au 18e siècle, on voit apparaître les secteurs de Saint-Charles et du Bois-de-l'Ail (dont une section deviendra Saint-Basile-Station), puis du Coteau-des-Roches. En 1787, le papier terrier commandé par les Ursulines indique que presque toutes les terres du 2e Rang de Portneuf sont concédées.

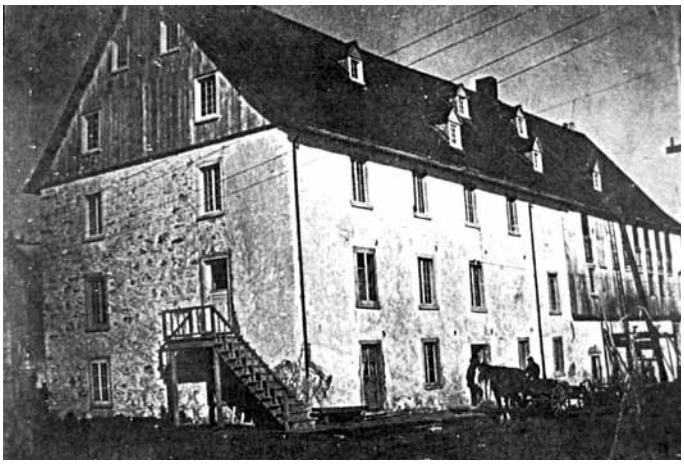
Devant un tel accroissement de la population, le moulin banal ne suffit plus à la demande. Aussi est-il remplacé par une nouvelle construction en pierre en 1780-1781 munie d'un étage, d'un carré de 52 pieds par 32 pieds et doté d'un logement pour la famille du meunier. En raison de l'absence de manoir, les censitaires viennent y payer leurs rentes. Ce moulin est alimenté en eau par la rivière Portneuf à l'aide d'une chaussée nouvellement aménagée pour en augmenter le débit.

Maison Frenette-Marcotte (34, 1ère Avenue). Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 313.

Maison Jacques Gignac, démolie en 1938. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 272.

Maison Joseph Richard, démolie. Anciennement sur la 1ère Avenue. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. 1927, p. 347.

Chaussée de la rivière Portneuf. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 37.



Le moulin banal de Portneuf au début du 20e siècle. Il est incendié en 1917 et démoli. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 40.

L'IMPLANTATION DES BRITANNIQUES ET DES IRLANDAIS

Les dernières décennies du 18e siècle sont très favorables au commerce du blé. C'est notamment dans ce contexte que bien des marchands britanniques achètent des seigneuries de la région de Portneuf pour tirer profit de leurs moulins à farine. En ce début du 19e siècle qui s'ouvre progressivement à l'intensification de l'industrie et du commerce, les Ursulines comprennent qu'il leur est avantageux de louer leur bien par bail emphytéotique à des industriels. Ces derniers s'avéreront principalement d'origine britannique, et tel que prévu dans le type de location dite emphytéote, ils obtiennent tous les privilèges seigneuriaux en contrepartie du paiement d'une rente et de la livraison de minots de blé aux Ursulines.

Ainsi en est-il du bail de cinquante ans décerné à Mathew MacNider en 1801. Déjà propriétaire des seigneuries de Bélair et de Grondines, et de leurs moulins banaux, MacNider projette la production de farine à grande échelle. Pour se faire, dès l'année suivante, il fait agrandir et hausser de deux étages le petit moulin des Ursulines et fait ériger à proximité, un manoir en bois de deux étages pour le loger lors de ses visites. Mais MacNider avait vu trop grand. Fortement endetté, incapable de rembourser ses créanciers, il perd tout et le bail de la baronnie de Portneuf passe en 1806 à des marchands de Québec, les frères Coltman.

Dès l'année suivante, les frères Coltman amorcent toute une série d'initiatives qui stimulent la vie économique et démographique du secteur. Ils mettent en branle un important chantier naval à l'ouest de la rivière Portneuf, près de son embouchure, et font construire un moulin à scie. Leur moulin à farine fonctionne à plein régime, alors que leur scierie produit toute une variété de bois de construction. Des goélettes, des barges, des sloops et des trois mâts sont assemblés dans leur chantier naval par des employés spécialisés et des journaliers venus de l'extérieur qui sont logés dans des maisons érigées par les Coltman en bordure du fleuve ou de la rivière près du chantier naval.

Moulin Coltman. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 42.

Moulin banal de Portneuf et pont, vers 1825. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012.

L'association des Coltman est dissoute en 1811, mais reconstituée l'année d'ensuite avec la participation du commerçant Edward Hale. Intéressé par le développement de sa nouvelle acquisition, Hale commence au début des années 1820 à mettre en valeur le territoire de Portneuf. Sa première intervention en ce sens consiste à faire arpenter et lotir la région au nord de la rivière Belisle devenue accessible par un chemin qu'il fait tracer en 1821 dont une partie sera connue sous le nom de « route d'Irlande » et l'autre étant l'actuelle avenue Saint-Louis. Hale octroie des lots de 100 arpents à des immigrants majoritairement venus d'Irlande du Nord et à quelques Écossais. Des familles résolument anglo-saxonnes avec des patronymes diversifiés tels les Burns, Jess, Gilpin, Gillespie, Marshall, White, Welsh, Bonnellie et Kingsborough viennent ainsi s'ajouter aux familles francophones et catholiques. En 1827, 17 de ces familles anglophones sont recensées à l'est de Saint-Gilbert. Entre 1824 et 1851, ce sont plus de 100 terres qui sont décernées par Hale, dans ce secteur qui sera connu sous la désignation d'Halesborough en l'honneur de son fondateur.

Moulin à scie Coltman, ayant appartenu un temps à Angus McDonald. On y voit aussi la maison Langevin construite par les Coltman pour loger les meuniers et différents employés du moulin banal et du moulin à scie, et une grange. Source : *Centenaire de Portneuf : album souvenir, 1861-1961*. 1961, p. 77.

Chapelle Christ Chruch. Elle est incendiée en 2005. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 106.

Entre les années 1820 et 1840, Halesborough devient suffisamment peuplé pour légitimer la construction d'un lieu de culte. En 1843, la chapelle anglicane Christ Church est construite en bordure de la route (actuel rang de la Chapelle). L'ensemble religieux est doté d'un petit cimetière, puis, quelques décennies plus tard, d'une maison curiale.

Chapelle Christ Chruch. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 109.

Manoir où vécut Edward Hale jusque dans les années 1860. Photo prise vers 1925. Source : Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons*. 1927, p. 348.

L'ÈRE INDUSTRIELLE

Durant la deuxième moitié du 19e siècle, le territoire de la future municipalité de Portneuf, alors entraîné dans le sillon de la révolution industrielle, se développe et se transforme considérablement. Avec un débit d'eau facilement contrôlable, la rivière Portneuf offre aux entrepreneurs de l'époque le potentiel hydraulique nécessaire au fonctionnement des scieries et des moulins à papier.

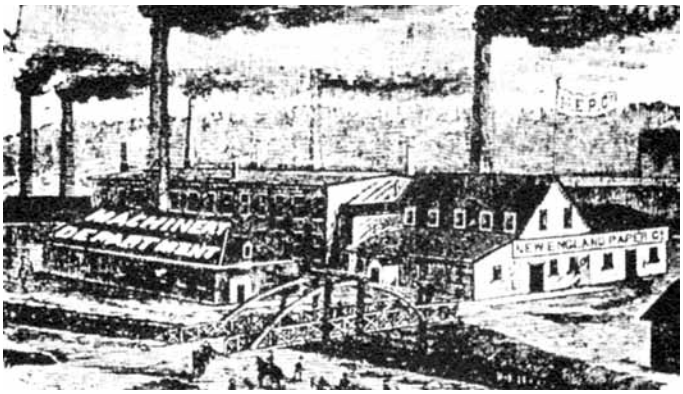
En 1837, Angus McDonald et les frères Logan achètent un lot de terre en bordure de la rivière Portneuf pour y construire le premier moulin à papier de Portneuf, le moulin McDonald-Logan, qui sera reconstruit en 1843. Innovateurs, ils introduisent la première machine Fourdrinier du Canada. Celle-ci facilite l'extraction de l'eau de la pâte en la pressant par des rouleaux continus et produit de grandes feuilles de papier au fini lisse. Cette innovation permet ainsi de mécaniser, d'améliorer et d'accélérer la production de papier. Les familles de McDonald, de Logan et de quelques-uns de leurs employés s'établissent dans des maisons à proximité de l'usine.

L'avenir s'annonce prospère pour l'industrie du papier. Le premier moulin semble bien fonctionner puisque Peter Smith, le demi-frère d'Angus McDonald, et McDonald lui-même, s'associent pour fonder un deuxième moulin, le Woodend, en 1845.

Moulin McDonald et Logan. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 302.

En 1851, les Ursulines se départissent de la baronnie au profit d'Angus McDonald qui leur a été fortement recommandé par Edward Hale. Le nouveau seigneur connaîtra cependant d'importantes difficultés financières qui le conduiront à la perte de ses possessions. Ses deux moulins passeront éventuellement entre les mains de la famille Ford dont la compagnie se présentera pendant plusieurs générations comme la plus importante productrice de papier de Portneuf.

Le premier moulin des Ford est érigé dans les années 1860 en bordure de la rivière Portneuf lorsque John Ford s'associe avec Alexander Logan. Ce moulin en pierre sera aussi connu sous les désignations de « petit moulin » et de « moulin Ford nº 1 ».



Le moulin McDonald-Logan devient la *New England Paper* en 1884. Source : *106 ans d'histoire, 75 ans d'autonomie*, 1989, p. 250.

Le moulin Ford nº 1, 1869. Source : *Centenaire de Portneuf : album souvenir, 1861-1961*. 1961, p. 88.

Le moulin Woodend passablement modifié depuis sa construction. Source : *Album-souvenir centenaire de Portneuf, 1861-1961*, p. 85.

Moulin Ford nº 1 après son agrandissement. Source : © BAnQ, CP 1296 CON.

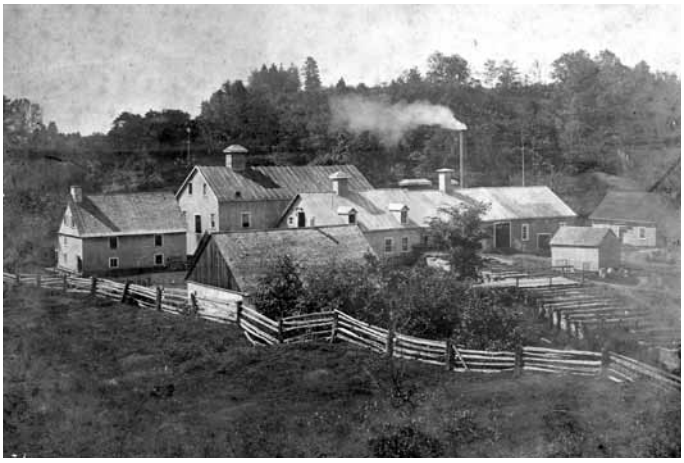
Un peu plus haut sur la rivière Portneuf, un autre moulin à papier est mis sur pied en 1871 par les frères Webb. Ce moulin sera par la suite la propriété de la famille Bishop qui, elle aussi, marquera la vie économique de Portneuf, et ce, jusque dans les années 1950.

En 1886, John Ford poursuit l'expansion de son entreprise en s'associant avec ses fils pour former la *John Ford & Co* et en achetant un moulin à clous et à carde localisé sur une pointe de terre à l'est du cimetière actuel. Situé immédiatement au sud du pont de l'actuelle autoroute Félix-Leclerc (A-40) qui enjambe la rivière Portneuf, le moulin sera dirigé par Peter Ford, avant de devenir la *Portneuf Paper*, puis la Ruberoid et enfin, la *Building Products*. Le site sera complètement englouti lors de l'inondation de 1938.

Les journaliers venus travailler dans les moulins à papier Ford et Bishop s'installent dans le secteur Saint-Charles, dont les premiers développements remontent au 18e siècle. En fait, ils s'approprient littéralement le coin en se construisant de modestes maisons, représentatives du milieu ouvrier du 19e siècle.

À proximité de leurs moulins, ces familles se font construire de vastes résidences. La plus ancienne d'entre elles est la maison Smith édifiée vers 1842-1843 qui deviendra la maison familiale des Ford pendant de nombreuses générations.

Moulin à carde transformé en moulin à clous, puis en moulin à papier pour Peter Ford. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 281.



Moulin à carde et à clous transformé en moulin à papier pour Peter Ford. Source : © CARP.

Moulin Bishop. Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 295.

Moulin Ford nº 1 avec la route Saint-Charles en arrière-plan et son chapelet de maisons ouvrières. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 301.

Maison John-Smith. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 337.

Manoir Hale et église Saint-John-the-Evangelist, après 1883. Source : © BAnQ.

Maison Bishop, 1977. Source : © CARP.

École anglaise. Elle a été construite sous l'instigation de John Ford en 1886. Source : *Centenaire de Portneuf : album souvenir, 1861-1961*. 1961, s.p.

Vers la fin du 19e siècle, la communauté anglophone de Portneuf demeure bien active et dynamique, malgré le fait que la désertion du secteur d'Halesborough par la population anglophone s'accentue de plus en plus. L'école anglaise, située au pied de la côte du « C » (actuelle rue de la Rivière), compte chaque année de douze à quinze élèves. Un second lieu de culte protestant s'ajoute à l'église Christ Church. Cette fois-ci, on le construit dans le village de Portneuf, en bordure de la 1re Avenue et du chemin Neuf qui mène aux différentes propriétés des familles Bishop et Ford. Il s'agit de l'église Saint-John-the-Evangelist construite en 1884.

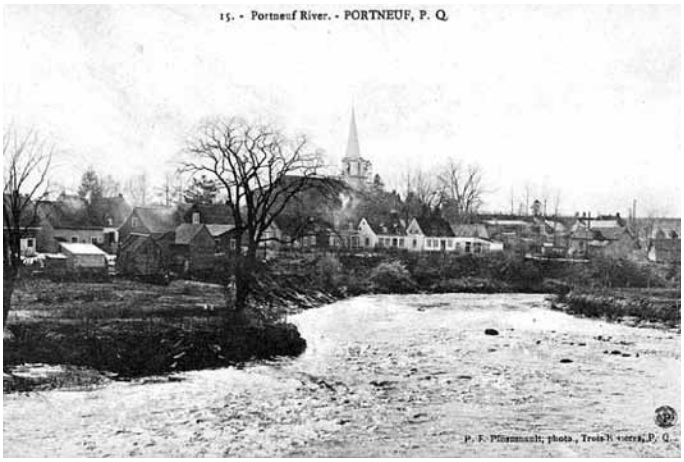
École anglaise dans la côte du « C ». Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 250.

PAROISSE, VILLAGE ET BOURGEOISIE LOCALE

La présence de ces nombreuses industries favorise l'implantation de nouvelles familles dans le village. Les grandes concessions agricoles bordant la 1re Avenue sont progressivement morcelées en étroits lots résidentiels sur lesquels s'élèveront de modestes maisons. En 1853, on assiste à l'aménagement de la route de la Grève qui longe le parcours de la rivière Portneuf.

La 1re Avenue située à l'est de la rivière Portneuf, tout de suite après le pont qui enjambe la rivière, fait partie du secteur anciennement nommé « le Fort » qui commence à être développé après 1833 lorsque la concession d'origine est progressivement démembrée en lots plus petits.

Secteur connu sous l'ancienne appellation le « Fort », situé à l'est de la rivière Portneuf. Source : © CARP.



Chapelet de maisons ouvrières en bordure de la route qui mène au quai. Source : © BAnQ, CP 4202 CON.

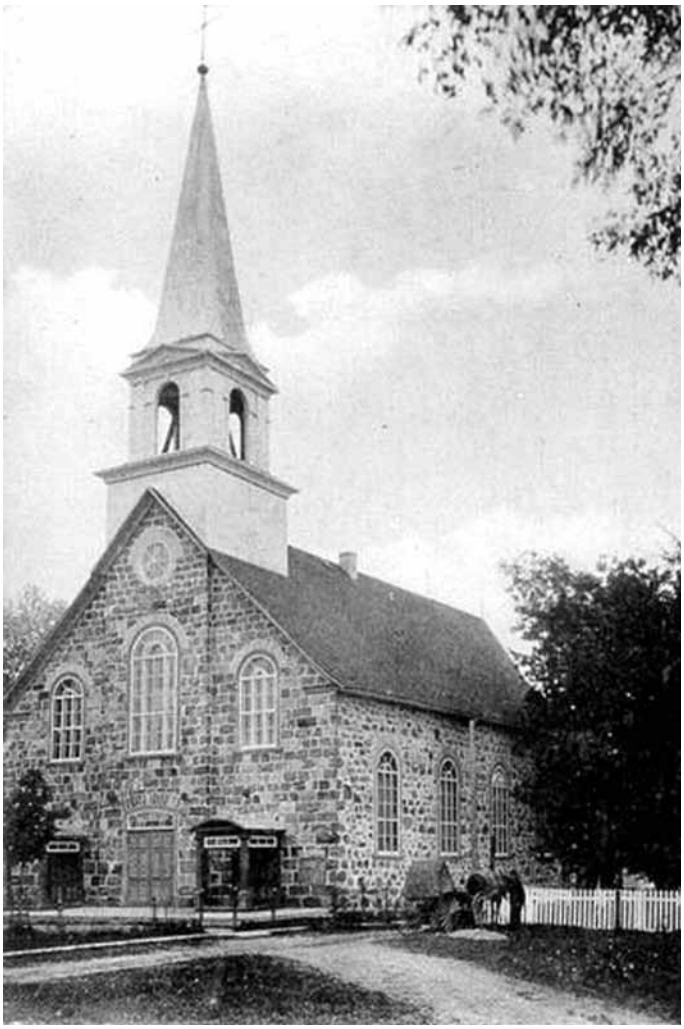
Vue du « Fort » à partir de la rive ouest de la rivière Portneuf, près du pont de la 1re Avenue. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 186.

Intersection de la rue de la Grève et de la 1re Avenue. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 285.

À partir de la deuxième partie du 19e siècle, le village de Portneuf connaît un achalandage grandissant. L'accroissement démographique qui suit ces développements autorise la création d'une nouvelle paroisse. En 1860, un emplacement est acheté pour l'érection d'une église dont la construction est amorcée cette année-là, puis d'un presbytère en bois complété en 1862. En 1861, la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Douleurs est créée, par détachement de celle de Cap-Santé et de Saint-Basile.

En 1863, la paroisse Notre-Dame-de-Portneuf obtient son statut de municipalité et devient autonome de la municipalité de Cap-Santé. En 1864, ce sont 1 450 habitants qui habitent la paroisse.

Premier presbytère, début du 20e siècle. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 228.



Église de Portneuf, avant 1927. Source : © BAnQ.

La plus ancienne photographie du village de Portneuf, vers 1872. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 36.

La 1re Avenue dans le secteur Paquin vue du clocher de l'église. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 181.

Commerces sur la 1re Avenue. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 198.

École construite en 1872. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 245.

Évidemment, la première école de Portneuf érigée en 1816-1817, du temps de la législation des écoles royales, sera remplacée en 1870-1872 par une plus grande bâtisse, de deux étages cette fois, et installée sur la 1re Avenue, près du pont. Cette école dirigée par différents professeurs laïcs, puis par des religieuses, est utilisée jusqu'en 1907, année de construction d'un couvent dans lequel aménagent les sœurs Saint-Vallier et tous les écoliers. En 1911, les sœurs de la Charité de Saint-Louis prennent la relève de l'établissement, mais en 1929, devenus trop nombreux ou pour d'autres raisons, les garçons sont transférés dans l'école de 1872 où leur éducation est assurée par des professeurs masculins et laïcs jusqu'à l'arrivée des frères de Saint-Gabriel en 1945. Ceux-ci s'installeront en 1949 dans une construction neuve et moderne[11].

Le couvent sera démoli en 1974-1975 pour faire place à l'école de la Riveraine. Source : © BAnQ.

Collège de Portneuf. Source : © BAnQ, CP 4204 CON.

11. Cette partie sur l'histoire scolaire de Portneuf a été rédigée avec la collaboration de M. Pierre Gignac.

La présence du fleuve et d'un quai près de l'embouchure de la rivière Portneuf favorisent les activités commerciales et industrielles de la municipalité ainsi que la naissance d'une bourgeoisie locale orientée dans la navigation sur le fleuve. En effet, les pilotes sur le Saint-Laurent tirent des revenus intéressants de leur travail. Ils sont en majorité canadiens-français et plusieurs résident à Portneuf. Certains d'entre eux sont issus de familles francophones ayant réussi dans les affaires et dans la spéculation des terres. Cette petite bourgeoisie locale occupe notamment des postes intéressants dans le domaine municipal de Portneuf.

Parmi les membres de cette bourgeoisie commerçante et industrielle canadienne-française, Joseph-Alphonse Lemay se fait particulièrement remarquer dès la fin du 19e siècle avec sa scierie fonctionnant à la vapeur, son chantier naval et ses revenus tirés de la construction de bâtiments. Le moulin Lemay a notamment contribué au développement socio-économique de la région. Alors qu'il était en opération, il était capable de fournir du travail à environ 75 à 100 hommes.

Phare de pierre à Portneuf. Légende : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 147.

Maison Léude Arcand sise au 244, 1re Avenue. Source : © Collection Pierre Gignac.

Maison de Michel Siméon Delisle, avant 1917. En arrière-plan : le moulin banal. Source : © CARP.

Moulin et maison Lemay. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 278.

Durant la première tranche du 20e siècle, Portneuf poursuit son développement. Le sud du village est traversé par le chemin de fer du Canadien National et une gare est construite en 1912. Deux ans plus tard, le village de Notre-Dame de Portneuf est créé par détachement de la municipalité de paroisse de Notre-Dame de Portneuf. L'église de 1860 est incendiée en 1927 et aussitôt reconstruite selon les plans d'Émile-George Rousseau.

En 1961, la municipalité du village de Notre-Dame-de-Portneuf obtient son statut de ville et seul le nom de Portneuf sera conservé. En 1981 s'amorce la construction des deux tracés de l'autoroute 40 à la hauteur de Portneuf.

Gare du CN à Portneuf. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 135.

Église de 1927-1928. En 1961, la municipalité du village de Notre-Dame-de-Portneuf obtient son statut de ville et seul le nom de Portneuf sera conservé. En 1981 s'amorce la construction des deux tracés de l'autoroute 40 à la hauteur de Portneuf. Source : © BAnQ.

PORTNEUF-STATION

La construction du « Chemin de fer du Nord » entrepris par le gouvernement débute en 1872. Devenu le chemin de fer « Québec, Montréal, Ottawa and Occidental Railway » en 1876, le Grand Tronc en 1882, puis le Canadien Pacifique dès 1885, il passe à environ 4 km au nord du village de Portneuf. Une gare y est établie par le *QMO&O Railway* près de laquelle une agglomération prendra progressivement forme qui sera connue sous la désignation de Portneuf-Station.

Portneuf-Station, vers 1925. En arrière-plan : la gare de chemin de fer. Source : © BAnQ.

Pont du Canadien Pacifique. Légende : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 133.

Gare du Canadien Pacifique à Portneuf-Station. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 134.

La rue Saint-Charles et l'avenue Saint-Louis sont parmi les premières voies à être bordées de maisons. Le secteur commercial se retrouve sur la rue Saint-Charles et près de la gare du CP avec, notamment, la présence d'un forgeron, d'un marchand de grain, d'un boulanger et d'un magasin général. De plus importantes entreprises s'implantent au début du 20e siècle comme une scierie en 1905 et la compagnie Arthur Gauthier et Joseph Julien en 1908. La municipalité de Portneuf-Station est fondée officiellement en 1914.

Assez bien développé en 1923, le territoire de Portneuf-Station est visité par un missionnaire avec la fondation de la mission de Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire. Au cours de la même année, la chapelle du Saint-Rosaire est construite par Albert Julien et Joseph C. Julien.

À proximité de l'église se développe un nouveau quartier et se greffent au noyau institutionnel, un couvent construit en 1951-1952 dirigé par les Sœurs Servantes du Saint Cœur de Marie et un collège en 1961-1962. En 1957, la paroisse remplace la mission et on constate, quelques années plus tard, l'exiguïté et la désuétude de l'église. C'est seulement en 1971, qu'un nouveau temple est construit sur le site de l'ancien.

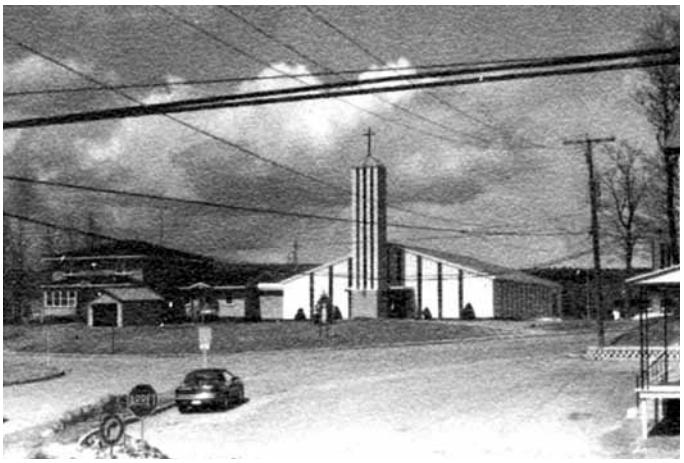
Portneuf-Station. Source : © BAnQ.

Église de Portneuf-Station, 1945. Source : © CARP.

Usine Gauthier et Julien. Source : *Centenaire de Portneuf : album souvenir, 1861-1961*. 1961, s.p.

Collège de 1961-1962. Source : *106 ans d'histoire, 75 ans d'autonomie, Portneuf*. 1989, p. 197.

La finition extérieure est terminée en 1926. Cette chapelle est agrandie en 1940. Source : *Centenaire de Portneuf : album souvenir, 1861-1961*. 1961, p. 17.



Église Portneuf-Station, 1972. Source : *106 ans d'histoire, 75 ans d'autonomie, Portneuf*. 1989, p. 150.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE PORTNEUF

La municipalité de Portneuf est représentée dans l'inventaire par 57 bâtiments, dont 44 résidences et 7 bâtiments à fonction religieuse. Parmi ces nombreuses résidences, quelques-unes ont été construites sous le Régime français et vers la fin du 18e siècle.

Maison Ableson sise au 216, 1re Avenue

Maison Brouillard sise au 54, 1re Avenue

Manoir Hale sise dans la 1re Avenue

Plus nombreuses sont les maisons villageoises qui bordent la 1re Avenue. Essentiellement de style traditionnel québécois, elles ont logées des cultivateurs, des ouvriers et des artisans.

145, 1re Avenue

391, 1re Avenue

224, 1re Avenue

Entre la fin du 19e siècle et les premières décennies du 20e siècle, des membres de la bourgeoisie canadienne-française de Portneuf se font construire de grandes résidences dans le village. Plusieurs d'entre elles nous sont parvenues assez intactes et possèdent encore leur revêtement en bois et leurs ouvertures anciennes.

361, 1re Avenue

307, 1re Avenue

Maison Lemay, sise au 24, rue Lemay

346, 1re Avenue

455, 2e Avenue

La communauté anglophone, encore présente à Portneuf, n'est cependant plus ce qu'elle était avant les années 1950. Plusieurs grandes maisons principalement construites pour les familles Ford et Bishop, un lieu de culte et des cimetières sont encore présents pour témoigner de la prospérité de cette communauté.

L'ensemble religieux catholique de Portneuf comprend l'église et le presbytère. Le cimetière est localisé près de la rue de la Rivière. Ce dernier intègre le calvaire Notre-Dame-des-Sept-Douleurs exécuté par Louis Jobin qui a été classé en 1974.

Maison construite pour Greame Ford, sise au 1, avenue Greame-Ford

Maison Bishop, sise au 120, rue Bishop

Maison John-Smith, sise au 2, avenue Greame-Ford

Maison construite pour loger un membre de la famille Bishop, sise au 101, rue Bishop.

Église Saint-John-the-Evangelist sur la 1re Avenue

Halesboro Cemetery

Église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

Woodend Cemetery

Ancien presbytère de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs sis au 49, rue Ableson

Calvaire du cimetière Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

Quelques bâtiments agricoles d'intérêt ont aussi été repérés qui se trouvent encore dans leur contexte d'origine, près de la maison familiale.

Écurie visible dans le rang de la Chapelle

Grange-étable visible dans le chemin Neuf

RIVIÈRE-À-PIERRE

UN VILLAGE DE GRANIT DANS LES MONTAGNES

Située en plein cœur des Laurentides, la municipalité de Rivière-à-Pierre se présente comme la municipalité la plus au nord de la MRC de Portneuf. Avec une superficie de 535,10 km² et 665 habitants en 2012[12], elle est l'une des plus grandes et des moins densément peuplées des différentes municipalités du comté. Rivière-à-Pierre est bordé au sud par Saint-Raymond et Saint-Léonard-de-Portneuf, à l'est par Saint-Raymond et le TNO Linton, au nord par le TNO Lac-Lapeyrère et à l'ouest par Notre-Dame-de-Montauban dans la MRC de Mékinac.

Tout de suite après les TNO, Rivière-à-Pierre peut s'attribuer le mérite de posséder la plus grande superficie de forêt de toutes les autres municipalités de la MRC de Portneuf. Cette vaste superficie forestière est constellée de petits et de moyens lacs, et sillonnée par plusieurs rivières et ruisseaux. Dans un tel contexte, la villégiature occupe une place importante et compte sur la présence de plus de 300 chalets. C'est aussi à Rivière-à-Pierre que l'on trouve la porte d'entrée de la Réserve faunique de Portneuf.

La route 367 en provenance de Notre-Dame-du-Montauban permet notamment de reconnaître l'importance et la place de la forêt à Rivière-à-Pierre. Cette route traverse un décor montagneux, forestier et sauvage en offrant des percées visuelles sur des milieux humides et de petits lacs qui accueillent une faune et une flore diversifiées.

12. Données provenant du recensement 2012 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34135/

Milieux humides en bordure de la route 367, Rivière-à-Pierre.

Relief montagneux et abondance de forêt en bordure de la route 367, Rivière-à-Pierre.

Le lac Vert avec ses chalets.

La route 367

Le village de Rivière-à-Pierre est implanté dans une vallée. Il s'est développé de façon linéaire de chaque côté de la rivière à Pierre et du chemin de fer, le long des rues Principale et de l'Église où se concentrent les institutions et les services. Les aires agricoles et rurales se concentrent autour des lacs Vert, du Milieu et à Valère.

Rue de l'Église

Rue de l'Église

Paysage champêtre et rural près du lac Vert.

Chemin qui traverse des champs près du lac Vert.

Maison ancienne, église et presbytère.

Ancienne caserne de pompiers et hôtel de ville en arrière-plan.

L'ensemble institutionnel inclus l'église, le cimetière, le presbytère, l'ancienne caserne de pompiers, la salle paroissiale et les anciennes dépendances des religieuses. Les bâtiments sont implantés de part et d'autre de la rivière, dans l'axe central du pont. L'implantation de l'église et du presbytère sur une colline, tout au bout du pont, constitue un intérêt visuel marqué.

La rue des Loisirs (anciennement rue de la Gare) longe la ligne de chemin de fer et possède un alignement de maisons anciennes qui possèdent des caractéristiques assez similaires associées au courant vernaculaire américain en vogue dans la construction résidentielle au début du 20e siècle.

Rue des Loisirs

La gare de Rivière-à-Pierre. La ligne du CN encore en activité relie Montréal-Hervé-Jonction au Lac Saint-Jean alors que l'autre qui reliait Rivière-à-Pierre à Saint-Raymond et Québec a été démantelée pour être aménagée en piste de vélo et de motoneige.

Rivière à Pierre vue du pont du village.

Champ cultivé, grange et site d'extraction de pierre en arrière-plan.

Le site du village est traversé par la rivière à Pierre visible à plusieurs endroits. Au sud-est de l'entrée de la Réserve faunique de Portneuf, elle présente un site de cascades surnommé les chutes de la Marmite. Les activités minières sont présentes dans cette municipalité qui possède plusieurs sites d'extraction, actifs ou inactifs, récents ou plus anciens.

Installation d'une carrière fonctionnelle avec l'église en arrière-plan.

Blocs de granit sur le site d'une carrière fonctionnelle.

BRÈVE HISTOIRE DE RIVIÈRE-À-PIERRE

Le territoire de Rivière-à-Pierre est fréquenté pour la chasse et la pêche par les Hurons de Lorette entre les 18e et 19e siècles. Surnommé le « canton Bois » avant sa proclamation officielle en 1887, il englobe alors le nord de la rivière à Pierre et est borné au nord-ouest, en partie, par la rivière Batiscan. La présence d'une forêt composée de résineux et d'une rivière permettant le transport des billots en font un site propice au développement de l'exploitation forestière. En 1883, des chantiers sont ouverts et des colons deviennent propriétaires de lots dans la vallée de la Rivière-à-Pierre et sur les bords du lac Vert, où se trouvent d'ailleurs les meilleures terres.

En 1884, une quarantaine d'hommes travaillent dans les chantiers et logent dans des cabanes de bois rond. Cette même année, monsieur et madame Louis Saint-Onge s'y installent et ouvrent une maison de pension en bordure de la rivière à Pierre pour les travailleurs de passage et les touristes. Ils y tiennent le premier bureau de poste, vendent des produits de consommation pour les travailleurs forestiers et cultivent des céréales et des légumes. Cette implantation humaine amène la création de la mission du canton Bois cette même année.

Les hommes qui travaillent à l'avancée de la ligne ferroviaire Québec-Roberval entreprennent la construction des piliers d'un pont sur la rivière à Pierre pour permettre le passage du chemin de fer. Si la ligne s'arrêtait en 1883 à Saint-Raymond, elle atteint Rivière-à-Pierre en 1885. La venue de nouveaux colons en est ainsi stimulée, d'autant plus qu'à cette date, une route vers Notre-Dame-des-Anges (aujourd'hui Notre-Dame-du-Montauban) relie maintenant les deux localités. Ces nouvelles voies de communication mettent fin à l'isolement du petit hameau et permettent des approvisionnements réguliers en denrées alimentaires.

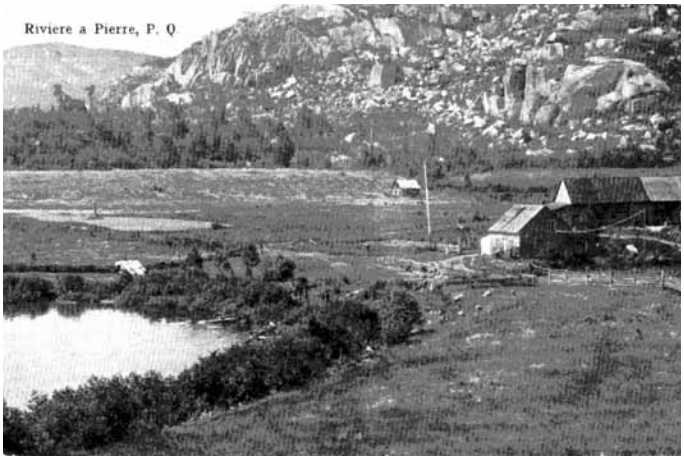
Exemple d'une habitation de colons à Beaudet Station en bordure de la ligne de chemin de fer. Source : © BAC, PA-124264.

Pont de chemin de fer de 1885. Source : © BAnQ, CP 16461 CON.

Dépôt de Rivière-à-Pierre, entre 1885 et 1892. Source : © BAC.

De nouveaux défricheurs s'installent en 1887 dans le secteur du Colbert où les terres sont, après celles du lac Vert et de la vallée de la rivière à Pierre, assez propices à l'agriculture. L'année suivante, on dénombre une trentaine de colons à Rivière-à-Pierre qui logent dans cabanes faites de troncs d'arbres empilés les uns sur les autres et recouvertes d'une toiture basse percée d'un tuyau de poêle. Ces derniers accueillent avec enthousiasme l'établissement d'une première scierie en 1890 puisqu'ils devaient jusque-là payer très cher pour faire venir par train le bois usiné nécessaire à la construction de leurs demeures. Dans le moulin, on transforme le bois sur place en planches et en madriers.

Gare de Rivière-à-Pierre, vers 1940. Source : © CARP.



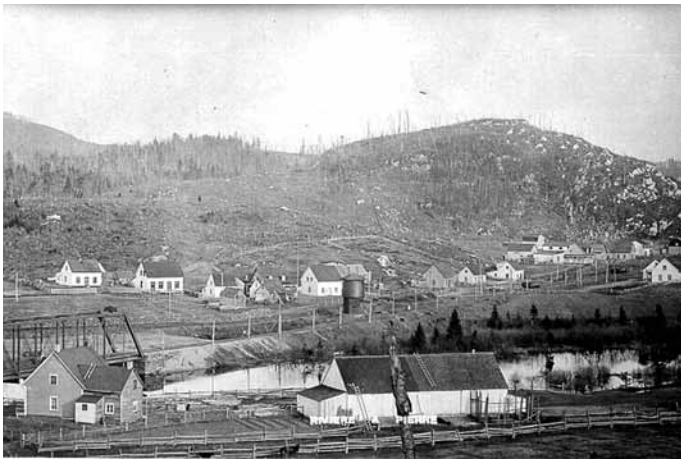
Maison près d'un lac. Source : © CARP.

Secteur de la gare, vers 1890. Source : © BAnQ.

Maison à Rivière-à-Pierre, vers 1886. Source : © BAC, PA-124261.

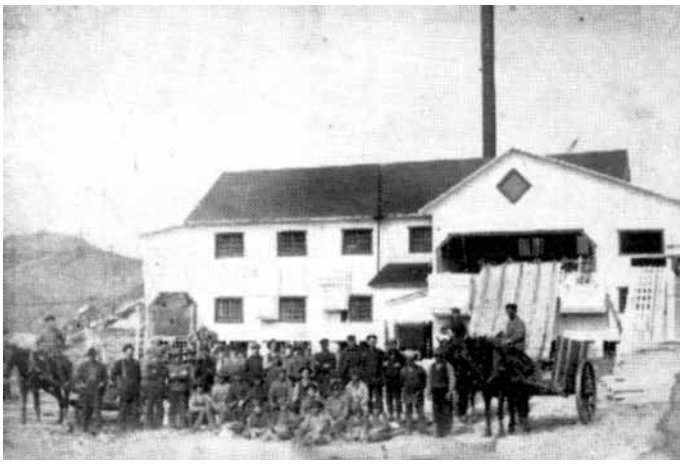
Jusque dans les années 1930, plusieurs scieries s'installent sur le territoire et stimulent l'économie locale. Certaines sont dirigées par des capitaux anglophones telles la John S. Murphy, la *Ross & Company*, la *Glenn Falls Paper Mill,* la Kennedy dans le Rang 1, alors que d'autres telle la J.B.O. Gagnon, sont opérées par des hommes d'affaires francophones.

Maison de Rivière-à-Pierre, vers 1910. Source : Lionel ARSENEAULT et Carl SAUVAGEAU. *Le développement des composantes territoriales de Rivière-à-Pierre*. 1980, p. 39.



Village de Rivière-à-Pierre. Source : © BAnQ.

Murphy's Mill. Source : © BAC, PA-023476.



Moulin des Kennedy. Source : *100 ans d'histoire, 1890-1990 : Rivière-à-Pierre, cté Portneuf*. 1990, p. 58.

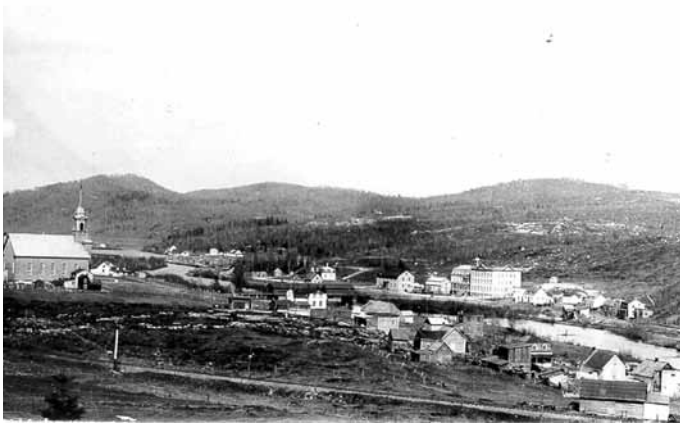
L'extraction de la pierre est d'ailleurs une industrie essentiellement francophone à Rivière-à-Pierre. Les montagnes qui entourent le village abondent en granit de bonne qualité. Repéré par Fortunat Voyer de l'Ancienne-Lorette, l'industriel commence à l'exploiter en 1885 et bénéficie de la présence du chemin de fer et d'une demande importante en pierre de construction pour écouler sa production. Le succès de Voyer sera suivi par d'autres entrepreneurs tels Stanislas Perron ainsi qu'Auguste et Arthur Dumas.

Carrière de granit à Rivière-à-Pierre, 1940. Source : © CARP.

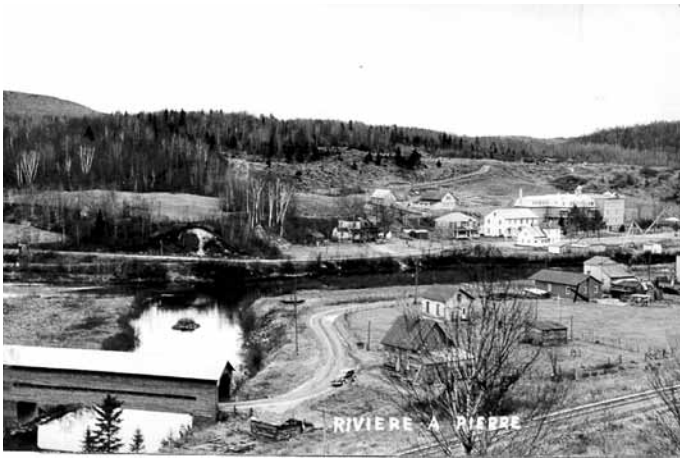
Carrière de granit. Source : © Musée québécois de la culture populaire. MVC [en ligne] : http://www.museevirtuel-virtualmuseum.ca/Search.do?ig=on&R=IMAGES_ABWU2004.33.4128&lang=fr

Avec l'ouverture des registres en 1890, les offices religieux cessent d'être assurés par le prêtre de Notre-Dame-des-Anges. L'établissement d'un curé et d'une chapelle-presbytère construite par les habitants et implantée près de l'actuelle grotte de la Vierge, assurent la permanence du service. La première école y est aussi aménagée et l'enseignement est assuré par différentes professeures féminines et laïques. Le cimetière est aménagé en forme de pointe à même la montagne et entouré d'une clôture blanche.

Le nouveau curé qui obtient la direction de la mission du canton Bois n'a pas l'intention de se satisfaire des constructions qu'ils trouvent à son arrivée en 1894. Cette année-là, il fait construire une nouvelle maison curiale détachée de la chapelle et fait agrandir le lieu de culte. Organisé en municipalité en 1897, le canton Bois est désormais détaché du village de Notre-Dame-des-Anges et est augmenté de nouvelles terres avec l'intégration d'autres rangs du canton Colbert et d'une partie de la seigneurie de Perthuis. En 1898, on édifie le pont Martineau pour atteindre l'autre rive de la rivière à Pierre. Implanté à quelque cent mètres en aval du pont actuel, il permet aux nouveaux arrivants d'aller s'installer plus facilement de l'autre côté de la rivière et contribue ainsi développement de ce secteur.



Pont couvert en face de l'église. Source : © BAnQ.



Pont couvert en haut du noyau institutionnel. Source : © BAnQ.

Première église et presbytère de 1894. Source : *100 ans d'histoire, 1890-1990 : Rivière-à-Pierre, cté Portneuf*. 1990, p. 37.

Secteur de la deuxième église. Source : © CARP.

Le développement du village amène l'installation de marchands dont Joseph-Nazaire Perron en 1890 qui est l'un des plus importants commerçants dans l'histoire du village et qui deviendra le premier maire de la localité.

Commerces de Rivière-à-Pierre, 1940. Source : © CARP.

Commerce de Rivière-à-Pierre, 1940. Source : © CARP.

Magasin de Rivière-à-Pierre, 1940. Source : © CARP.

Commerce de Rivière-à-Pierre, 1940. Source : © CARP.

Sous l'instigation du curé Odilon Blanchet, un couvent est mis sur pied en 1902 avec les Sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie comme directrices. Ce bâtiment, qui sert aussi de pensionnat, est aussi désigné Pensionnat Saint-Joseph du Sacré-Cœur. Les premiers pensionnaires, de jeunes francophones et de petits autochtones, intègrent la nouvelle construction dès l'année suivante. Comme le curé Blanchet couvre de son zèle une douzaine de missions éloignées, disséminées le long du chemin de fer Québec et Lac Saint-Jean, il réussit à vanter suffisamment les mérites de l'institution pour lui assurer une clientèle nombreuse et continue à quoi l'on doit les agrandissements de 1910 et de 1926.

Le pont Martineau est remplacé en 1907 par un pont couvert érigé en face de l'église. Le nouveau pont mène d'ailleurs à un secteur voué à de nombreux changements lorsque l'année suivante, la mission du canton Bois devient la paroisse Saint-Bernardin-de-Sienne. L'ensemble religieux est aménagé tout de suite après le pont, sur une légère surélévation. Une église en granit de Rivière-à-Pierre y est élevée en 1909, suivie d'un presbytère en 1910 et d'un nouveau cimetière en 1911.

Pensionnat Saint-Joseph du Sacré-Cœur démoli dans les années 1980. Source : © CARP.

Église de Rivière-à-Pierre, 1939. Source : © CARP.

Couvent, 1939. Source : © CARP.

Intérieur de l'église de Rivière-à-Pierre. Source : © BAC, PA-023760.

Église et presbytère de Rivière-à-Pierre. Source : © BAC, PA-023787.

Presbytère de Rivière-à-Pierre et grange du curé en arrière-plan. Source : © BAC, PA-023739.

La première tranche du 20e siècle se montre prospère pour la nouvelle localité des Laurentides. Au tournant du siècle, en plus du dynamisme des secteurs forestiers et miniers, une cinquantaine d'emplois sont reliés à l'opération du chemin de fer pour assurer le fonctionnement de la gare et de l'usine de réparation, de l'entretien des équipements et de la voie ferrée, de l'approvisionnement du charbon de bois et de l'entretien du réservoir à eau. À cette époque, la gare est très achalandée.

En 1913 et 1914, la municipalité de Rivière-à-Pierre est desservie par un réseau d'aqueduc. Elle est aussi dotée d'une grande salle paroissiale, d'une succursale bancaire et bénéficie de l'électricité à partir de 1928 grâce au barrage hydroélectrique établi sur la rivière à Pierre, dans le secteur des chutes de la Marmite.

L'abondance des lacs et les forêts sauvages du territoire de Rivière-à-Pierre attirent toutes sortes de vacanciers. L'achèvement du chemin de fer facilite l'accès des territoires forestiers à une clientèle touristique fortunée friande de chasse et de pêche. Des clubs privés sont mis sur pied sur le territoire de ce que l'on connait aujourd'hui comme faisant partie de la Réserve faunique de Portneuf. Vers 1928, le lac La Ferme accueille des chalets. En 1957, les terres du lac Labbé sont achetées par les Frères du Sacré-Cœur pour en faire un camp de retraite et de repos pour les membres de cette communauté.

De nouvelles améliorations viennent se greffer aux précédentes dans les années 1930 et 1940. Si le tracé de la route reliant Rivière-à-Pierre à Saint-Raymond est effectué en 1932, les travaux de sa construction ne sont amorcés que quatre ans plus tard, et elle n'est pavée qu'en 1976. En 1938, le collège Saint-Georges est construit et comme un peu partout dans les villages québécois de cette époque, Rivière-à-Pierre accueille une succursale de la Caisse populaire en 1940.

348. Secteur de la gare. Source : Lionel ARSENEAULT et Carl SAUVAGEAU. *Le développement des composantes territoriales de Rivière-à-Pierre*. 1980, p. 37.

351. Collège Saint-Georges. Source : *100 ans d'histoire, 1890-1990 : Rivière-à-Pierre, cté Portneuf*. 1990, p. 47.

Salle paroissiale, 1940. Légende : © CARP.

Dans les années 1940 et 1950, la Canadian International Paper (CIP), la Laurentienne Forest et la Consolitated Bathurst débarquent à Rivière-à-Pierre pour exploiter la forêt. La CIP emploie jusqu'à 1000 hommes dans ses chantiers forestiers. Certains travailleurs élisent domicile en permanence dans la municipalité. Le bureau local de la compagnie est installé dans le village et la CIP prévoit la construction de domiciles pour loger certains de ses employés. La présence de cette compagnie à Rivière-de-Pierre a contribué au développement économique de la municipalité qui prend officiellement le nom de Rivière-à-Pierre en 1948, reléguant aux oubliettes son ancienne appellation de municipalité du canton Bois.

Club Donnacona. Source : *100 ans d'histoire, 1890-1990 : Rivière-à-Pierre, cté Portneuf*. 1990, p. 163.

Hangars de la CIP. Source : Michelle BENOÎT. *Clin d'œil sur Rivière-à-Pierre : d'hier à aujourd'hui*. 2006, s.p.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE RIVIÈRE-À-PIERRE

Au total, 27 biens patrimoniaux ont été sélectionnés à Rivière-à-Pierre. Parmi eux se trouvent l'église de Saint-Bernardin-de-Sienne, le presbytère et le cimetière.

L'ancienne caserne de pompiers recyclée en centre d'interprétation du granit fait partie du noyau institutionnel de la localité en étant entourée par l'hôtel de ville, l'ancienne salle paroissiale et les anciennes dépendances du couvent. Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, se dresse l'église sur sa petite colline.

Charnier du cimetière de Rivière-à-Pierre

Église de Saint-Bernardin-de-Sienne

Ancienne caserne de pompiers

Presbytère de Saint-Bernardin-de-Sienne

Ancienne dépendance du couvent

Quelques maisons dans le village et dans le secteur du lac Vert ont conservé certaines composantes anciennes.

501, rue de l'Église Ouest

599, rue de l'Église Ouest

555, rue Principale

660, rue Principale

Maison éloignée du village, sise au 940, rue Principale

D'autres types de bien, à fonction commémorative et religieuse, font aussi partie de l'inventaire.

Grotte de Notre-Dame-de-Lourdes

Réplique de la Croix de Gaspé

Chapelle de l'ancien Camp l'Assomption

SAINT-ALBAN

ENTRE FORÊT ET AGRICULTURE

Saint-Alban occupe une grande superficie de 150,55 km^2, ce qui en fait la troisième plus grande municipalité de la MRC de Portneuf. En 2011, 1 225 habitants y résident[13]. Cette municipalité est entourée par Sainte-Christine-d'Auvergne et Rivière-à-Pierre à l'est, une partie de la MRC de Mékinac et de Saint-Ubalde au nord, Saint-Gilbert et Saint-Marc-des-Carrières au sud et Saint-Thuribe et Saint-Casimir à l'ouest.

Le village de Saint-Alban est implanté un peu au nord de la rivière Sainte-Anne. La rue Principale, tracée en parallèle avec cette rivière, traverse le village de part et d'autre. Sur cette voie, le bâti est ancien et dense. Des maisons construites à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle y sont érigées très près de la voie publique et se serrent les unes contre les autres.Quelques rues perpendiculaires à la rue Principale sont aménagées dès la fin du 19^e siècle ou au début du 20^e siècle, comme en témoignent la présence de plusieurs propriétés anciennes.

L'église, le presbytère, l'ancienne et la nouvelle école forment un petit noyau paroissial au centre du bâti dense et linéaire de la rue Principale.

13. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34097/

Église et presbytère, Saint-Alban.

Rue Principale en direction nord, Saint-Alban.

Rue Principale en direction sud, Saint-Alban. On voit en premier plan un ancien hôtel.

À l'extérieur du village se déploie un paysage de plaines agricoles qui devient vallonné à l'approche de la rivière Noire et qui est traversé par des rangs de campagne. Le nord du territoire est marqué par la présence de collines, le plateau laurentien, et du piémont qui marque la transition entre le plateau laurentien et les Basses Terres du Saint-Laurent.

La forêt se concentre d'ailleurs sur le piémont et le plateau ainsi que sur la plaine, au sud de la rivière Noire et le long de la rivière Sainte-Anne, laissant ainsi le centre de la plaine ouvert et défriché. De nombreux lacs composent le nord de la municipalité dont les plus imposants sont le lac Clair, le lac Long et le lac Montauban. La rivière Noire et la rivière

Paysage vallonné du rang de la rivière Noire.

La rivière Noire gonflée par la crue des eaux du printemps.

Blanche, deux cours d'eau étroits et sinueux, ainsi que de nombreux ruisseaux, traversent également Saint-Alban.

La rivière Sainte-Anne, au sud du noyau villageois, est encaissée entre des escarpements rocheux. Ce relief de gorges est unique à Saint-Alban et offre des panoramas saisissants.

La route 354 longe, au sud, la rivière Sainte-Anne et rend Saint-Alban facilement accessible. Les nombreux plans d'eau du territoire attirent chaque été un tourisme de villégiature alors que l'agriculture, notamment la culture de la pomme de terre, et la production laitière ou acéricole, constituent aussi un pôle économique important à Saint-Alban.

La rivière Sainte-Anne

Paysage agricole

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-ALBAN

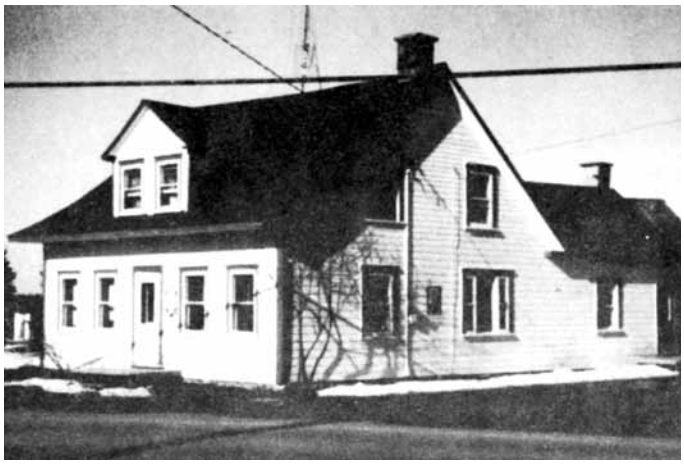
C'est à partir des années 1830 que le territoire au nord de la rivière Sainte-Anne, extension de la seigneurie de La Chevrotière qui relève de la paroisse de Deschambault, voit s'établir les premiers défricheurs. Un pont jeté par-dessus la rivière Sainte-Anne en 1830, à peu près à l'emplacement du pont actuel François Naud, permet ainsi de pénétrer plus facilement à l'intérieur des terres. Le rang de la rivière Noire est le premier secteur à être colonisé. La colonisation se poursuit ensuite dans le secteur nord de la rivière Sainte-Anne (dans le village), puis dans le 4e Rang de La Chevrotière et dans le rang de l'Église au début des années 1840. Ces habitants proviennent de Lorette et des paroisses voisines, soit Deschambault, Grondines et Sainte-Anne-de-la-Pérade.

Pont au-dessus de la rivière Sainte-Anne, 1894. Source : © BAnQ.

L'abondance de la forêt et la présence de plusieurs cours d'eau permettent la mise sur pied de moulins à scie. Dès 1833, Louis Gariépy en opère un sur la rivière Noire, à un emplacement nommé les chutes à Marcotte. Les planches et les madriers qui y sont produits facilitent la construction des maisons des colons qui élisent domicile à proximité. C'est en bordure de la rivière Blanche qu'est édifié le moulin Bélanger en 1851 qui existe toujours aujourd'hui. Par ailleurs, au début du 20e siècle, d'autres moulins à scie sont en opération à Saint-Alban.

Moulin Bélanger. Source : *St-Alban, 125 ans d'histoire*. 1981, p. 228.

Rivière Sainte-Anne près de Saint-Alban, vers 1910. Source : © McCord, MP-0000.1200.9.



Maison François-Naud, l'une sinon la plus ancienne maison de Saint-Alban, installée à l'entrée de la ville, près de la rivière Sainte-Anne. Source : *St-Alban, 125 ans d'histoire*. 1981, p. 28.

Trop éloignés des lieux de culte de Saint-Casimir et de Deschambault, les habitants de ce secteur demandent que soit construite une chapelle plus près de leurs concessions. C'est ainsi qu'en 1851 un terrain est octroyé pour la construction d'une chapelle en bois de deux étages reposant sur un solage en pierre dont les plans sont redevables à Liboire Pagé de Deschambault. Son édification est entamée deux ans plus tard et l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy, alors en début de carrière, dessine les plans de la sacristie et de la décoration intérieure en 1859 alors que Raphaël Giroux réalise le clocher en 1861, met la dernière touche à la finition intérieure en plus d'ajouter des galeries et un jubé. Enfin, l'année 1856 correspond notamment à la fondation officielle de la paroisse de Saint-Alban et à l'arrivée du premier curé résident qui bénéficie d'un premier presbytère vers 1859-1861.

La paroisse est érigée canoniquement en 1860. Avec les années, le temple n'arrive plus à contenir une population toujours grandissante. Cette désuète chapelle fait donc place à un second lieu de culte, dessiné gratuitement par Zéphirin Perreault, architecte de Deschambault, dont la construction est terminée en 1888. Avec l'église de Saint-Alban, Perreault produit son premier ouvrage religieux dont il a réalisé tous les plans. Deux ans plus tard, c'est au tour du vieux presbytère d'être remplacé. Une nouvelle construction beaucoup plus spacieuse, érigée à partir de certaines parties de la chapelle initiale, est édifiée à droite de l'église.

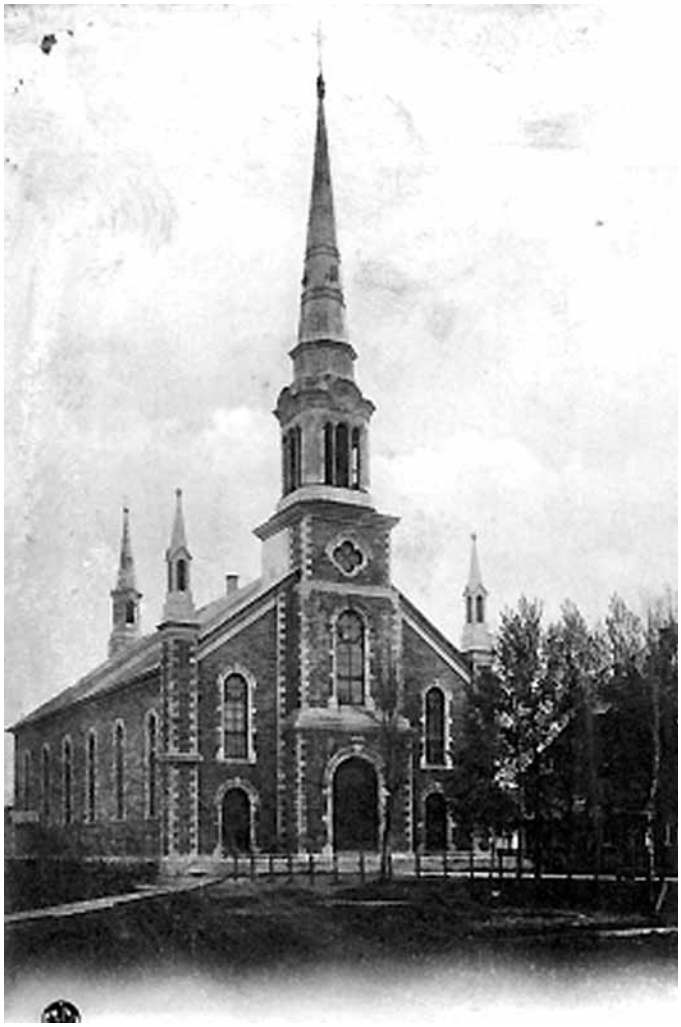
Avec le calvaire du cimetière de Saint-Alban, sculpté en 1906 par Louis Jobin, originaire de Saint-Raymond, on fait une fois de plus appel aux artistes de la région.

Premier presbytère aujourd'hui converti en résidence. Source : *St-Alban, 125 ans d'histoire*. 1981, p. 39.

Premier presbytère à gauche, avant 1920. Source : © APEPA.

Première beurrerie-fromagerie. Source : *St-Alban, 125 ans d'histoire*. 1981, p. 162.

Deuxième presbytère. Source : © BAnQ.



Église de Saint-Alban, vers 1910. Source : © McCord, MP-0000.1200.8.

Progressivement, un noyau paroissial se développe en bordure de la rue Principale, avec en son centre, les institutions religieuses et scolaires. La municipalité de paroisse de Saint-Alban est fondée en 1855, mais comme le développement du village et celui du reste de la paroisse évolue de façon différente en fonction de leurs besoins spécifiques, on assiste à la création d'une municipalité de village en 1918. En effet, le village propose alors un portrait fort différent du secteur agricole avec ses rues électrifiées, ses hôtels, ses magasins généraux, dont le premier ouvre ses portes vers 1880 avec Ferdinand Leclerc, et ses institutions scolaires et religieuses. Preuve de la vitalité économique du village, une succursale de la Banque Canadienne Nationale s'installe à Saint-Alban en 1912.

Le village vu de l'église en 1917. En bas à gauche, on voit le toit et le clocheton de l'école du village. Source : © Municipalité de Saint-Alban.

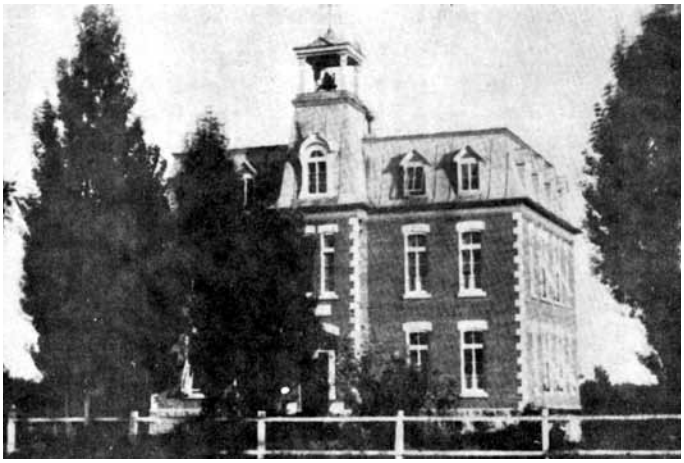
Une des premières photos de l'intérieur de l'église. Source : *St-Alban, 125 ans d'histoire*. 1981, p. 35.

Hôtel Saint-Alban. Source : © BAnQ.

La rue Principale du village en 1918. Source : © Municipalité de Saint-Alban.

Une école est construite dans le village et une certaine Madame Zéphirin Douville y enseigne de 1857 à 1892. Rien ne confirme cependant qu'il s'agit de l'ancienne école du village sise à la gauche de l'église. En 1906, les religieuses de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Saint-Damien arrivent à Saint-Alban pour prendre en charge l'enseignement dans l'école située près de l'église.

Vers 1912-1913, elles bénéficient d'un couvent neuf que l'on bâtit à l'emplacement de l'actuelle école Saint-Joseph. Plusieurs écoles sont aussi implantées dans les rangs pour dispenser l'éducation aux enfants de la campagne. Une toute première ouvre d'ailleurs ses portes dès 1845 dans le 4e Rang de La Chevrotière. Ces petites écoles de rang ferment leurs portes avec la réforme de l'éduction en 1963 alors que tous les enfants de Saint-Alban doivent fréquenter l'école Saint-Joseph.



Couvent de Saint-Alban. Il est démoli en 1963 pour faire place à l'école Saint-Joseph. Les religieuses quittent Saint-Alban en 1972. Source : *St-Alban, 125 ans d'histoire*. 1981, p. 94.

Première école. Source : © CARP.

École de rang nº 2, dans le rang de la Rivière-Noire. Source : Jacques DORION. *Les écoles de rang au Québec*. 1979, p. 46.

On trouvait autrefois une chute haute de plusieurs mètres dans la rivière Sainte-Anne à l'entrée du village. Cette dernière représentait un potentiel hydroélectrique suffisant pour intéresser des hommes d'affaires. La Compagnie hydraulique de Portneuf procéda donc à l'érection d'un barrage sur la rivière Sainte-Anne de 1911 à 1917 qui permit de fournir en électricité les municipalités de Saint-Marc-des-Carrières, de Saint-Alban et de Deschambault. En 1924, ces installations sont achetées par la Shawinigan Water and Power qui fait bâtir une nouvelle centrale de 1925 à 1927 près du site initial.

PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE BÂTI DE SAINT-ALBAN

Dans la municipalité de Saint-Alban, 32 biens patrimoniaux ont été inventoriés. Si la majorité d'entre eux sont des maisons villageoises et rurales, le corpus est aussi composé de bâtiments représentatif du patrimoine industriel, agricole, religieux et scolaire. Plusieurs résidences anciennes se trouvent dans le noyau villageois et présentent des styles architecturaux variés.

Centrale hydroélectrique, 1948. L'usine et la cheminée d'équilibre à gauche furent construits en de 1925 à 1927. Source : © BAnQ.

Maison François-Naud, sise au 344, rue Principale

Chutes de Saint-Alban, 1948. On trouve aujourd'hui, à proximité de cette chute, les vestiges des constructions de la Compagnie hydraulique de Portneuf. Source : © BAnQ.

Maison Siméon-Perron, sise au 215, rue Principale

24, rue Saint-Philippe

Le potentiel agricole des terres aux abords des rivières Blanche et Noire a attiré bon nombre de colons. On y trouve plusieurs maisons de ferme qui présentent un bon état d'authenticité et des caractéristiques architecturales intéressantes. Les maisons rurales sont parfois accompagnées de bâtiments agricoles d'intérêt bien conservés.

Maison Saint-Amand, sise au 171-175, rue Principale

Maison sise au 60, rang de la Rivière-Blanche. La lucarne double (lucarne unique percée de deux baies) est typique à la région riveraine du Saint-Laurent et on la retrouve dans plusieurs villages de la région de Portneuf.

Maison sise au 170, rang de la Rivière-Blanche. Maison en pièces sur pièces assemblée en queue d'aronde. Ce type de construction est très répandu au 19e siècle dans la construction des maisons rurales.

Grange-étable sise au 100, rang de la Rivière-Noire

Grange-étable sise au 74, rang de la Rivière-Noire

D'anciens bâtiments industriels, en lien avec la présence des rivières, sont aussi présents sur le territoire de Saint-Alban. Les restes de l'ancien barrage et de l'ancienne centrale Saint-Alban 1 se trouvent à l'entrée de la ville et offrent, avec les gorges de la rivière Sainte-Anne, un point de repère significatif pour la municipalité et une infrastructure bien insérée dans le paysage. Ceux-ci sont les vestiges de la première centrale construite de 1911 à 1917 par la Compagnie hydraulique de Portneuf et détruite en 1924 lors d'une crue exceptionnelle de la rivière Sainte-Anne.

Pour remplacer Saint-Alban 1, une nouvelle centrale est construite de 1925 à 1927 par la Portneuf Power Company, une filiale de la Shawinigan Water and Power. Les installations aménagées à cette époque incorporent en partie des anciennes structures, dont le barrage-voûte qui est surhaussé. De nouveaux éléments sont toutefois ajoutés, dont la centrale, la conduite forcée de 628 mètres, le barrage de dérivation et la cheminée d'équilibre. Le bâtiment principal de l'ensemble, soit la centrale hydroélectrique construite de 1925 à 1927, est représentatif des bâtiments industriels du premier quart du 20e siècle, notamment l'architecture industrielle des années 1920.

Une maison en pierre est construite en 1927, au même moment de la mise sur pied de la centrale Saint-Alban 2, afin de loger un gardien qui devait veiller à la maintenance et à l'entretien de la centrale.

Le Moulin Bélanger, activé par la rivière Blanche, est construit par Jean-Baptiste et Augustin-René Trottier de Grondines en 1851. Il possède des machines anciennes et bien entretenues. Il se trouve dans un excellent état de conservation tout en restant opérationnel.

Vestiges de la centrale Saint-Alban 1

Ancienne centrale hydroélectrique Saint-Alban 2 et cheminée d'équilibre

Vestiges de la centrale Saint-Alban 1

Maison du gardien, sis au 2, rang de l'Église Sud

Ancienne centrale hydroélectrique Saint-Alban 2

Moulin Bélanger, sis au 329, rang de la Rivière-Blanche

Avec l'église, les deux presbytères, le cimetière, le calvaire de Louis Jobin et quelques croix de chemin, le patrimoine religieux est bien représenté à Saint-Alban.

Louis Jobin a sculpté le calvaire du cimetière de Saint-Alban en 1906. La scène de la crucifixion constitue sans aucun doute l'un des thèmes religieux les plus chers aux fidèles que Jobin maîtrisait bien.

Deuxième presbytère construit en 1890, maintenant une résidence privée, sis au 188, rue Principale.

Église et cimetière de Saint-Alban

Calvaire du cimetière de Saint-Alban, œuvre de Louis Jobin

Premier presbytère construit vers 1859-1861, déménagé de son site initial et converti en logements, sis au 24-28, rue Saint-Eugène.

Croix de chemin sur le rang de l'Église Sud à l'angle du chemin du Golf.

Enfin, le patrimoine scolaire est aussi représenté avec une école de rang et l'ancienne école du village.

Un monument rappelant l'éboulis de 1894 ayant causé la mort de plusieurs personnes se trouve dans le rang de la rivière Noire.

Mémorial dans le rang de la Rivière-Noire

Ancienne école du village convertie en résidence implantée à la gauche de l'église. Cette école, sise au 192, rue Principale, est construite avant 1898, mais sa date de construction demeure incertaine.

Ancienne école nº 2 dans le rang de la Rivière-Noire

SAINT-BASILE

UNE LOCALITÉ TYPIQUEMENT PORTNEUVOISE

Les 98,50 km^2 de la municipalité de Saint-Basile comprennent principalement des zones agro-forestières et un noyau villageois caractérisé par la présence de plusieurs rues étroites et anciennes, ceinturé de développements domiciliaires relativement récents. Le point culminant du village demeure l'ensemble religieux composé de l'église, de l'ancien presbytère et de la maison du bedeau. La petite rue derrière le presbytère se démarque par son aspect pittoresque. Au sud du village se trouve l'entreprise Ciment Québec qui occupe une vaste superficie entre le chemin de la Station et le rang Saint-Jacques. Cette entreprise a fortement contribué au développement de la municipalité.

Une concentration importante et continue de maisons bordent une partie du chemin de la Station. Ce secteur anciennement désigné Saint-Basile-Station s'est principalement développé suite à l'installation du chemin de fer et de la gare du Canadien Pacifique. La limite nord sépare la municipalité de Saint-Basile de Sainte-Christine-d'Auvergne et de Saint-Raymond. Elle est longée au sud par Cap-Santé, à l'ouest par Portneuf et à l'est par Pont-Rouge. En 2012, la municipalité de Saint-Basile possède 2 550 résidents[14].

14. Données provenant du recensement 2012 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34038/

Constructions anciennes en face de l'église, Saint-Basile.

Intersection des rues Sainte-Anne et Sainte-Angélique, Saint-Basile.

L'église de Saint-Basile est au centre du village.

Petite rue ombragée et pittoresque derrière le presbytère avec la maison du bedeau, Saint-Basile.

Vue à partir du chemin de la Station de la cimenterie Ciment Québec.

L'étroite et tortueuse rivière Portneuf traverse le territoire qui est relativement plat et donc propice à l'agriculture. À l'approche de la rivière, les terres se creusent et contribuent à donner un caractère vallonné au territoire.

Champs en culture et montagnes à l'arrière-plan dans le rang Sainte-Angélique.

Vue du chemin de la Station sur un paysage vallonné agro-forestier.

Vue du rang Saint-Georges.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-BASILE

Les premiers habitants du futur territoire de Saint-Basile se trouvent dans la concession du Petit Bois de l'Ail à partir de 1739, qui fait partie de la baronnie de Portneuf. Le secteur du rang Saint-Jacques, à l'est du boulevard du Centenaire, connaît un premier développement avec l'établissement, vers 1804, d'un moulin banal en bordure de la rivière Portneuf par George Allsopp ou son fils George Waters Allsopp. Depuis 1773, George Allsopp possédait la seigneurie d'Auteuil qui couvrait alors une bonne partie du futur territoire de Saint-Basile. La portion de terre correspondant au village de Saint-Basile commence à être habitée vers 1810.

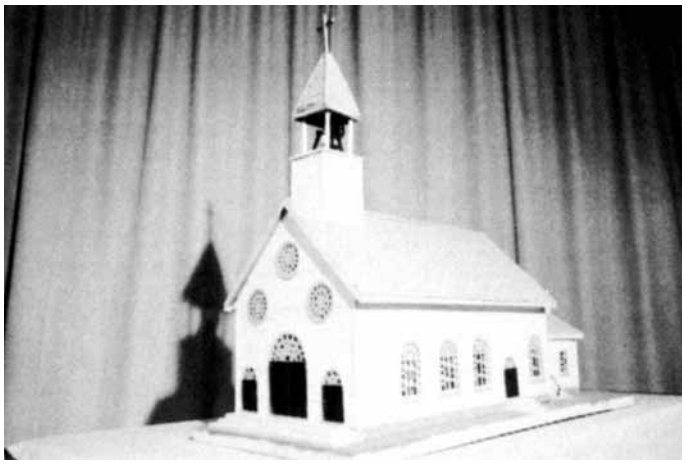
En 1807, à titre de seigneur de la seigneurie d'Auteuil, George Waters Allsopp concède les premières terres du rang Saint-Georges à des hommes tous originaires de Les Écureuils. Le développement de ce rang s'avère fort dynamique puisque onze ans plus tard, plus d'une centaine de tenanciers peuvent revendiquer leurs titres de concession, comparativement à 55 dans le Petit Bois de l'Ail.

Les forêts du secteur, encore vierges pour la plupart, riches en pins blancs et en autres essences de bois, deviennent rapidement convoitées par les marchands britanniques dès les premières décennies du 19e siècle. En 1819 est établi un moulin à scie, en bordure de la rivière Portneuf, près du moulin à farine, par John Graves, un homme d'affaires de Québec. Il y dirige un chantier considérable de madriers d'épinette destinés à l'exportation. Les habitants du Petit Bois de l'Ail, de Terrebonne, de Saint-Georges et de Saint-François participent activement à cette industrie en fournissant le moulin en bois. En 1821, le chevalier d'Estimauville fixe et règle les chemins, routes et ponts des concessions Saint-Georges, Sainte-Anne et Sainte-Angélique, alors qu'en 1830, le rang Sainte-Anne est ouvert depuis le bout des terres du rang de la rivière à Belle-Isle jusqu'à la rivière Sainte-Anne.

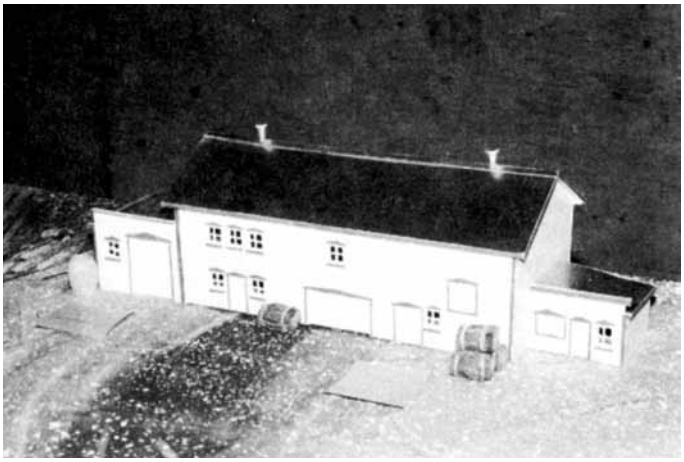
L'accroissement démographique, la constante mise en valeur des terres et l'exploitation forestière mettent un terme, vers 1825, à la fréquentation du secteur par les Abénaquis de Bécancour et d'Odanak qui avaient pris l'habitude de venir chasser l'hiver dans les environs du Petit Bois de l'Ail, de Saint-Charles et de Saint-Georges depuis leur installation dans les missions françaises de la rive sud au 17e siècle.

En 1836, une première requête est déposée par un certain nombre d'habitants du nord de la paroisse de Cap-Santé qui demandent la formation d'une nouvelle paroisse et la possibilité de construire une chapelle dans le rang Saint-Georges. La demande est rejetée par l'évêque qui juge le projet trop prématuré. Néanmoins, le territoire est reconnu comme mission de 1840 à 1846 et desservi par les curés de Cap-Santé et de Saint-Raymond. Le 28 février 1843, la paroisse de Saint-Basile est érigée canoniquement. Le premier curé résidant s'installe en 1846, alors qu'un an plus tard sont ouverts les registres. La paroisse de Saint-Basile sera complétée en 1857 avec l'annexion des rangs suivants : Petit Bois de l'Ail, Saint-Jacques, Sainte-Madeleine et Terrebonne.

Les premières messes sont célébrées dans la maison d'un habitant en attendant la construction d'un premier lieu de culte en 1844 qui se présentera sous la forme d'une petite chapelle en bois de deux étages recouverte d'une toiture en bardeaux de pin et munie d'une sacristie qui sert également au logement du curé. Le site de la chapelle est aussi complété par des dépendances pour le curé et un clocher est installé sur la chapelle en 1854.



Maquette reconstituant le premier lieu de culte de Saint-Basile. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 27.



Maquette de la grange-étable construite pour le curé. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 62.

Cette maison située derrière le presbytère aurait servi d'école, puis de résidence pour le bedeau. Source : © CARP.

En 1845, on assiste à l'établissement de la municipalité de Saint-Basile. Un marché de construction pour un nouveau presbytère en bois sur fondations en pierre est passé avec Isidore Villeneuve en 1859. Le noyau institutionnel et commercial s'organise autour de la chapelle et auquel se greffent un bureau de poste et une petite école en 1852. Un premier maire est nommé en 1855, année où le système municipal est instauré. La seconde école du village logera de 1866 à 1899 dans une bâtisse située sur l'emplacement du stationnement du Manoir Saint-Basile.

Progressivement, le village se développe et de nouvelles rues sont ouvertes. Entre les dernières décennies du 19e siècle et la première moitié du 20e siècle, la rue de l'Église brandit son titre de principale artère commerciale de Saint-Basile. On y trouve tous les services avec la présence de charrons, de forgerons, d'un barbier, d'un coiffeur, d'un bureau de notaire, de succursales bancaires, de restaurants, d'une salle de billard, de ferblantiers, de cordonniers, de magasins généraux, d'épiceries, de photographe et d'hôtel. Des commerces s'installent également dans la rue Sainte-Anne, dans le chemin de la Station et, plus tard, sur le boulevard du Centenaire.

Rue Principale vers le sud. Légende : © Société d'histoire de Saint-Basile.

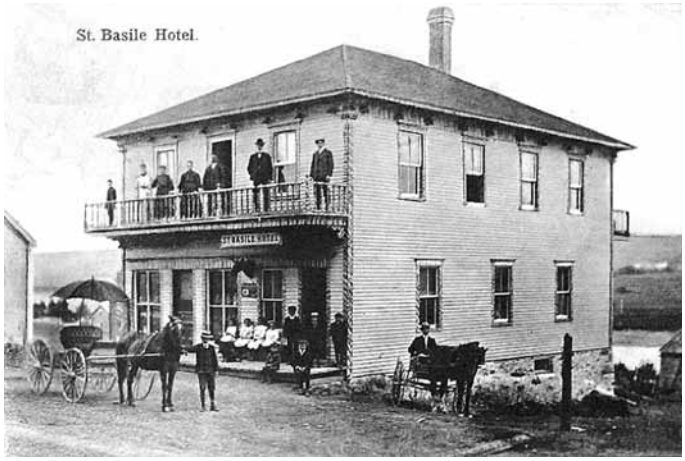
Magasin et résidence d'Ernest Piché, 1910. Source : © BAnQ.

Rue et rang Sainte-Anne vus du clocher de l'église. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

Rue Principale vers le sud. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

Photographe et voiturier Albert Hamel. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

Magasin Thomas Marcotte. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.



Hôtel Saint-Basile. Source : © BAnQ.

Si le village de Saint-Basile et la majorité des rangs sont essentiellement habités par des paroissiens francophones et catholiques, certaines sections du territoire ont accueilli des immigrants irlandais qui fuyaient les mauvaises conditions économiques de leur pays. La majorité des lots qu'ils occupent leur ont été donnés par John Graves entre 1829 et 1872.

Ces colonies irlandaises se concentrent dans les concessions ou rangs Saint-Jean, Sainte-Marie, Saint-Charles, Sainte-Madeleine et le Grand Rang. Contrairement aux Irlandais de Portneuf, ceux de Saint-Basile cherchent davantage à s'implanter plus près des communautés catholiques en raison de la proximité du lieu de culte. Les nombreuses sépultures avec des noms anglophones dans le cimetière de Saint-Basile témoignent notamment de ce fait. Comme dans tous les rangs de la municipalité, le Grand Rang possède une beurrerie. Elle est ouverte en 1861 et opérée par John McMahan. Certaines familles font aussi l'élevage de moutons. La communauté irlandaise de Saint-Basile vit donc principalement d'agriculture.

Maison Frenet ou Fiset. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

Maison construite pour la famille du docteur et industriel Armand Marcotte. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

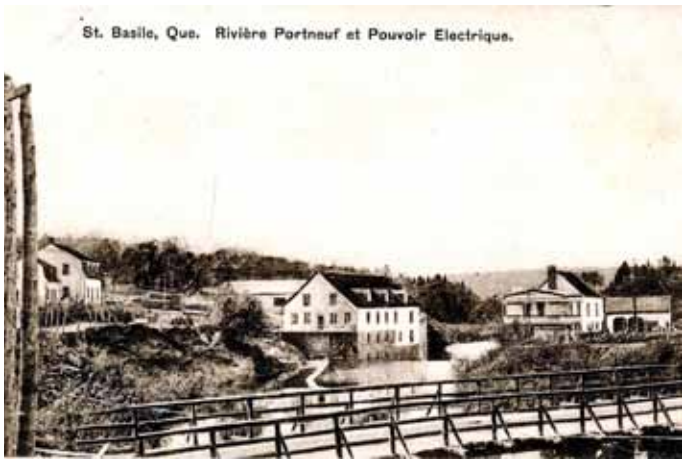
Maison Marcotte. Source : Gérard MARCOTTE. *Mémoires du bon vieux temps : récit de vie, anecdotes folkloriques*. 1997, s.p.

Pendant tout le 19e siècle et la première moitié du 20e siècle, Saint-Basile ressent les conséquences de la révolution industrielle. Évidemment, comme dans toutes les municipalités de l'arrière-pays de cette époque, l'exploitation forestière demeure importante et fait fonctionner de nombreux moulins à scie. En parallèle aux activités forestières, on en trouve d'autres plus traditionnels avec les moulins à farine et à carder de la rivière Portneuf qui permettent aux cultivateurs de faire moudre leurs céréales et faire transformer en ballots leur laine et leur lin.

Le processus d'industrialisation des communautés agraires se fait sentir vers la fin du 19e siècle à Saint-Basile avec la création de plusieurs petites et moyennes entreprises qui sont implantées dans le village. Elles peuvent compter sur la présence du chemin de fer du Canadien Pacifique, puis du Transcontinental dans le rang Saint-Jacques vers 1908, pour importer et exporter leurs marchandises. En plus de servir au transport des passagers, du courrier et de toutes sortes de biens, le train permet l'écoulement des productions de lait des cultivateurs qui y apportent leurs bidons le matin pour les expédier à Québec.

Maison de Wilbert Byrne. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 360.

Moulin Julien. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.



Moulin F.-X. Piché à gauche et moulin à carder à droite. Source : © BAnQ.

Gare du Canadien Pacifique à Saint-Basile. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 84.

Gare du Transcontinental. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 273.

Pompiers posant devant la *Hervay Remedies*. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 116.

Parmi les industries de Saint-Basile, notons la manufacture de tabac sise au cœur du village et active durant trente ans, la *American Broom Works*, une industrie de balais en activité de 1914 à 1978, la *Canadian J.T.M. Maple Sugar Preserving*, une confiserie établie en 1909, et la *Hervay Remedies* du docteur Armand Marcotte. Dans les années 1940, les produits pharmaceutiques de cette industrie sont écoulés au Québec, dans le nord de l'Ontario et au Nouveau-Brunswick. Le personnel comprend plusieurs jeunes filles, des commis-voyageurs qui parcourent le territoire pour le compte de la compagnie et des hommes pour le travail général. Bien que ces industries possèdent des noms anglophones, leurs propriétaires sont francophones et résidents de Saint-Basile.

Les activités industrielles vont au-delà du village. Le moulin banal est acheté en 1886 par les manufacturiers de papier Émile Romuald Pépin et Thomas Parking Bishop, ce dernier étant aussi le propriétaire du moulin à papier Bishop de Portneuf. Ils forment, avec des associés, la *Saint-Basile Paper Company*, vers 1891. Napoléon Frenette met sur pied une tannerie en bordure de la rivière Portneuf près du pont, à proximité des installations qui deviendront celles de Ciment Québec.

À la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle, le « petit village Saint-Jacques », implanté au début du rang Saint-Jacques, près de la *Saint-Basile Paper*, de la tannerie Marcotte et du moulin François-Xavier Piché, commence à prendre forme.

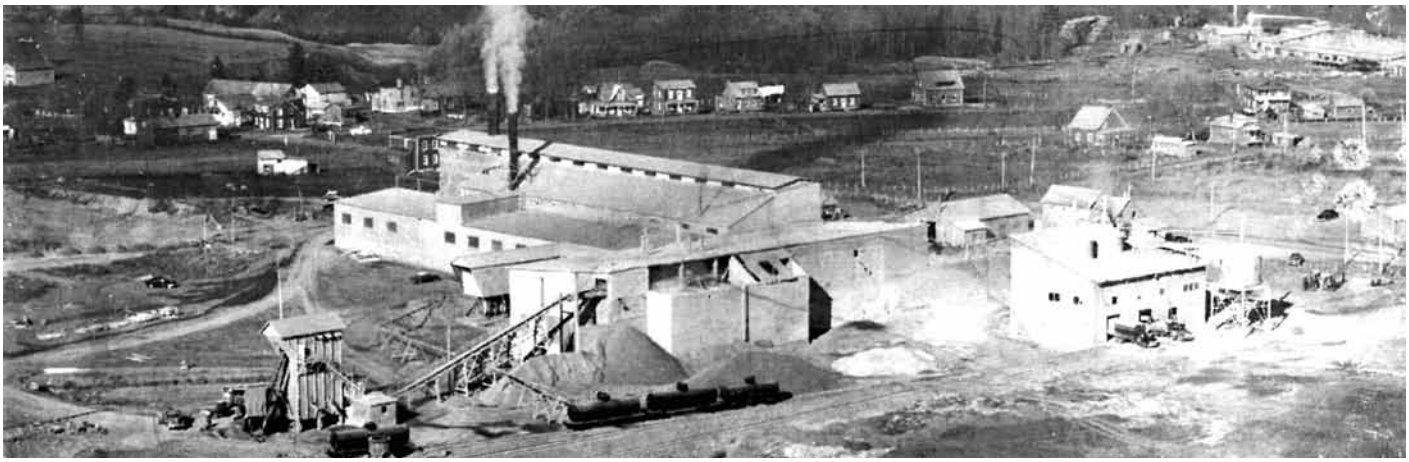
La *Montreal Paper*, vers 1902. Avant, ce moulin était désigné Saint Basile Paper. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

En dépit de son dynamisme industriel, les dominantes de la paroisse demeurent l'agriculture et l'industrie laitière qui, pour cette dernière, se développe de façon marquante au cours du 20e siècle. De nombreuses beurreries et fromageries sont en activité à Saint-Basile au cours des cette période. En 1895 ou 1901, Thomas Parking Bishop et Émile R. Pépin s'associent pour ouvrir une manufacture de beurre et de fromage connue sous le nom de *Riverside Butter and Cheese Company* qui sera ouverte jusqu'en 1918-1919.

À la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle, de nouvelles bâtisses viennent se greffer au noyau institutionnel du village. La première chapelle est démolie pour faire place

Tannerie Napoléon Frenette. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 236.

À gauche, la Beurrerie Pépin et Bishop. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 214.



Village de Saint-Jacques, vers 1960. Les maisons de ce secteur ont été déménagées ou démolies après 1960. On en retrouve dans les rangs de Saint-Basile et à Donnacona. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

à une vaste et grandiose église en pierre construite de 1882 à 1888. Le vieux presbytère est incendié en 1902 est aussitôt reconstruit dans un style aussi opulent que celui de l'église.

En 1902, les Sœurs du Perpétuel Secours de Saint-Damien de Bellechasse viennent prendre la direction d'un couvent construit en 1899. Divisé en deux ou trois classes au rez-de-chaussée et en logements à l'étage pour les religieuses, on le trouve sur la rue Saint-Georges, pas très loin de l'église. En 1912, il est réparé et agrandi. Des sœurs y enseignent jusqu'en 1958. On retrouve aussi plusieurs petites écoles dans les rangs de Saint-Basile.

Presbytère de Saint-Basile. Source : © CARP.

Deuxième lieu de culte de Saint-Basile. Source : © BAnQ, CP 4390 CON.

Couvent de Saint-Basile. Démoli en 1970. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 123.

École du rang Saint-Joseph. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 139.

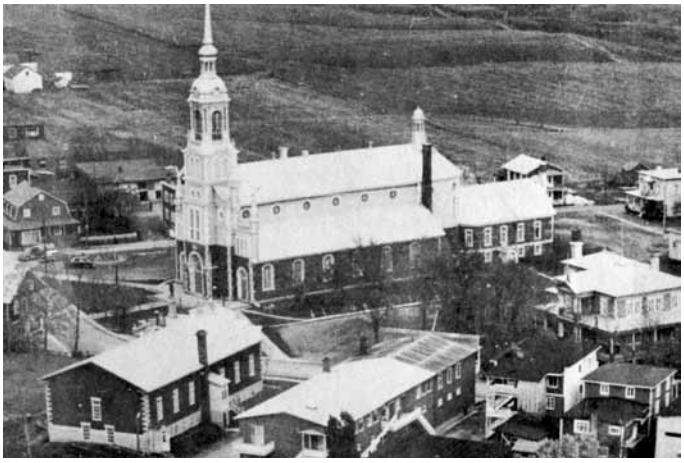
En 1940, les plans d'une salle paroissiale sont commandés à l'architecte Joseph-Siméon Bergeron et une succursale de la Caisse populaire ouvre ses portes dans le village. Les travaux de construction de la salle paroissiale sont assurés l'année suivante par Alphonse Lemay de Portneuf, cette même année où 2 189 habitants sont recensés dans la municipalité de Saint-Basile. Pour commémorer le centenaire de la paroisse, le boulevard du Centenaire est aménagé et relie le village au chemin de la Station.

En 1947, Saint-Basile est scindé en deux avec la création de la municipalité de Saint-Basile Village Sud qui couvre les rangs Petit Bois de l'Ail (chemin de la Station), Saint-Georges, Saint-Jacques et le village de Saint Basile. La municipalité de la paroisse de Saint-Basile continue d'exister avec un territoire réduit comprenant les rangs Saint-Joseph, Sainte-Anne, Sainte-Angélique, Saint-Jean, Sainte-Marie, Saint-Charles (Grand-Rang) et Sainte-Madeleine. En 2000, les deux municipalités se regroupent pour former la seule entité de la ville de Saint-Basile. Peuplé depuis le 18e siècle, le chemin de la Station se développe davantage avec l'implantation du chemin de fer dans les années 1880.

Salle paroissiale de Saint-Basile construite de biais à l'église. Source : *Miroir sur 150 ans d'histoire*. 1996, p. 55.

Maison du chemin de la Station, 1976. Source : © CARP.

Magasin Gédéon Delisle, 1948 Source : © CARP.



Village de St-Basile, après 1940. Source : © Société d'histoire de Saint-Basile.

Caserne de pompiers, 1949. Source : © CARP.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE SAINT-BASILE

Au total, 42 bâtiments de l'inventaire sont disséminés sur le territoire de la municipalité de Saint-Basile. Quelques-uns de ces biens possèdent une fonction religieuse comme l'église, le presbytère et le cimetière, ainsi que quelques croix de chemin en bordure des rangs.

Ancien presbytère de Saint-Basile

Église de Saint-Basile

Cimetière de Saint-Basile

Les maisons du village de Saint-Basile datent, pour la plupart, d'avant 1950. Maisons traditionnelles québécoises, maisons à mansarde et cottages vernaculaires américains se pressent les uns contre les autres, sur de petits espaces, en bordure des rues étroites. Les résidences les plus opulentes ont été construites pour une ancienne élite locale composée d'industriels et de commerçants.

Comme la municipalité de Saint-Basile possède un caractère essentiellement agricole, il est encore possible de trouver en bordure des rangs, de belles maisons de ferme bien conservées. Certaines d'entre elles sont toujours entourées de leurs bâtiments agricoles. Quelques-uns d'entre eux se retrouvent d'ailleurs dans l'inventaire.

Manoir Saint-Basile

Maison du bedeau

272, rue de l'Église

301, rue de l'Église

Très vieille maison, peut-être la plus ancienne de Saint-Basile, sise au 685, chemin de la Station.

335, rang Saint-Joseph

90, rang Saint-Joseph

Grange-étable associée à la maison sise au 174, rang Sainte-Anne

158, rang Saint-Georges

Grange-étable associée à la maison sise au 355, rang Saint-Joseph

Le moulin François-Xavier Piché est l'un des derniers témoins des activités industrielles intenses qui animaient Saint-Basile au siècle dernier. Il est entouré de plusieurs bâtiments secondaires en bois bien entretenus et d'une maison à mansarde construite au 19e siècle pour loger le meunier et sa famille.

Hangar associé au site du moulin François-Xavier Piché

Moulin François-Xavier Piché

Maison du meunier du moulin François-Xavier Piché

SAINT-CASIMIR

UN DÉVELOPPEMENT AU FIL DES RIVIÈRES

En 2011, 1 500 habitants se partagent les 65,93 km^2 de la municipalité de Saint-Casimir[15]. L'ensemble du territoire se trouve sur une plaine agricole, le relief y est peu marqué sauf quelques exceptions. Les rivières Sainte-Anne, Blanche, Noire et Niagarette le sillonnent.

Essentiellement agricole, le territoire de Saint-Casimir se compose de plaines cultivées où on retrouve des bâtiments de fermes.

Un noyau villageois bien développé s'égrène le long de la rivière Sainte-Anne et forme un ensemble pittoresque sur le parcours des rues Tessier et Notre-Dame. En effet, l'installation sur les deux rives de la rivière est un élément caractéristique de Saint-Casimir de même que le pont de fer qui relie les deux rives.

15. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34078/

Ferme laitière, Saint-Casimir.

Rivière Noire avec en arrière plan, le village de Saint-Thuribe et le piémont laurentien, Saint-Casimir.

Rivière Sainte-Anne avec ses rives rocheuses et escarpées, Saint-Casimir.

Rue Tessier Est, artère principale qui longe la rivière Sainte-Anne.

Rue Tessier Est

Dans le village, le bâti serré et dense est composé de maisons anciennes construites dès le milieu du 19e siècle. Au nord de la rue Tessier, quelques rues perpendiculaires mènent à de petits quartiers domiciliaires issus de différentes époques.

Le village est cerné au sud comme au nord par de vastes champs qui laissent voir, entre autres, le piémont laurentien. À l'extérieur de l'agglomération, le système de rangs domine le réseau routier et est principalement influencé par le réseau hydrographique.

Rue Monseigneur-Douville et quelques maisons anciennes.

Boulevard de la Montagne qui mène vers le nord.

La rue Monseigneur-Douville se prolonge jusque dans un quartier récent.

Village de Saint-Casimir

Plaine agricole avec le piémont laurentien en arrière-plan.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-CASIMIR

Les terres fertiles de Saint-Casimir, secteur alors nommé le Rapide de la rivière Sainte-Anne, contenu dans la seigneurie de Grondines, attirent, dès le milieu du 18e siècle, des colons originaires de Sainte-Anne-de-la-Pérade venus par la rivière Sainte-Anne. Une fréquentation du secteur par les Hurons de Lorette est attestée par l'ancien toponyme de l'île Grandbois, alors nommé l'île aux Hurons. Les censitaires s'installent près des cours d'eau et s'adonnent principalement au défrichage et à l'exploitation forestière du secteur et, ensuite, à l'agriculture.

Vers 1788, une trentaine de défricheurs sont établis sur des lots bordés par la rivière Sainte-Anne. Une carte attribuée à Murray datant de 1761 montre d'ailleurs deux maisons au centre de l'actuel village de Saint-Casimir.

En 1816, Pierre Charest, le nouveau seigneur de Grondines, construit un moulin à scie à l'endroit où la rivière Blanche se jette dans la rivière Noire. Deux autres moulins à scie sont érigés à proximité dans les années suivantes par Peter Brunet, marchand de Québec.

En 1835, le territoire de Saint-Casimir alors composé d'environ 450 habitants est suffisamment peuplé pour conduire à la formation d'une paroisse. L'année suivante, la paroisse Saint-Casimir-des-Grondines est organisée, par détachement de la paroisse de Saint-Charles-Borromée de Grondines. Toutefois, le service religieux reste assuré pendant dix ans par le curé de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Une chapelle en bois de 54 bancs munie d'un presbytère à l'étage n'est achevée qu'en 1843 ou 1847, selon les sources, alors que le premier curé résidant s'y installe. Cette chapelle s'élève alors sur un petit promontoire, à l'emplacement du presbytère actuel.

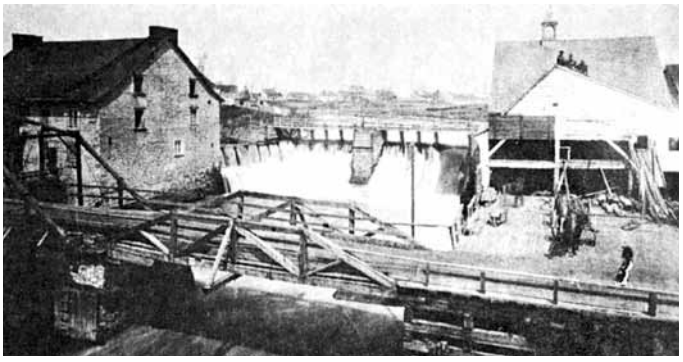
À gauche, ruines d'une maison en pierre construite en 1817 en bordure de la rivière Sainte-Anne. Le marché de construction de cette maison est passé en 1816 pour Michel Tessier. Deux maçons de Sainte-Geneviève-de-Batiscan sont chargés de construire une maison en pierre avec des murs coupe feu, une cheminée double dans le milieu de la maison avec de fausses cheminées en pierre sur chaque pignon. Selon la tradition orale, cette maison était une « maison de passage », un lieu où les gens voyageant de Sainte-Anne-de-la-Pérade à Saint-Casimir pouvaient s'arrêter et se reposer. Source : G.-Robert TESSIER et Gilles NAUD. *Familles et patrimoine bâti de Saint-Casimir*. 2003, p. 132.

D'après la Société d'histoire de Saint-Casimir, les ruines de la figure précédente pourraient correspondre à la cheminée d'une maison en pierre qui aurait probablement ressemblée à la résidence ci-dessus de Sainte-Anne-de-la-Pérade construite en 1818. Source : G.-Robert TESSIER et Gilles NAUD. *Familles et patrimoine bâti de Saint-Casimir*. 2003, p. 140.

Maison de colon convertie en hangar. Source : *Familles et patrimoine bâti de Saint-Casimir*. 2003, p. 39.

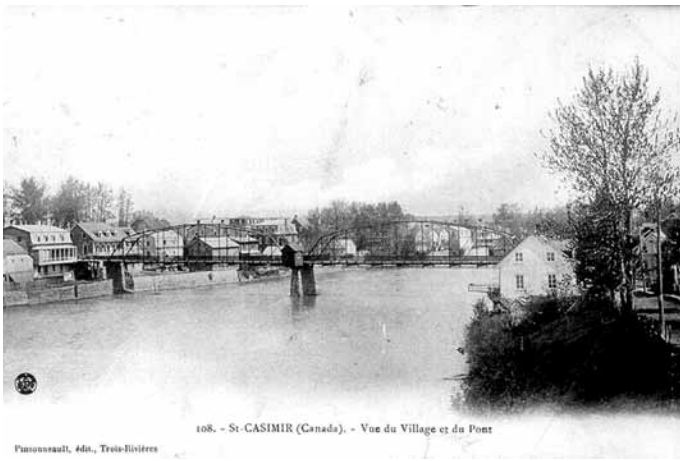
Scierie des Grandbois sur l'île aux Hurons (île Grandbois), 1911. Source : G.-Robert TESSIER. *Cinq générations de Tessier marchands généraux à Saint-Casimir, 1840-1990*. 1992, p. 154.

À la suite de son érection canonique, la paroisse de Saint-Casimir connaît une deuxième phase industrielle, la première correspondant à l'établissement des premières scieries. En 1836, une première tannerie ouvre ses portes, suivie d'une première boutique à bois où l'on confectionne des articles de bois (rouets, moulins pour battre le grain). En 1840, sur la pointe de l'île Grandbois (alors désignée l'île aux Hurons) Jérôme Grandbois, venu de Sainte-Anne-de-la-Pérade, démarre les activités d'un moulin à scie et d'un moulin à farine activés par le pouvoir hydraulique de la rivière. Le bois des forêts environnantes est acheminé à la scierie. Cette importante entreprise dans l'histoire de Saint-Casimir sera dirigée pendant plusieurs générations par des représentants de la famille Grandbois, soit Adolphe Grandbois, puis Philippe et Henri Grandbois.



Moulin à scie Grandbois. Source : *Familles et patrimoine bâti de Saint-Casimir*. 2003, p. 319.

Pierre Tessier ouvre un premier magasin général, en 1850, où se trouve actuellement le vieux collège de la rue Notre-Dame, alors qu'à la même période, Joseph-L. Trottier utilise la rivière Niagarette pour produire de l'électricité. Tout ce dynamisme favorise la création de la municipalité de paroisse de Saint-Casimir dès 1845. Un pont de bois construit devant le temple religieux, relie les deux rives de la rivière Sainte-Anne en 1857, mettant fin au transport par bac qui assurait jusque-là la traversée de la population d'une rive à l'autre. Emporté par l'exceptionnelle crue des eaux causée par l'éboulis de Saint-Alban en 1894, il est aussitôt remplacé par un pont en fer.



Pont construit en 1894 et remplacé par le pont actuel en 1931-32. Source : © BAnQ.

Dès 1851, on prévoit ériger un nouveau lieu de culte, en pierre cette fois. La construction n'est bénite que six ans plus tard et encore, elle n'est pas tout à fait terminée. La paroisse s'assure donc la participation de Raphaël Giroux, architecte et sculpteur de Québec, pour compléter la décoration du lieu de culte et de la sacristie dont les travaux s'échelonnent de 1862 à 1869. Ces travaux de plusieurs années incitent notamment Raphaël Giroux et sa famille à s'établir à Saint-Casimir. À son décès, ce sont ses fils, Alfred et Eugène Giroux, qui terminent les opérations.

La première chapelle-presbytère est récupérée et transformée en un nouveau presbytère en 1876, peut-être dessiné par Alfred Giroux. Il est rénové en 1904.

D'importants problèmes de structure nécessitent la démolition du deuxième lieu de culte en 1898. La paroisse de Saint-Casimir, alors très prospère, en profite donc pour faire ériger un nouveau temple en pierre beaucoup plus imposant. L'architecte Joseph-Georges Bussières est retenu pour réaliser l'édifice et livre les plans d'une construction à l'architecture éclectique et grandiose. Cette église est perçue comme « sa première composition vraiment originale et est un moment fort dans sa carrière[16] ».

Première église datant de 1857. *Familles et patrimoine bâti de Saint-Casimir*. 2003, p. 179.

Presbytère avant 1904. Source : © BAnQ.

Presbytère après 1904. Source : © BAnQ.

16. Paul TRÉPANIER. « J.-Georges Bussières et les églises portneuvoises ». *Magazine Continuité*, nº 50, 1991, p. 40.

Église de Saint-Casimir. Source : © BAnQ.

Intérieur de l'église. Source : © BAnQ.

L'agriculture occupe une place prépondérante dans la paroisse de Saint-Casimir. La majorité des familles, installées dans les rangs, vivent de la culture de la terre et de l'élevage. Le secteur du Pérou est défriché dans les années 1880 sous l'instigation de l'abbé Léandre Gill, mais ce mouvement de colonisation s'essouffle rapidement en raison de la pauvreté des sols et de la rareté de l'eau potable.

Les Sœurs de la Providence élisent domicile en 1890 dans un couvent neuf de plusieurs étages qui remplace la petite école du village érigée vers la fin des années 1850 près de l'église. Les religieuses enseignent aux enfants en plus de s'occuper des orphelins, des malades et des vieillards. Le quatrième étage du couvent Sainte-Philomène est réservé aux personnes âgées alors que les pensionnaires logent au cinquième étage. Les salles de classe et de travail sont réparties sur les trois premiers paliers.

Le collège Saint-Louis-de-Gonzague destiné à l'enseignement des garçons est érigé en 1908 en bordure de la rue Notre-Dame. Cette institution dirigée par les Frères de l'Instruction chrétienne dispense à la fois l'enseignement primaire et secondaire en plus d'offrir une formation commerciale et un cours d'agriculture en 1913.

Maison en pièce sur pièce bâtie dans le secteur du Pérou en 1880. Source : Ange-Aimée ASSELIN et al. *Saint-Casimir, 1847-1997*. 1997.

Couvent Sainte-Philomène. Source : L'Auberge du Couvent. Histoire [en ligne] : http://www.aubergeducouvent.com/Bienvenue.html

UNE PETITE BOURGADE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

À partir de la deuxième moitié du 19e siècle et durant la première moitié du 20e siècle, Saint-Casimir devient un centre industriel et commercial d'envergure. On y trouve une grande diversité de magasins, de fabriques et de boutiques, des fonderies, des entrepôts, des petites manufactures, deux hôtels, qui accueillent notamment les voyageurs de commerce, ainsi qu'une banque. Tout ce dynamisme est redevable à une industrie forestière prospère et à la proximité de la rivière Sainte-Anne qui permet d'acheminer par la drave le bois jusqu'à Sainte-Anne-de-la-Pérade où il est chargé sur des bateaux.

Une petite bourgeoisie d'affaires locales travaillant dans le commerce du grain, du bois et de la vente des marchandises manufacturées se fait construire de somptueuses résidences qui voisinent d'autres maisons de dimensions plus modestes. Elles seront toutes érigées dans les quelques rues étroites et ombragées du village. Les familles Grandbois, Tessier et Giroux se trouvent au sommet de la pyramide sociale.

L'arrivée à Saint-Casimir du chemin de fer Canadien Pacifique en 1903, puis du Grand Tronc en 1908, favorise l'essor industriel de la paroisse en permettant l'établissement de nouvelles entreprises.

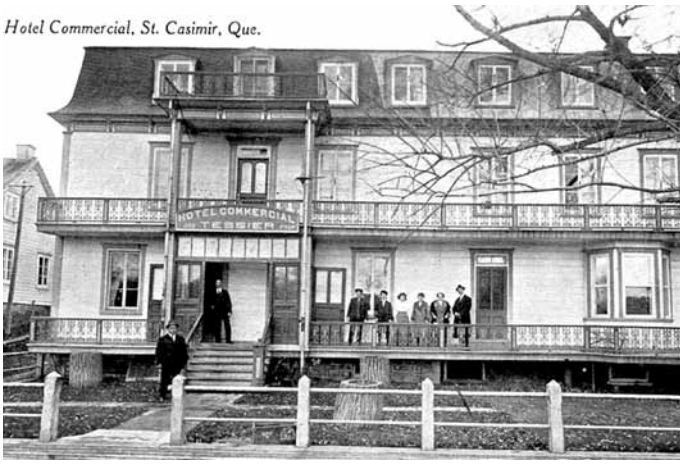
Collège Saint-Louis-de-Gonzague. Source : G.-Robert TESSIER. *Cinq générations de Tessier marchands généraux à Saint-Casimir*, s.d., p. 347.

Collège Saint-Louis-de-Gonzague. Source : Ange-Aimée ASSELIN et al. *Saint-Casimir, 1847-1997*. 1997, p. 170.

Magasin de Jean Tessier, 1892. Source : G.-Robert TESSIER. *Cinq générations de Tessier marchands généraux à Saint-Casimir, 1840-1990*. 1992, p. 114.

Hôtel et pharmacie au début siècle. Source : © BAnQ.

Magasin et résidence de F.-X. Gingras. Source : G.-Robert TESSIER. *Cinq générations de Tessier marchands généraux à Saint-Casimir, 1840-1990*. 1992, p. 181.



Hôtel Commercial. Source : © BAnQ.

Intérieur du magasin de F.-X. Gingras. Source : *Familles et patrimoine bâti de Saint-Casimir*. 2003, p. 152.

Fonderie Trottier. Source : © BAnQ.

Rue de l'Église (aujourd'hui boulevard de la Montagne). Source : Ange-Aimée ASSELIN et al. *Saint-Casimir, 1847-1997*. 1997, p. 198.

Résidence de Napoléon Tessier. Source : Ange-Aimée ASSELIN et al. *Saint-Casimir, 1847-1997*. 1997, p. 228.

Gare du Grand Tronc (aussi nommé Transcontinental, Grand Nord, Canadian Northern). Celle-ci fut déménagée de la rue Sauvageau (alors nommée route de la Gare ou route du Grand Nord, rue ouverte en 1908) pour être installée en plein champ en 1915. Source : © BAnQ.

Partie ouest de la rue du village, vers 1910. Source : © McCord, MP-0000.1200.6.

Deuxième résidence de Philippe Grandbois. Source : G.-Robert TESSIER. *Cinq générations de Tessier marchands généraux à Saint-Casimir, 1840-1990*. 1992, p. 157.

Village de Saint-Casimir. Source : © BAnQ.

PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE BÂTI DE SAINT-CASIMIR

Ce sont des résidences villageoises qui composent la majorité des 74 biens retenus pour l'inventaire de la municipalité de Saint-Casimir. Le village présente un patrimoine bâti rural et villageois caractéristique de sa période de fondation et qui est assez peu dégradé. Plusieurs belles maisons issues de différents courants architecturaux et érigées principalement au 19e siècle et dans la première moitié du 20e siècle bordent les petites rues de l'agglomération.

L'opulence et le style éclectique de certaines de ces demeures rappellent l'importance et la puissance de certaines familles de Saint-Casimir, comme les Grandbois et les Giroux, bien représentés par les exemples suivants.

Maison Grandbois-Bélanger sise au 100, rue Tessier Ouest

Maison Joseph-Giroux sise au 370, rue Notre-Dame

285, rue Tessier Est

Maison natale d'Alain Grandbois sise au 145, rue Tessier Ouest

Maison Alfred-Giroux sise au 410, rue Notre-Dame

447, rue Tessier Est

405, rue Notre-Dame

180, rue Bélanger

La Maison des Docteurs sise au 425, rue Tessier Est

À l'extérieur du village, dans la campagne environnante, plusieurs maisons de ferme encore bien conservées ont été repérées. Certaines d'entre elles, comme la maison située au 130, rang de la Rivière-Blanche Est, sont encore recouvertes d'un bardeau découpé, revêtement typique de quelques municipalités de la région de Portneuf. On retrouve ce type de bardeau autant dans les agglomérations villageoises que dans la campagne.

Des bâtiments agricoles bien conservés accompagnent à l'occasion certaines maisons.

1205, rang Sainte-Anne

130, rang de la Rivière-Blanche Est

Bâtiment secondaire sis au 1205, rang Sainte-Anne

Maison sise au 950, rang de la Rivière-Noire. L'annexe à droite de cette maison serait très ancienne.

D'anciens établissements scolaires aujourd'hui convertis en résidence privée ou en immeuble locatif évoquent les différents types de bâtiments éducatifs d'autrefois.

À elle seule, la municipalité de Saint-Casimir compte trois ponts en fer bien entretenus qui enjambent les rivières Noire et Sainte-Anne.

Pont Gouin

Ancienne école de rang, sise au 943, boulevard de la Montagne

Pont des Lefebvre

Ancien collège pour les garçons, sis au 230-235, rue Notre-Dame

Pont à la hauteur de l'église

Église de Saint-Casimir. L'église est d'ailleurs un repère visuel important dans le village; on la repère à partir de toutes les entrées routières de Saint-Casimir.

L'ensemble institutionnel de Saint-Casimir retient l'attention par la présence de l'église, du vieux couvent, du cimetière et du presbytère, quatre biens très bien conservés. De ce nombre, le vieux couvent a été cité monument historique par la municipalité en 2009.

Comme bâtiment d'importance, il convient d'ajouter l'ancien édifice des Chevaliers de Colomb qui est considéré comme un monument historique cité depuis 2009 par la municipalité.

Le patrimoine industriel, principalement concentré le long de la rivière Sainte-Anne, est l'exemple le moins bien conservé du patrimoine de Saint-Casimir. À part

Vieux couvent de Saint-Casimir, sis au 370, boulevard de la Montagne

Cimetière de Saint-Casimir

Presbytère de 1876, transformé en 1904

Ancien édifice des Chevaliers de Colomb sis au 405, rue Tessier Est

les boutiques et ateliers situés au rez-de-chaussée de certaines maisons, il ne reste plus grand chose des petites manufactures, scieries et autres bâtiments industriels qui étaient en activité avant la première tranche du 20e siècle. La majorité de ce genre de bâtiments ont été modifiés ou démolis. Parmi eux, une exception : il s'agit d'une ancienne manufacture située au 410A, rue Notre-Dame.

Si le patrimoine industriel de Saint-Casimir est faiblement représenté, il en est tout autre des maisons composées d'un ancien atelier d'artisan au rez-de-chaussée. Ces maisons à double fonctionnalité sont fréquentes dans le village et constituent une caractéristique importante du patrimoine bâti de cette municipalité. Elles témoignent de la vigueur économique d'antan de Saint-Casimir.

595, rue Tessier Est

Ancienne manufacture, sise au 410A, rue Notre-Dame

345, rue Tessier Est

145, rue Bélanger

115, rue Hardy

SAINTE-CHRISTINE-D'AUVERGNE

UNE LOCALITÉ AGRO-FORESTIÈRE

La municipalité de Sainte-Christine-d'Auvergne possède 149,50 km^2 et 465 habitants en 2012[17]. Couvrant environ 83% du territoire régional, la forêt demeure la composante la plus importante du territoire portneuvois[18]. À Sainte-Christine-d'Auvergne, cette affirmation prend tout son sens avec la présence de nombreux sous-bois et érablières. Elle occupe le troisième rang de la plus grande superficie vouée à la forêt, après Rivière-à-Pierre et Saint-Raymond. Il s'agit d'une municipalité agro-forestière dont le secteur agraire s'est spécialisé dans la culture maraîchère.

Avec son caractère sauvage et la présence de cours d'eau d'importance (rivière Sainte-Anne, lac Clair) la villégiature a trouvé un terreau fertile pour se développer. On dénote l'établissement de plusieurs chalets dans certaines zones situées de chaque côté de la rivière Sainte-Anne dans la partie est de la municipalité, au sud du village et en bordure du lac Clair. Plusieurs chalets de ces secteurs ont été transformés en résidences permanentes au cours des années. La rivière Sainte-Anne, qui poursuit sa trajectoire sur le territoire de la municipalité, possède des allures de canyon à la hauteur de la chute Gorry.

Le village de Sainte-Christine-d'Auvergne est peu développé et réuni une cinquantaine de résidences. En son centre, se dresse le noyau institutionnel qui rassemble l'église, le cimetière, l'ancien presbytère et une ancienne école qui accueille maintenant les bureaux de la municipalité. L'agglomération est traversée par la route 354 qui devient l'artère principale à la hauteur du noyau villageois le long de laquelle il s'est développé.

17. Données provenant du recensement 2012 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] :http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34105/
18. Schéma d'aménagement et de développement de la MRC de Portneuf, MRC de Portneuf, 2009.

Champ cultivé et territoire plat, Sainte-Christine-d'Auvergne.

Le couvert forestier du rang Saint-Georges, Sainte-Christine-d'Auvergne.

Vue de la rivière Sainte-Anne à partir du pont du rang Saint-Jacques, Sainte-Christine-d'Auvergne.

Rivière Sainte-Anne en aval du barrage de la centrale hydroélectrique.

Route 354 qui traverse le village.

Église de Sainte-Christine-d'Auvergne et ancien magasin général.

Le village est entouré de forêt et de champs.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINTE-CHRISTINE-D'AUVERGNE

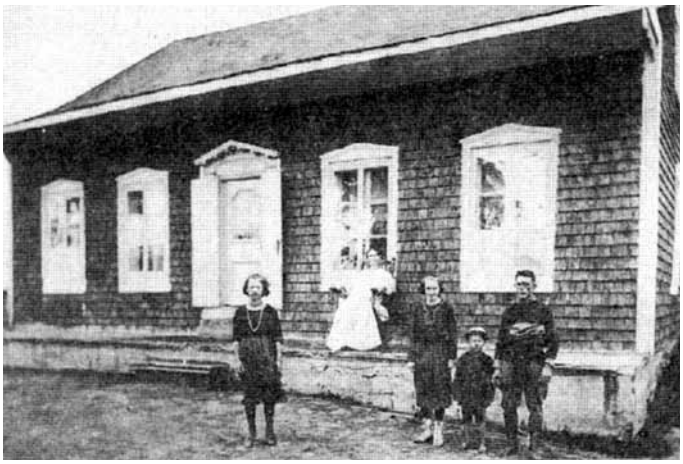
La trace d'une présence autochtone préhistorique a été détectée sur le territoire de Sainte-Christine-d'Auvergne avec la découverte d'un fragment d'outil en pierre sur la rive gauche de la rivière Sainte-Anne, à environ 200 mètres en amont d'un pont et d'un secteur de rapides. Le site se trouve près d'un sentier pédestre qui longe le rebord du talus.

Joseph Perthuis, marchand de la ville de Québec et administrateur de la colonie, reçoit la seigneurie de Perthuis le 1er mai 1754. La concession se trouve au nord de la baronnie de Portneuf et comprend 1½ lieue de front sur 9 lieues de profondeur qui correspondent principalement au territoire actuel de Sainte-Christine-d'Auvergne. Peu après la Conquête anglaise, le seigneur Perthuis liquide tous ses biens et quitte définitivement la colonie pour la France. Il laisse derrière lui une seigneurie non développée.

Le commencement de la mise en valeur du territoire de Sainte-Christine-d'Auvergne résulte d'un refoulement démographique en provenance de la municipalité de Sant-Basile et de l'établissement de moulins à scie et à papier. Dans les années 1850 et 1860, l'avancée vers le nord se poursuit dans le rang Sainte-Anne lorsqu'il se couvre progressivement de maisons de ferme en pièces sur pièces.

Grange à Sainte-Christine-d'Auvergne. Source : *75ième anniversaire de Ste-Christine, 1893-1968 : album-souvenir*. 1968, p. 52.

Très vieille grange à Sainte-Christine-d'Auvergne. Source : *75ième anniversaire de Ste-Christine, 1893-1968 : album-souvenir*. 1968, p. 94.



L'une des plus anciennes maisons de Sainte-Christine construite vers 1830 sise au 237, rang Sainte-Anne. Source : *Sainte-Christine-d'Auvergne, cent ans, 1895-1995*. 1995, p. 47.

Entre 1845 et 1872, George Carleton Hale, le neveu d'Edward Hale, possède un lot de terre en bordure de la rivière Sainte-Anne sur lequel il fera construire, au pied d'une chute et à une date indéterminée, un moulin à scie et des bâtiments. Ce lot qui correspond au secteur de la chute à Gorrie est acquit par le papetier James Gorrie en 1872. Grâce à la puissance de la chute qui s'y trouve, Gorrie y installe un moulin à papier qui emploie des journaliers résidents de la route d'Irlande. Ce moulin est enseveli sous des dizaines de pieds de terre lors de l'éboulis de la rivière Sainte-Anne en 1894.

Moulin Gorrie. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 119.

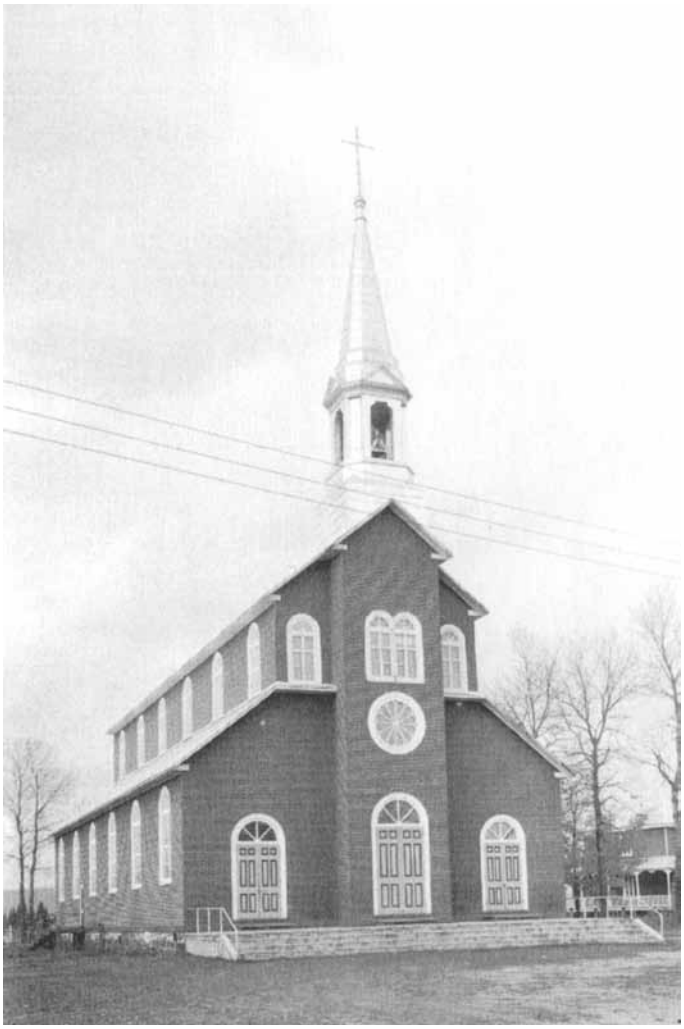
Site du moulin Gorrie après l'éboulis de 1894. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012.

En 1880, Joseph Ford, à la recherche d'un endroit propice pour construire un moulin à papier, trouve son compte tout au bout du rang Sainte-Anne Nord, en bordure de la rivière Sainte-Anne, où se déverse la chute des Bostonnais (aujourd'hui chute Ford). Cette chute possède un débit suffisant pour faire fonctionner une usine de papier fait à partir de pâte de bois. Le moulin est aussitôt construit et dirigé par les fils de Joseph Ford, John et Rowland Ford, qui logeront avec leur famille dans une maison tout près de l'usine. L'établissement du moulin Glenford donne naissance à une petite concentration de maisons habitées par les ouvriers qui y travaillent. Le moulin fonctionnera jusqu'en 1911, année où il est détruit par un incendie. Il ne sera pas reconstruit.

Famille Rowland Ford à la chute Ford. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 305.

Moulin Glenford. Source: Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 305.

Village formé près du moulin Glenford. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 306.



Église de Sainte-Christine. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 213.

Vers la fin du 19e siècle, le secteur de la future municipalité de Sainte-Christine-d'Auvergne devient suffisamment peuplé pour doter les habitants d'un lieu de culte plus près de leurs habitations. En 1893, la mission de Sainte-Christine est créée et un secteur encore vierge de développement est choisi pour y implanter l'église. Les travaux de construction débutent cette année-là et certains habitants choisissent de se construire aussitôt près du nouveau lieu de culte.

En 1895, la paroisse de Sainte-Christine est fondée par suite au détachement de différents secteurs des paroisses de Saint-Raymond, Saint-Basile et Notre-Dame-de-Portneuf. L'année suivante, le territoire est organisé en municipalité qui doit d'ailleurs son nom à sœur Sainte-Christine, née Clara Deschênes, qui occupait le poste de supérieure générale des Sœurs de la Charité de Québec au moment de la création de la mission en 1893.

Mariage sur le perron de l'église de Sainte-Christine, 1951. Source : © CARP.

Presbytère de Sainte-Christine. Source : *75ième anniversaire de Ste-Christine, 1893-1968 : album-souvenir*. 1968, p. 32.

Le village s'organise en bordure de la rue Principale et autour du lieu de culte. En face de l'église, une beurrerie et un magasin général ouvrent leurs portes, alors qu'à sa droite, un presbytère en bois est édifié en 1896. Ce dernier est complété de dépendances pour le curé au cours des années suivantes. Un moulin à farine, érigé à une date inconnue en bordure de la rivière Sainte-Anne, permet aux habitants de faire moudre leurs céréales. Les agriculteurs propriétaires de boisés trouvent aussi un revenu d'appoint en se construisant et en opérant des charbonnières à partir du début du 20e siècle.

En 1901, on trouve 664 habitants à Sainte-Christine. Quelques années plus tard, quatre écoles, trois magasins, deux scieries, un moulin à farine et une beurrerie sont recensés dans la petite localité.

Four à charbon, 1991. Source : Arkéos. *Inventaire archéologique et recherche documentaire 12e ligne (735kV), partie sud Chibougamau-Chamouchouane-Jacques-Cartier*. Rapport préparé pour Hydro-Québec, 1991, n.p.

Magasin général des Chantal en face de l'église. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 215.

Entrée nord du village. Source : *75ième anniversaire de Ste-Christine, 1893-1968 : album-souvenir*. 1968, p. 51.

École du village, 1906. Source : *Sainte-Christine-d'Auvergne, cent ans, 1895-1995*. 1995, p. 60.

Le potentiel hydroélectrique de la chute Ford attise encore l'intérêt des industriels. Au début des années 1930, une centrale et un barrage y sont érigés par la Jos. Ford & Cie pour alimenter en électricité les installations de cette compagnie sise à Portneuf. Trois maisons sont construites à proximité pour loger les gardiens de la centrale.

Maison de la famille Chantal construite vers 1896. Source : *Sainte-Christine-d'Auvergne, cent ans, 1895-1995*. 1995, p. 48.

Centrale hydroélectrique Ford. Source : Pierre GIGNAC et Jean-François CORBEIL. *Au dit-lieu de Portneuf*. 2012, p. 307.

Maison de la famille Jobin construite en 1882 et sise au 36, rang Saint-Joseph. Elle possède une structure de pièces sur pièces. Source : © Collection Denis Jobin.

Maison construite pour le gardien de la centrale Ford. Source : *Sainte-Christine-d'Auvergne, cent ans, 1895-1995*. 1995, p. 53.

Encore dans les années 1950, la forêt continue à tenir un rôle primordial dans l'économie locale. Des commerçants de bois achètent des « pitounes » de quatre pieds bûchées par les cultivateurs sur leurs terres à bois et les acheminent par camion jusqu'aux usines de pâte et papier de Grand-Mère, de Trois-Rivières et de Pont-Rouge. Une importante industrie de charbons de bois est mise sur pied à cette époque et est encore en activité actuellement. Elle figure d'ailleurs parmi les plus importantes du genre au Canada avec un réseau de distribution qui s'étend jusqu'aux États-Unis.

En 1958, le contrat de construction de l'école centrale est donné à Alain & Frères. Cette école est dirigée par quatre religieuses de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours. À peine dix ans plus tard, elle ferme ses portes à l'enseignement, mais demeure accessible pour y offrir différents services à la population.

En 1991, la municipalité prend le nom de Sainte-Christine-d'Auvergne pour la différencier d'une municipalité du même nom en Montérégie. Deux ans plus tard, entre en fonction le barrage de la chute à Gorry.

Alignement de fours à charbon. Source : *75ième anniversaire de Ste-Christine, 1893-1968 : album-souvenir*. 1968, p. 84.

Légende : École centrale de Sainte-Christine. Source : *Sainte-Christine-d'Auvergne, cent ans, 1895-1995*. 1995, p. 23.

Moulin à scie Lavallée, vers 2008. Source : © APEPA.

QUELQUES BÂTIMENTS PATRIMONIAUX DE SAINTE-CHRISTINE-D'AUVERGNE

Avec 13 bâtiments, la localité de Sainte-Christine-d'Auvergne est peu représentée dans l'inventaire. Les biens les plus intéressants sont concentrés dans le noyau villageois avec l'église, l'ancien presbytère, le cimetière, un ancien magasin général et quelques maisons anciennes assez bien préservées.

Cimetière de Saint-Christine-d'Auvergne

Église de Sainte-Christine-d'Auvergne

40, rue Principale

Presbytère de Sainte-Christine-d'Auvergne

Ancien magasin général sis au 93, rue Principale

79, rue Principale

Barrage de la centrale hydroélectrique Ford dans la rivière Sainte-Anne

À proximité du barrage hydroélectrique, à l'extrémité du rang Sainte-Anne-Nord, se concentrent quelques éléments d'intérêt dont les trois maisons construites pour les gardiens de la centrale Ford (deux d'entre elles ont été retenues dans l'inventaire), le barrage et la centrale hydroélectrique.

Maison du gardien de la centrale hydroélectrique Ford sise au 3, rang Sainte-Anne Nord

Centrale hydroélectrique Ford en bordure de la rivière Sainte-Anne

Maison du gardien de la centrale hydroélectrique Ford sise au 5, avenue du Barrage

Les maisons de ferme et leurs dépendances agricoles sont très répandues dans les rangs de Sainte-Christine-d'Auvergne. Toutefois, peu d'entre elles ont conservé leur aspect d'origine.

151, rang Saint-Marc

276, rang Saint-Pierre

SAINT-GILBERT

UN DÉCOR PASTORAL DE PLAINES AGRICOLES

La municipalité de Saint-Gilbert s'étend sur un territoire de 36,95 km^2 habité par 282 personnes en 2011[19]. Le village de Saint-Gilbert se trouve au cœur de plaines agricoles au relief très peu accidenté et se compose de quelques habitations, de l'église, de l'ancien presbytère et d'une école récente. Il est traversé par la rue Principale qui se transforme en route de campagne de part et d'autre du périmètre villageois. À certains endroits, cette artère offre des vues sur les lointaines collines du piémont laurentien. Le reste du territoire de Saint-Gilbert est divisé selon le système de rangs près desquels se dressent des fermes très distancées les unes des autres. Quelques routes traversent des champs cultivés où l'on ne trouve pas d'habitations.

L'agriculture et l'exploitation forestière, avec la scierie Éloi Moisan, constituent les principales activités économiques de cette municipalité.

19. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34060/

Vue de la rue des Érables sur le village de Saint-Gilbert et les montagnes du piémont laurentien.

Noyau paroissial avec l'église de Saint-Gilbert et l'ancien presbytère à droite, Saint-Gilbert.

Rue Principale vers le village de Saint-Gilbert.

Vue de la route du Moulin sur des plaines agricoles et les collines du piémont laurentien.

Scierie Éloi Moisan

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-GILBERT

Vers 1810, des pionniers commencent à défricher des lots dans le 4e Rang, puis dans le 5e Rang (ajourd'hui la rue Principale) de la seigneurie de Deschambault, qui allait devenir la future municipalité de Saint-Gilbert. Une route reliant ces deux rangs, ouverte en 1833, permet le développement de la future localité.

Le développement de la municipalité se fait lentement. On y trouve une petite école en bois construite vers 1846, plus tard transformée en salle paroissiale, ainsi que quelques habitations éparses. Des magasins généraux apparaissent dans le noyau villageois.

En 1890, un groupe d'habitants représentant les 500 individus qui résident alors sur le territoire déposent une première requête pour la création d'une paroisse.

Première école et première salle paroissiale. Cet édifice est aujourd'hui disparu. Source : *Album-souvenir 100e, Saint-Gilbert, 1893-1993*. 1993, p. 98.

Maison de la famille Mathieu. Source : *Album-souvenir 100e, Saint-Gilbert, 1893-1993*. 1993, p. 232.

Un des premiers magasins généraux. Source : *Album-souvenir 100e, Saint-Gilbert, 1893-1993*. 1993, p. 88.

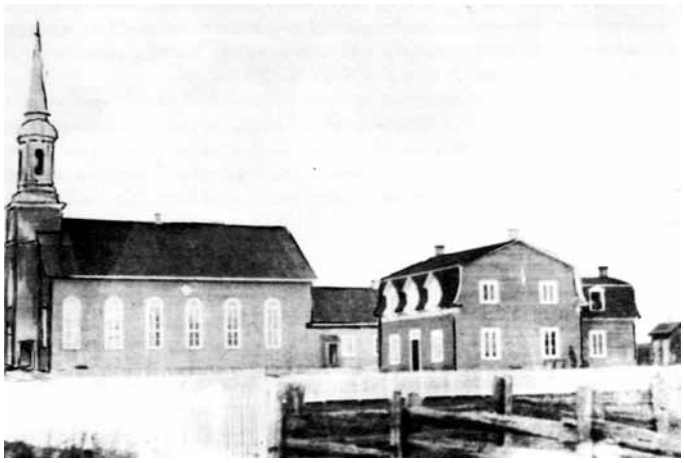
Maison d'Eugène Gauthier. Source : *Album-souvenir 100e, Saint-Gilbert, 1893-1993*. 1993, p. 203.

C'est seulement deux ans plus tard, suite à une seconde demande, que les autorités diocésaines acceptent de créer la paroisse de Saint-Gilbert. Celle-ci est édifiée en 1893 suite au démantèlement d'une partie des paroisses de Saint-Alban et de Saint-Joseph de Deschambault. La municipalité de paroisse et un premier bureau de poste sont mis sur pied cette même année.

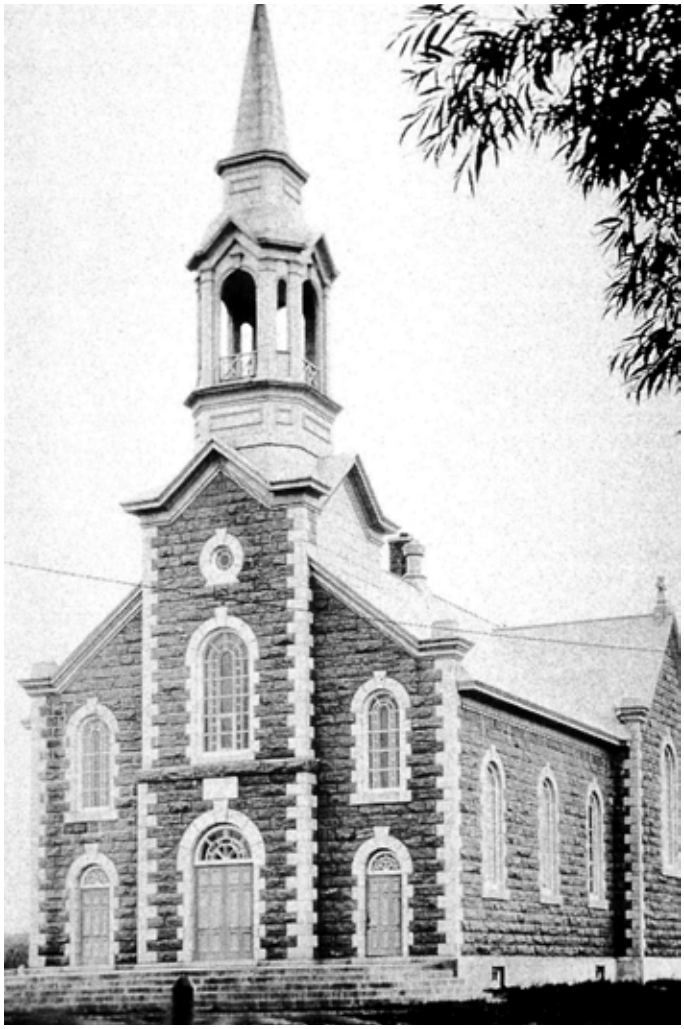
À peine un mois après avoir reçu la responsabilité de la jeune paroisse, le curé de Saint-Gilbert supervise les travaux de construction d'une première église qui sera recouverte de bois et dont les plans sont attribués à Zéphirin Perreault.

Cette dernière, détruite par un incendie en 1925, sera remplacée aussitôt par un deuxième lieu de culte recouvert de granit prélevé dans un coteau de Saint-Gilbert.

Par ailleurs, le constructeur d'église et entrepreneur général Alfred Giraud construit le presbytère en 1894 qui sera lui aussi la proie des flammes en 1914 et reconstruit cette même année.

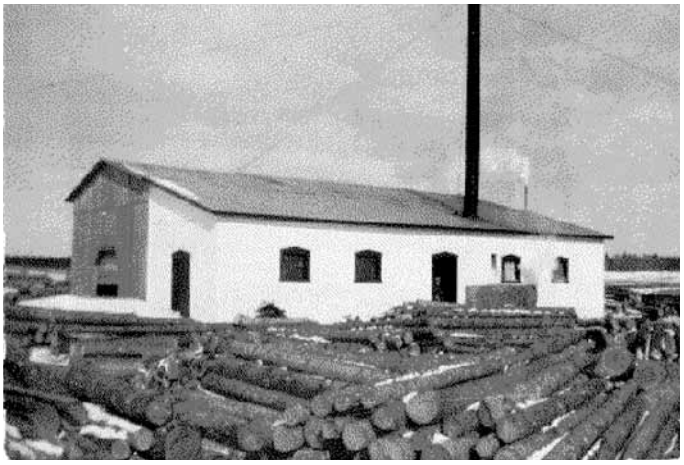


Première église et premier presbytère. Source : *Album-souvenir 100e, Saint-Gilbert, 1893-1993*. 1993, p. 55.



Église de Saint-Gilbert. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 131.

En 1912, suite à une requête de la population, un chemin est tracé pour relier Saint-Marc-des-Carrières à Saint-Gilbert. Tout au long de la première moitié du 20e siècle, Saint-Gilbert demeure une petite localité rurale avec ses établissements typiques comme des moulins à scie et à grains, une beurrerie et une forge.



Scierie Éloi Moisan, 1947. Source : Scierie Éloi Moisan inc. Historique. [en ligne] : http://www.eloimoisan.com/

Route menant au village, 1978. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 130.

QUELQUES BÂTIMENTS PATRIMONIAUX DE SAINT-GILBERT

Neuf bâtiments d'intérêt patrimonial ont été ciblés dans Saint-Gilbert. Le patrimoine religieux et agricole et des maisons rurales anciennes sont représentés dans l'inventaire.

Cimetière de Saint-Gilbert

Église de Saint-Gilbert

22, rue Principale

Ancien presbytère

Maison sise au 27, rue Principale. Modèle de maison typique de Saint-Marc-des-Carrières que l'on retrouve aussi à Saint-Gilbert vu la proximité des deux municipalités.

Ensemble de bâtiments agricoles bien conservés sis au 22, rue Principale.

Ensemble de bâtiments agricoles bien conservés sis au 85, rue Principale.

Croix de chemin dans la rue des Érables

SAINT-LÉONARD-DE-PORTNEUF

AGRICULTURE, MONTAGNES ET FORÊT

La superficie du territoire de Saint-Léonard-de-Portneuf se porte à 146,89km^2 et comprend 1 092 habitants en 2013[20]. Il est localisé dans le piedmont laurentien. Son paysage est ponctué de vallons et de petites montagnes. De nombreux lacs y sont circonscrits dont le plus imposant, le lac Simon, qui possède la plus grande superficie. Le mont Saint-Bernard occupe une place dans le paysage du village. L'agriculture, que ce soit l'élevage ou la culture de céréales, modèle le paysage. Le secteur forestier est aussi important, car la forêt privée couvre une bonne partie du territoire, soit 80%.

Le village de Saint-Léonard-de-Portneuf est positionné dans une plaine agricole où dominent les champs cultivés et est à l'ombre de montagnes comme le mont Saint-Bernard. Il possède une structure typique des petits hameaux villageois du Québec. Il s'est développé le long du parcours de la route 367. La route principale le traverse de part et d'autre. L'église y occupe une place centrale. L'ancien bureau de poste, le presbytère, l'école, l'hôtel de ville et les commerces s'y trouvent.

20. Données provenant du recensement 2013 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34115

Le couvert forestier et les nombreuses montagnes sont récurrents dans le paysage de Saint-Léonard-de-Portneuf.

Champs cultivés, sombre forêt et montagnes verdoyantes, Saint-Léonard-de-Portneuf.

Troupeau de bœufs dans les terres du rang Saint-Antoine, Saint-Léonard-de-Portneuf.

Le lac Simon, Saint-Léonard-de-Portneuf.

La rue principale qui traverse le village avec l'ancien bureau de poste à droite enfoui sous un bouquet d'arbres.

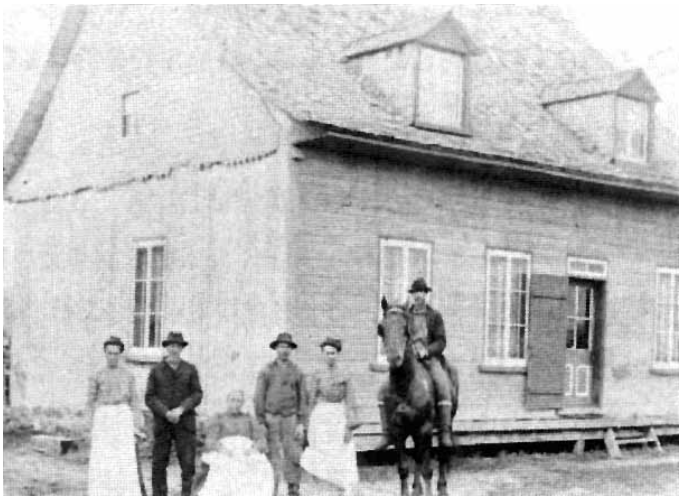
Regroupement de maisons en bordure du rang Saint-Paul faisant face à l'ancien tracé de chemin de fer aujourd'hui converti en piste cyclable.

Le hameau de Allen's Mill a laissé sa marque dans une section du rang Saint-Paul. Il s'est développé autour d'un moulin à scie ouvert en 1885. Si le moulin, la gare et le chemin de fer ont aujourd'hui disparu, on reconnaît des traces de ce hameau dans le rapprochement des maisons en bordure d'une section du rang Saint-Paul.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-LÉONARD-DE-PORTNEUF

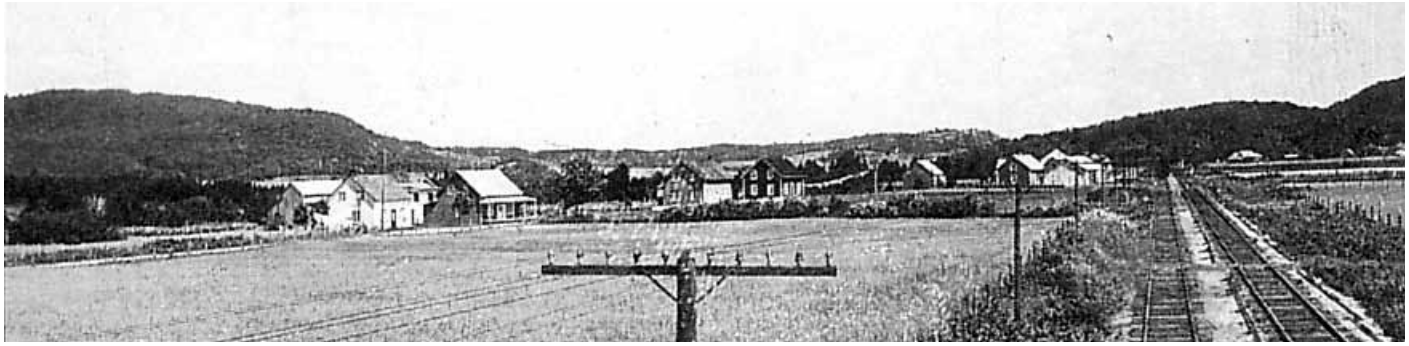
À l'origine, le territoire de Saint-Léonard-de-Portneuf fait partie de celui de Saint-Raymond. La concession connue sous le vocable de Chapamanchoine, amérindianisme ayant pour sens « ici on attend l'original », et englobant vraisemblablement tout le territoire ou une partie de ce qu'allait devenir la municipalité, compte vers 1854, 64 propriétaires de lots. Les colons s'établissent d'abord dans la première concession (rang Saint-Jacques) puis dans la deuxième (rang Saint-Bernard) et enfin dans les rangs Saint-Joseph et Saint-Paul. Les rangs Saint-Antoine et Saint-Jean-Baptiste, qui font partie de la cinquième concession, sont colonisés un peu après.

En 1882, la voie ferrée du Québec / Lac-Saint-Jean qui sera complétée et conduite jusqu'à Roberval en 1888, traverse le territoire à l'étude. Ce chemin de fer donne un grand essor à l'industrie du bois. À certains endroits de son parcours, des moulins à scie sont édifiés comme à Rivière-à-Pierre et à Perthuis. Il est donc vraisemblable de penser que c'est la présence de ce chemin de fer qui motive un dénommé Allen à construire, vers 1885, un moulin à scie actionné par la force hydraulique de la rivière Jacquot. Une petite bourgade se développe à proximité de ce moulin à scie, plus particulièrement le long du rang Saint-Paul, parfois aussi désigné « rang Allen's Mill » qui est parallèle à la ligne du chemin de fer. Cette voie est peuplée de cultivateurs, de journaliers travaillant au moulin à scie et d'employés du chemin de fer. Une gare y est implantée vers 1885 ainsi qu'une école et un bureau de poste entre en service en 1887. Entre les années 1920 et 1960, on trouve plusieurs commerces dans ce secteur.



Famille devant l'une des maisons les plus anciennes de Saint-Léonard-de-Portneuf. Source : *75e Anniversaire de St-Léonard de Portneuf 1899-1974*. Donnacona, Imprimerie Donnacona, 1974, n.p.

La gare du secteur Allen's Mill. Source : *Au tournant d'un siècle : Saint-Léonard, 1899-1999*. Saint-Léonard, s.é., 1998, p. 437.



Le hameau d'Allen's Mill. Source : *Au tournant d'un siècle : Saint-Léonard, 1899-1999*. Saint-Léonard, s.é., 1998, p. 441.

Comme les routes environnantes demeurent encore particulièrement impraticables, le train se présente comme le moyen de locomotion le plus efficace pour les voyageurs en plus de veiller à l'importation et l'exportation de marchandises. Pour assister aux offices religieux, les habitants réussissent à joindre l'église de Saint-Raymond après avoir parcouru plusieurs kilomètres de marche ou de voiture à cheval et avoir franchi la rivière Sainte-Anne par bac. Afin de s'éviter toutes ces misères, ils demandent l'autorisation de construire une église plus près de leurs résidences qui sera réalisée en 1898 sur un terrain donné par les résidents. La paroisse Saint-Léonard-de-Port-Maurice est alors érigée canoniquement. Le cimetière est aménagé en 1900.

Le lieu de culte est érigé selon les plans de l'architecte Joseph-Georges Bussières qui a conçu plusieurs églises dans la région de Portneuf. À noter que celle de Saint-Léonard-de-Portneuf apparaît comme une réalisation sobre qui contraste avec la production éclectique de Bussières. Le presbytère est dessiné par le beau-père de Bussières, David Ouellet, et son associé de l'époque, Pierre Lévesque, et construit en 1904.

En 1899, la municipalité de Saint-Léonard-de-Port-Maurice, devenue plus tard Saint-Léonard-de-Portneuf, est créée. Le village s'organise progressivement autour de l'église qui en devient l'élément central. Le bureau de poste commence à être désigné par le nom de Saint-Léonard à partir de 1899.

Une partie du village de Saint-Léonard-de-Portneuf vue des airs avec l'église, le presbytère et le cimetière. Source : © CARP.

Vue sur le village à partir de la route du Moulin qui permettait de joindre la Saint-Raymond Paper. Source : *75e Anniversaire de St-Léonard de Portneuf 1899-1974*. Donnacona, Imprimerie Donnacona, 1974, p. 69.

Photographie ancienne du village avec sa route en terre, son salon de barbier et son restaurant. Source : © CARP.

En 1924, les Religieux de Saint-Vincent-de-Paul se portent acquéreur de terrains en bordure du lac Simon pour ouvrir une colonie de vacances, l'Oasis Notre-Dame, et destinée aux étudiants, aux enfants des milieux populaires ainsi qu'aux séminaristes. Une première maison à étages et une chapelle sont élevées dès l'automne. Les travaux d'aménagement et de construction des bâtiments sont sous la supervision du père Jules-Joly Plamondon qui est aussi le premier directeur de la colonie de 1924 à 1944. On doit au père Plamondon, plusieurs autres constructions : la petite tour (1930), la tour de cinq étages (1930-1932) et la Gentilhommière (1940-1942).

Une nouvelle gare est construite à Saint-Léonard-de-Portneuf en 1929 par le Canadien National. Dans les années 1940 et 1950, l'exploitation forestière fournit encore un apport économique considérable dans la localité. À titre d'exemple, environ 75 fours à charbon y sont en activité pour cette période et apportent un revenu d'appoint aux cultivateurs. La Saint-Raymond Paper construite en bordure de la rivière Sainte-Anne dans les limites de la municipalité, offre des perspectives d'emploi intéressantes aux gens de l'agglomération. Des moulins à scie sont en activité et emploient la main d'œuvre locale.

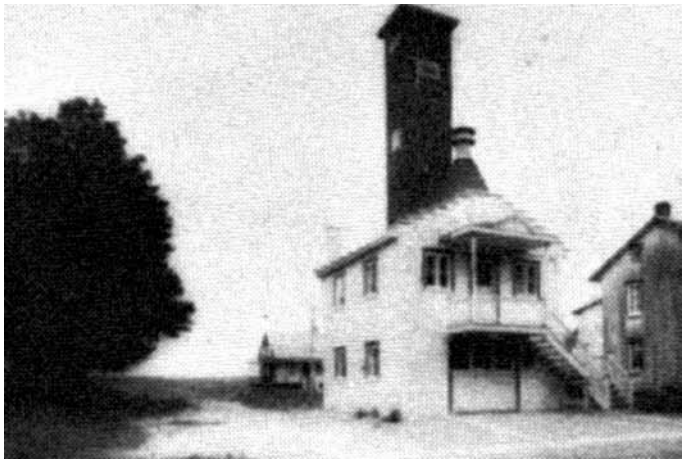
Journée de baignade pour les enfants dans le lac Simon avec en arrière-plan l'un des imposants bâtiments de la colonie de vacance de l'Oasis Notre-Dame. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance ; Portneuf*. Vol. 6. Sainte-Foy, GID, 2002, p. 208.

Four à charbon de Fernand Cantin. Source : *Au tournant d'un siècle : Saint-Léonard, 1899-1999*. Saint-Léonard, s.é., 1998, p. 83.

Travailleurs devant le moulin à scie du lac Long. Source : *Au tournant d'un siècle : Saint-Léonard, 1899-1999*. Saint-Léonard, s.é., 1998, p. 85.

Au cours de cette période, le village accueille de nouvelles infrastructures qui sont encore debout aujourd'hui. Le premier service d'incendie étant formé en 1946, on procède cette année-là à la construction d'une bâtisse de 15 pieds par 22 pieds servant de caserne et d'une tour pour sécher les boyaux. Afin de résoudre le problème de la surcharge des petites écoles locales, les Servantes du Saint-Cœur-de-Marie viennent s'installer à Saint-Léonard en 1953 pour enseigner aux filles et aux garçons de la première à la huitième année. Un collège et un couvent sont aussitôt construits et reliés entre eux par un passage couvert. Dès 1960, le collège devient trop petit pour accueillir le nombre croissant d'élèves. Une école plus spacieuse, nommée Marie-du-Saint-Sacrement, est édifiée cette même année sur un terrain adjacent au couvent.

Couvent et collège. Source : © CARP.



Photographie ancienne montrant l'aspect d'origine de la caserne de pompiers avec sa tour pour le séchage des boyaux. Source : *75e Anniversaire de St-Léonard de Portneuf 1899-1974*. Donnacona, Imprimerie Donnacona, 1974, p. 44.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE SAINT-LÉONARD-DE-PORTNEUF

Au total, 37 biens ont été ciblés sur le territoire de Saint-Léonard-de-Portneuf. Parmi eux figure l'ancien couvent qui est un immeuble patrimonial cité. Le noyau religieux formé de l'église, du presbytère, du cimetière et du monument du Sacré-Cœur est également cité immeuble patrimonial.

Un type de construction plus singulière et digne de mention, l'ancienne caserne de pompiers, se dresse à la droite de l'église, en bordure de la rue Principale.

Avec sept croix de chemin, ce type de bien est pour sa part avantageusement représenté à Saint-Léonard-de-Portneuf.

L'ancien couvent de Saint-Léonard sur la rue Pettigrew

L'église de Saint-Léonard

Le presbytère de Saint-Léonard

Le cimetière derrière l'église

Ancienne caserne de pompiers

L'ancienne colonie de vacance l'Oasis Notre-Dame a été aménagée dans les années 1920. Peu de bâtiments datant de cette époque ont été préservés. Néanmoins, la chapelle dessinée par Gérard Morisset et la gentilhommière érigée en 1941 témoignent du programme architectural d'envergure qui avait été mis sur pied par ses fondateurs.

Croix de chemin sise en bordure du rang Saint-Paul

La chapelle du camp du lac Simon

Croix de chemin en métal s'élevant devant la rue Principale

La gentilhommière

En tout, 21 résidences de Saint-Léonard-de-Portneuf ont été sélectionnées pour faire partie de l'inventaire du patrimoine bâti portneuvois. Elles sont principalement issues des courants architecturaux suivants : tradition québécoise, mansardée à deux versants, vernaculaire américain et courant cubique.

587, rue Principale

Ancien bureau de poste sis au 645, rue Principale

526, rue Principale

1757, rang Saint-Paul

SAINT-MARC-DES-CARRIÈRES

UN DÉVELOPPEMENT DIFFÉRENT

La municipalité de Saint-Marc-des-Carrières couvre un petit territoire de 16,73 km^2 et est habitée par 2 862 habitants en 2011[21]. Elle est délimitée au sud par Deschambault-Grondines, à l'est par Saint-Gilbert, au nord par Saint-Alban et à l'ouest par Saint-Casimir. Le territoire de Saint-Marc-des-Carrières se caractérise par un relief très plat sur lequel le couvert forestier est peu présent, quoiqu'un peu plus abondant aux extrémités de la municipalité et de certains champs. La rivière La Chevrotière et de nombreux ruisseaux constituent le réseau hydrographique. Contrairement à la plupart des villages environnants, le développement du territoire de Saint-Marc-des-Carrières s'est effectué selon le modèle des cantons, et non des rangs, parce qu'il a été développé après la Conquête britannique. C'est ce qui explique que les chemins les plus importants de la municipalité ne sont pas parallèles au fleuve, mais bien perpendiculaires à celui-ci.

Saint-Marc-des-Carrières est l'une des municipalités de l'ouest de la MRC de Portneuf qui comporte le moins d'activités agricoles et forestières car elle repose sur un abondant gisement de pierre calcaire peu propice à l'agriculture. C'est bien l'industrie de la pierre qui est responsable de la création de cette agglomération. Deux voies principales se suivent parallèlement, soit le boulevard Bona-Dussault, un parcours de contournement où se concentrent les commerces, et l'avenue Principale, l'ancienne rue commerciale qui est le parcours fondateur de la municipalité, qui est aujourd'hui devenue essentiellement résidentielle.

Plusieurs rues relativement anciennes sont perpendiculaires à l'avenue Principale. On note aussi la présence de développements domiciliaires plus récents en bordure de l'avenue Principale, au nord du boulevard Bona-Dussault et à l'entrée nord de la municipalité.

21. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34065/

Avenue Principale, Saint-Marc-des-Carrières.

Croix aménagée à la croisée du boulevard Bona-Dussault (ci-dessus) et de l'avenue Principale, Saint-Marc-des-Carrières.

Rue du Collège, artère ancienne perpendiculaire à l'avenue Principale, Saint-Marc-des-Carrières.

Avec les années 1950, le déclin progressif de l'industrie de la pierre oblige la municipalité à repenser son économie. C'est ainsi que Saint-Marc-des-Carrières devient, au cours des années 1970, un centre de services pour la partie ouest de la MRC de Portneuf et le lieu où se trouvent la plus forte concentration commerciale ainsi que plusieurs institutions régionales comme la polyvalente et le CLSC.

La culture de la terre et l'élevage sont des activités marginales à Saint-Marc-des-Carrières. On peut toutefois observer leur présence principalement dans le 3e Rang et à l'est de l'avenue Principale.

Ferme en bordure de l'avenue Principale.

Terres agricoles dans le 3e Rang.

Vue sur des terres agricoles à partir du 3e Rang.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-MARC-DES-CARRIÈRES

Amorcé bien avant la fondation de la paroisse de Saint-Marc-des-Carrières en 1901, l'occupation du territoire d'une des plus jeunes paroisses de la MRC de Portneuf débute au début des années 1800. Le territoire fait d'abord partie de la seigneurie de La Chevrotière où l'on trouve, vers 1810, une vingtaine de familles dans le 4e Rang de La Chevrotière (route 363, avenue Principale), aussi nommé 4e Rang de Saint-Alban et rang des Carrières. Contrairement aux autres rangs d'implantation de la MRC de Portneuf qui sont habituellement orientés est-ouest, celui-ci est orienté nord-sud. C'est fort probablement l'ouverture tradive de ce chemin, tracée sous le Régime anglais qui préconise la subdivision du territoire en canton plutôt qu'en rang, qui explique cette particularité. Par ailleurs, des contraintes physiques par rapport à des obstacles naturels peuvent aussi expliquer en partie cette orientation peu commune dans la région.

Ces terres caillouteuses ne sont pas très propices à l'agriculture et contraints certaines familles à s'établir ailleurs, au nord de la rivière Sainte-Anne où sera fondée, au début des années 1850, la paroisse de Saint-Alban.

Si les terres du 4e Rang font fuir les colons agriculteurs, elles attirent cependant les entrepreneurs pour l'abondance et la qualité de la pierre calcaire qu'elles renferment. Le début de l'extraction de la pierre dans ce secteur commence dans les années 1830 avec la construction de l'église de Deschambault. Jusqu'aux années 1870, les carrières demeurent exploitées que de façon artisanale en raison de la difficulté de transporter la pierre sur une longue distance.

Avec le passage du chemin de fer Transcontinental entre 1875 et 1879, la pierre peut maintenant être acheminée jusqu'à Montréal et Québec, ce qui a pour effet d'ouvrir cette industrie à de multiples chantiers et débouchés. Grâce au chemin de fer, une ère de prospérité commence pour les carrières du 4e Rang. Tout au long du 19e et du 20e siècle, partout au Québec et au Canada, des édifices publics, institutionnels et religieux reçoivent des revêtements en pierre calcaire provenant du sol de Saint-Marc-des-Carrières. La pierre calcaire sert aussi à fabriquer de la chaux transformée par d'importantes industries qui viennent s'installer à Saint-Marc au cours des premières décennies du 20e siècle. La pierre calcaire de Saint-Marc possède plusieurs qualités : elle est plus pâle que les autres, d'apparence plus lisse, qui sont des caractéristiques recherchées au milieu du 19e siècle pour satisfaire aux exigences de l'architecture néoclassique alors en vogue dans la construction des bâtiments institutionnels et religieux.

Carrière de Saint-Marc au siècle dernier. Source : Alain GARIÉPY et al. *Une histoire marquée par la pierre : Saint-Marc-des-Carrières, 1901-2001*. 2001, p. 84.

Fours à chaux de la *Standard Lime*, vers 1930. Source : Alain GARIÉPY et al. *Une histoire marquée par la pierre : Saint-Marc-des-Carrières, 1901-2001*. 2001, p. 79.

Église et le premier presbytère. Source : © BAnQ.

Intérieur de l'église avant 1931. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 32.

Une petite bourgade industrielle prend progressivement son essor dans le 4e Rang grâce à l'industrie de la pierre avide de main-d'œuvre. À la fin du 19e siècle, près de 600 habitants y résident, tous majoritairement employés dans les carrières.

Les années 1880 à 1920 constitue l'apogée de l'industrie de la pierre à Saint-Marc. On dénombre alors six carrières, 250 tailleurs de pierres et autant de carriers, ainsi que des plusieurs fours à chaux. La pierre calcaire perd ensuite de sa popularité au profit du granit puis du béton.

Comme l'église de Saint-Alban est loin de ce petit village et que les chemins pour s'y rendre sont difficilement praticables, les habitants du 4e Rang demandent la fondation d'une paroisse et la construction d'une église en pierre. Les autorités diocésaines répondent à ces requêtes en 1901. L'église dessinée et décorée par l'architecte Joseph-Georges Bussières est érigée en 1901 et donne sur le 4e Rang, qui devient, cette année-là, l'Avenue Principale. Cette même année, le premier curé résidant peut loger dans un presbytère neuf en pierre, qui sera démoli en 1914 pour faire place à une seconde construction dessinée selon les plans des architectes Ouellet et Lévesque.

L'église est malheureusement détruite par un incendie le 9 mai 1987. Le lieu de culte est reconstruit, selon une conception contemporaine, en intégrant le mur de maçonnerie de façade qui a résisté au sinistre.

Premier presbytère. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 34.

Deuxième presbytère. *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 35.

Un premier maire est élu en 1902. L'annexion du 3e Rang de Deschambault en 1905, et d'une partie du 3e Rang des Grondines en 1908, essentiellement composés d'agriculteurs, fournit une complémentarité intéressante à un village alors essentiellement composé d'ouvriers.

Les carrières offrent des possibilités d'emploi tellement importantes que la population fait plus que doubler entre 1901 et les années 1930. Pour répondre à l'augmentation de la population, un premier couvent en pierre est construit en 1917, suivi d'un second en 1931, et nommé couvent Sainte-Marie.

Les religieuses de l'Enfant-Jésus de Chauffailles, enseignantes à Saint-Marc depuis 1923, font leur entrée au couvent Sainte-Marie en 1932. Les Frères de l'Instruction chrétienne, présents à Saint-Marc depuis 1931, se voient dotés d'un nouveau collège aux lignes modernes en 1949.

Avenue Principale vue du clocher de l'église.

Maison sur la ferme de Polydor Laframboise. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 131.

Ferme occupée jusqu'en 1941 par la famille Bédard. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 155.

Maison natale de Bona Dussault, 1920. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 118.

Premier couvent en pierre construit en 1917. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 75.

En 1907, une voie de service joint Saint-Marc au chemin de fer du Grand Nord et offre à la fois le voyage Québec-Montréal et un nouveau débouché pour le transport des marchandises. À cette voie, vient s'ajouter une nouvelle ligne, vers 1915, qui assure les liaisons entre Québec, l'Abitibi et l'Ontario.

En 1918, la municipalité de village est mise sur pied pour répondre aux besoins d'une petite agglomération villageoise composée d'une artère principale et de quelques rues étroites près desquelles se pressent maisons bourgeoises, maisons modestes d'ouvriers ainsi que quelques commerces.

Couvent Sainte-Marie. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 76.

Rue Principale (avenue Principale). Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 53.

Collège Saint-Marc. Source : Ville de Saint-Marc-des-Carrières. Loisirs et Culture. Patrimoine. Une promenade historique au cœur du village. 27. Le CLSC. Collection Pauline Poulin [en ligne] : http://www.st-marc-des-carrieres.qc.ca/montage.asp?no=48223

Rue Principale (avenue Principale). Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 53.

Gare, vers 1935. Source : Alain GARIÉPY et al. *Une histoire marquée par la pierre : Saint-Marc-des-Carrières, 1901-2001*. 2001, p. 36.

Magasin général de Damase Nault. Source : Alain GARIÉPY et al. *Une histoire marquée par la pierre : Saint-Marc-des-Carrières, 1901-2001*. 2001, p. 36.

Premier presbytère. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 34.

Maison Narcisse Naud, avant 1920. Source : *Livre souvenir publié à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire de la fondation de St-Marc des Carrières*. 1976, p. 216.

QUELQUES BÂTIMENTS PATRIMONIAUX DE SAINT-MARC-DES-CARRIÈRES

Pour les fins de l'inventaire, 45 bâtiments ont été sélectionnés dans cette municipalité. La majorité d'entre eux se concentrent dans la partie ancienne de la municipalité, le long de l'avenue Principale. Il s'agit principalement de résidences issues de divers courants architecturaux. Certains de ces édifices possèdent notamment des caractéristiques propres à Saint-Marc-des-Carrières. En effet, l'importance de la pierre dans le développement de la ville se lit dans le patrimoine bâti. De nombreux bâtiments, qu'ils soient institutionnels, résidentiels, ou autres, sont construits avec ce matériau local.

Un certain modèle de maison est typique de Saint-Marc-des-Carrières. Ces résidences possèdent un plan carré, une toiture mansardée à quatre versants, des lucarnes à pignon sur les brisis et des lucarnes triangulaires sur les terrassons. Les ouvertures sont disposées de façon symétrique. Les toitures sont souvent recouvertes de tôle (canadienne, à baguettes, en plaque). Les tôles de certains brisis sont d'ailleurs fixées avec des rivets, visibles au centre des plaques. Cette technique est aussi une caractéristique locale et récurrente à Saint-Marc-des-Carrières redevable à un entrepreneur particulier. Ce modèle typique se retrouve en plusieurs exemplaires le long de l'avenue Principale.

Ancien Collège Saint-Marc construit en 1949 et transformé en CLSC, 1045, boulevard Bona-Dussault.

Ancienne résidence de Jos.-O. Gauthier, propriétaire de carrière, transformée en hôtel de ville, sise au 965, boulevard Bona-Dussault.

Balustrade en pierre taillée par Adélard Vézina visible au 750, avenue Principale.

698, avenue Principale

Maisons opulentes et modestes bordent l'avenue Principale. La plupart de ces grandes maisons construites pour les dirigeants des carrières à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle évoquent l'ancienne bourgeoisie active dans l'industrie de la pierre.

Maison sise au 984, avenue Principale. Les tôles du brisis sont fixées en leur centre avec des rivets.

1515, avenue Principale

737, avenue Principale

1081, avenue Principale

746, avenue Principale

D'anciens commerces convertis en résidence ou en immeuble de bureaux rappellent la prospérité et la vitalité commerciale de l'avenue Principale au 19e siècle et durant la première moitié du 20e siècle.

1419, avenue Principale

1145, avenue Principale

Ancien magasin général sis au 1395, avenue Principale

567, avenue Principale

Ancien hôtel Perreault sis au 499, boulevard Bona-Dussault, tout près de l'avenue Principale.

Le patrimoine religieux est aussi bien représenté à Saint-Marc-des-Carrières avec l'église, l'ancien presbytère, le presbytère actuel, le cimetière et des monuments réalisés par Adélard Vézina.

Presbytère actuel, sis au 1100, avenue Principale

Une partie de l'église, le presbytère actuel et le monument du Sacré-Cœur.

Monument du Sacré-Cœur

Premier presbytère modifié et transformé en résidence, sis au 1105-1109, avenue Principale.

Mausolée d'Adélard Vézina

Bien que peu nombreux, il est aussi possible de croiser des bâtiments agricoles bien conservés et quelques maisons de ferme.

645, 3e Rang

Grange-étable sise au 1514, avenue Principale

165, 3e Rang

Poulailler sis au 1514, avenue Principale

SAINT-RAYMOND

DEUX MILIEUX DISTINCTS

Le territoire de Saint-Raymond est composé de deux milieux distincts, l'urbain et le rural, qui se partagent une superficie de 696, 69 km^2 et où résident 10 000 habitants en 2013[22]. Avec cette population, Saint-Raymond se hisse au premier rang des localités les plus habitées de la MRC de Portneuf. L'agglomération urbaine s'étire le long de la rivière Sainte-Anne. Une artère principale, la rue Saint-Joseph, la traverse de part et d'autre. En bordure de celle-ci se pressent les principaux commerces, l'hôtel de ville, le cinéma et le presbytère. On trouve à proximité l'ancien couvent, l'église et une importante école. Sur des terrains de petites dimensions se pressent des maisons unifamiliales souvent assez anciennes qui rappellent à la fois le caractère ouvrier et bourgeois de la ville de Saint-Raymond. Des rues parallèles et perpendiculaires à la voie principale sont couvertes de ce même type de bâti résidentiel. Le bâti de brique sur plusieurs étages de la rue Saint-Joseph confère à la ville une allure qui rappelle celle des petites villes américaines.

À l'exception du secteur de la chute Panet positionné bien à l'écart du village, en direction ouest, où se trouve un petit hameau de maisons anciennes concentré en bordure de la rivière Sainte-Anne et créé à la suite de l'implantation d'une importante usine de papier, le territoire de Saint-Raymond se présente comme une série de rangs qui convergent tous vers la ville. Les terrains y sont souvent larges et les bâtiments beaucoup plus distancés qu'à la ville en raison de la vocation agricole et forestière du secteur. Dans ces rangs, le paysage est souvent montagneux, couvert d'une épaisse forêt et de champs cultivés.

22. Données provenant du recensement 2013 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34128/

Un secteur plus densifié de la route de Chute-Panet à l'approche de l'ancienne usine de papier, Saint-Raymond.

La rue Saint-Joseph, Saint-Raymond.

La rue Saint-Cyrille avec l'ancien collège des Frères de l'Instruction chrétienne, Saint-Raymond.

Le rang Saguenay avec ses imposantes montagnes qui dominent la vallée.

Le rang Notre-Dame sur lequel se succèdent plusieurs exploitations agricoles.

La rivière Sainte-Anne traverse les forêts, les terres agricoles et la ville de Saint-Raymond. La rivière Portneuf arrive au deuxième rang en termes d'importance. D'autres cours d'eau de moins grande envergure parsèment le territoire dont la rivière Chaude et la rivière aux Pins. De multiples lacs enfoncés dans un dense couvert forestier gravitent au nord. Le lac le plus connu de Saint-Raymond demeure le lac Sept-Îles en bordure duquel se sont greffées des résidences permanentes et secondaires depuis la fin du 19e siècle.

Vue sur le noyau villageois et le pont Tessier qui enjambe la rivière Sainte-Anne.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-RAYMOND

PRÉSENCE HURONNE

Avant l'installation des premiers colons, Saint-Raymond fait partie du territoire de chasse et de pêche des Hurons de Lorette établis à cet endroit depuis le 17e siècle. La tradition orale raconte qu'ils avaient aménagé, en bordure de la rivière Sainte-Anne, une habitation de billots de sapin pour le repos des chasseurs. Surnommée « la Cabane ronde », on la retrouvait près de la rivière Sainte-Anne à l'emplacement actuel de l'église et de l'ancien couvent.

Le manoir seigneurial des Panet à Bourg-Louis. Source : Gaétan GENOIS, Fernande GINGRAS et Harold GERMAIN. *Saint-Raymond, au cœur de la rivière Sainte-Anne, 1842-1992*. Saint-Raymond, Ville de Saint-Raymond, 1992, p. 42.

LA SEIGNEURIE DE BOURG-LOUIS ET LA COLONISATION CANADIENNE-FRANÇAISE

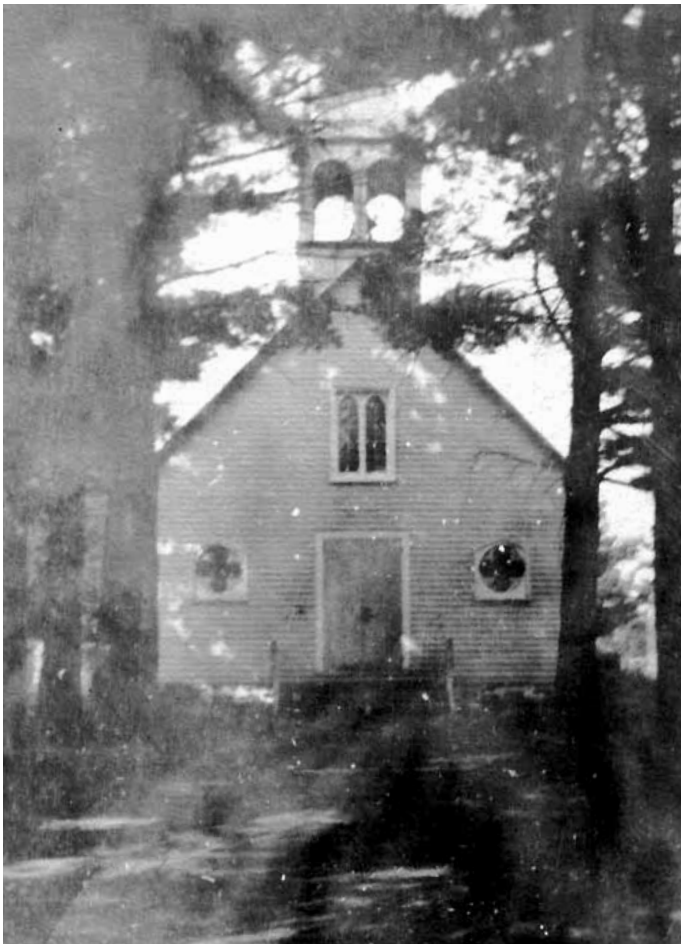
Jusqu'à l'abolition du régime seigneurial, le territoire de Saint-Raymond fait partie de la seigneurie de Bourg-Louis octroyée en 1741 au négociant Louis Fornel. En 1777, demeurée non-développée, elle est transmise à l'avocat Jean-Antoine Panet. Son fils Bernard-Antoine Panet, également avocat, en obtient les titres de seigneur en 1815. Comme l'exige les droits et les devoirs du seigneur envers ses censitaires, il fait construire un manoir au nord de la Traverse du Lac-à-la-Poche (Lac Sergent), près de la rivière Portneuf. À cet endroit, une chute d'eau permet d'alimenter un moulin à farine qui sera connu sous le nom de moulin Garvin.

Devenu coseigneur en 1831, Peter Langlois s'active avec Bernard-Antoine Panet et son épouse Harriet Antill à développer la seigneurie. Au début des années 1830, quatre couples de L'Ancienne-Lorette viennent s'établir dans la vallée de la rivière Sainte-Anne, imités par d'autres pionniers de Lorette et des environs. De 1835 à 1844, la petite colonie canadienne-française de la vallée de la rivière Sainte-Anne est desservie une fois par année par le curé de Sainte-Catherine. Les habitants se dotent alors d'une construction, sans doute assez rudimentaire, pour célébrer les offices. Le nombre grandissant de population à s'installer dans le secteur mène ensuite à la fondation de la paroisse de Saint-Raymond-Nonnat en 1842. Elle comprend alors 600 habitants. Une chapelle de bois est édifiée en 1842 ou 1844 sur un terrain concédé par le seigneur Peter Langlois près de l'emplacement actuel de l'église. Un cimetière est aménagé près de la rivière; le premier enterrement a lieu en 1844. En 1845, la paroisse est érigée civilement et un premier maire est élu. Un presbytère est construit en 1846 ou 1847 selon les sources.

IMPLANTATION BRITANNIQUE

La colonisation de l'arrière-pays est aussi stimulée par une implantation d'immigrants britanniques. Des Irlandais arrivés au port de Québec ayant fui la famine dans leur pays sont recrutés par les seigneurs de Bourg-Louis pour coloniser leur seigneurie. En 1833, un chemin reliant Neuville à la seigneurie du Bourg-Louis facilite leur installation. Éloignés du hameau canadien-français implanté plus près de la rivière Sainte-Anne, ces familles répondant aux noms de Gray, Garvin, Davidson et Keough, se font fermiers et s'établissent dans le Grand Rang, dans le secteur de la Chute-Panet et dans le rang de la Montagne. Ils baptisent ces lieux « New-Guenersey » et se construisent une chapelle en bois rond. Les premiers registres de la mission sont ouverts. Les anglophones qui s'installent à Saint-Raymond sont principalement des cultivateurs. Ils possèdent bientôt leur école et un moulin à scie. De 1848 à 1874, la mission de Bourg-Louis se développe suffisamment pour qu'un pasteur y réside en permanence.

Pierre-Jacques Bédard, le troisième curé de la paroisse de Saint-Raymond, obtient son poste en 1850. Énergique et impliqué, il veille au développement de sa cure en dirigeant notamment le mouvement de colonisation dans le canton Roquemont. Le paysage de cette région, avec sa vallée entourée de hautes montagnes ainsi que ses lacs sauvages, lui évoquent suffisamment ceux de la région du Saguenay que le secteur en est ainsi baptisé. Un bon nombre d'Irlandais catholiques et protestants s'établissent sur les terres de ce canton dans le but de les cultiver et d'en vivre. Voyant se multiplier les colons dans cette nouvelle mission, il fait construire une chapelle en bois près de la rivière Bédard en 1860. Un moulin à scie est également édifié pour fournir le bois de construction des habitations. Malgré de tels développements, ces efforts de colonisation s'avèrent un échec en raison de la pauvreté des terres.



Érigée en 1840, l'église Saint-Bartholomew est le plus vieux temple anglican de la région de Portneuf. Avec le cimetière, ce site religieux se révèle aujourd'hui comme l'un des rares témoins de l'implantation britannique dans Portneuf. Source : © CARP, PA30 Fonds Glenn Marcotte.

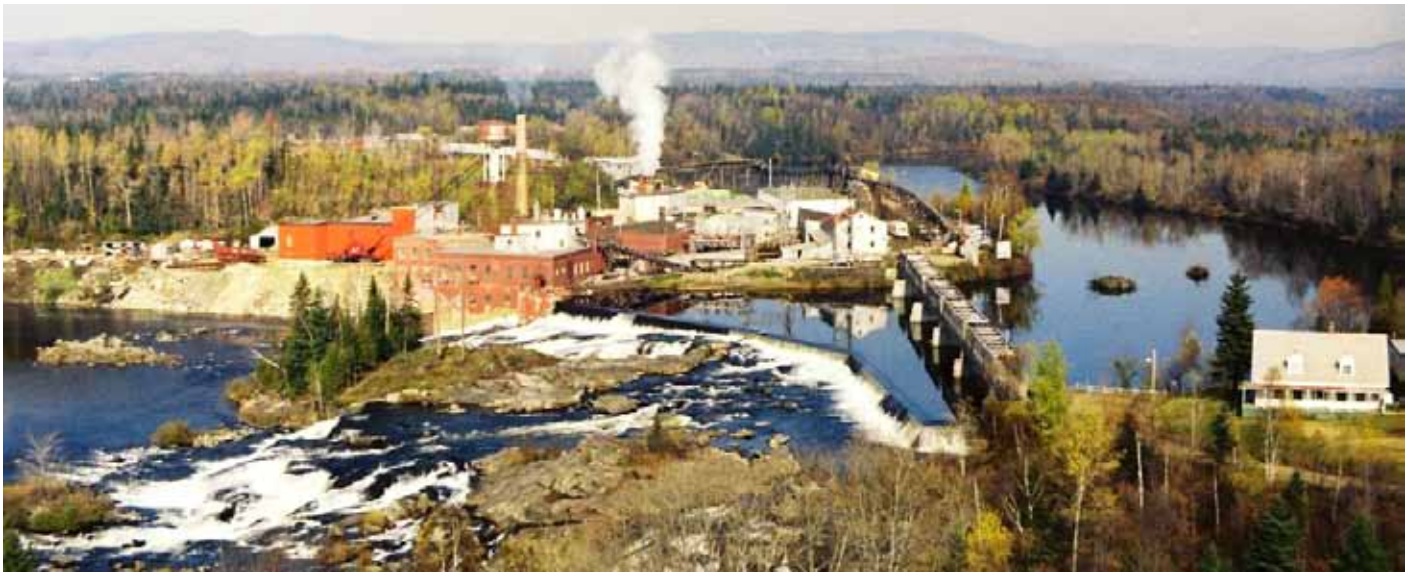
La chapelle Saint-Agricole sur son emplacement d'origine. Source : Gaétan GENOIS, Fernande GINGRAS et Harold GERMAIN. *Saint-Raymond, au cœur de la rivière Sainte-Anne, 1842-1992*. Saint-Raymond, Ville de Saint-Raymond, 1992, p. 107.

L'INDUSTRIE DU BOIS À SAINT-RAYMOND

L'industrie du bois deviendra très importante à Saint-Raymond. Vers 1850-1860, les forêts vierges de la localité attisent l'intérêt des marchands de bois et des habitants. L'exploitation forestière débute au cours de ces décennies. Le bois bûché en hiver est dravé sur la rivière Sainte-Anne jusqu'à son embouchure à Sainte-Anne-de-la-Pérade où il est ensuite chargé sur des goélettes qui circulent sur le fleuve. Jusqu'aux environs des années 1900, le pin blanc demeure une essence recherchée. En demande pour sa durabilité, il entre notamment dans la construction des maisons des habitants.

Une importante compagnie de pâte à papier, d'abord connue sous le nom de Saint-Raymond Paper, s'installe en 1905 dans le secteur de la Chute Panet à l'emplacement d'un ancien moulin à farine. Un barrage est construit pour faire fonctionner la machinerie. Cette usine contribuera pour beaucoup au développement domiciliaire du secteur. Durant tout le 20e siècle, les forêts environnantes sont exploitées par de grandes compagnies forestières qui mobilisent des milliers d'hommes durant l'hiver. La ville de Saint-Raymond devient le lieu de rencontre des contracteurs, des mesureurs de bois et des bûcherons, lors de la période importante de la coupe de bois, communément appelée « le temps des chantiers ».

À cette exploitation forestière dirigée par d'importants marchands de bois du 19e siècle et les grandes compagnies de papier du 20e siècle, se greffent d'autres domaines qui utilisent les ressources ligneuses. De la moitié du 19e siècle jusqu'aux environs des années 1950, chaque rang ou presque des localités rurales du Québec possède sa scierie. Saint-Raymond ne fait pas exception. Des scieries plus importantes sont aussi mises sur pied par des industriels installés dans et près du village et contribuent à fournir de l'emploi. La fabrication du charbon de bois débute avec l'initiative de quelques habitants de Saint-Raymond dans la première tranche du 20e siècle.



Site industriel de l'usine de papier de la Chute Panet dans les années 1980. Source : BAnQ, P690,S1,D80-157.

UNE PETITE VILLE AU CŒUR DE LA FORÊT LAURENTIENNE

Le gouvernement nomme un tout premier maître de poste à Saint-Raymond en 1853. Cinq ans plus tard, la première chapelle des années 1840 est incendiée et reconstruite en pierre. Un premier pont est construit en 1875 pour traverser la rivière Sainte-Anne qui s'effectuait jusque-là avec un bac. En 1880, le tronçon du chemin de fer reliant la ville de Québec au lac Saint-Jean et passant à Saint-Raymond est complété. Sortie d'un certain isolement grâce à ce lien ferroviaire, Saint-Raymond connaît alors des retombées dans tous les domaines tant commercial, industriel que domiciliaire. Le village prend de l'expansion, les premières grandes scieries peuvent voir le jour en permettant d'acheminer la production par train.

Cour à bois de la scierie d'Adélard Moisan dans les années 1940 dans le village de Saint-Raymond. Source : © CARP, Fonds Paul-André Déry.

Fours à charbon à Saint-Raymond dans les années 1950. Source : © CARP, Fonds Paul-André Déry.

Gare de Saint-Raymond vers 1947. Source : © CARP, Fonds Paul-André Déry

La population est en constante augmentation et il devient nécessaire de voir à l'éducation des enfants aussi de plus en plus nombreux. Les Sœurs de la Charité de Québec acceptent une charge à Saint-Raymond. Elles font construire un grand couvent en pierre dans lequel elles emménagent en 1896. Les Frères des Écoles chrétiennes arrivent en 1908 pour assurer l'enseignement aux garçons dans le collège.

Pour mieux répondre aux besoins des agriculteurs et des villageois qui sont principalement des journaliers et des commerçants, Saint-Raymond est divisé en municipalité de village et de paroisse en 1898. Une nouvelle église est élevée en 1900 et continue de marquer le centre du noyau villageois. Un hôtel de ville se retrouve à l'extrémité de la rue Saint-Jacques dans la première décennie du 20e siècle qui sera remplacé en 1957, la même année où le village de Saint-Raymond devient officiellement ville.

Collège construit en 1909 pour les Frères des Écoles chrétiennes. Source : Maryse PAQUET. *St-Raymond: une ville, une histoire*. p. 38.

Couvent de Saint-Raymond. Source : © CARP, Fonds Paul-André Déry.

Église de Saint-Raymond construite au tout début du 20e siècle. Source : Gaétan GENOIS, Fernande GINGRAS et Harold GERMAIN. *Saint-Raymond, au cœur de la rivière Sainte-Anne, 1842-1992*. Saint-Raymond, Ville de Saint-Raymond, 1992, p. 101.

Premier hôtel de ville de Saint-Raymond. Source : Gaétan GENOIS, Fernande GINGRAS et Harold GERMAIN. *Saint-Raymond, au cœur de la rivière Sainte-Anne, 1842-1992*. Saint-Raymond, Ville de Saint-Raymond, 1992, p. 14.

En 1899, un incendie détruit quarante maisons dans le village. On saisit l'opportunité de reconstruire en brique, principalement de la brique rouge conçue sur place, et de moderniser le bâti et l'allure de la ville. En trois mois, le réaménagement du secteur est complété. Des rues ont été élargies. Le sort s'acharne pourtant sur le village. Un second incendie presqu'aussi important que le premier éclate en 1907 et prend naissance dans le secteur de la rue Saint-Joseph. Les maisons sont alors reconstruites avec davantage de distance. Suite à ces deux conflagrations et aux reconstructions qui en a résulté, la rue Saint-Joseph a bénéficié d'une cure de rajeunissement. Avec ses hauts bâtiments en brique et ses commerces, on lui a conféré l'allure d'une rue principale digne de plus grandes villes.

Rue Saint-Joseph dans les années 1940. Source : © CARP, Fonds Paul-André Déry.

LA VILLÉGIATURE

Les vastes étendues forestières de la région de Saint-Raymond, les lacs et les rivières qui les sillonnent, ont très tôt attiré des touristes fortunés amateurs de chasse et de pêche, des communautés religieuses en retraite estivale et des citadins en quête de quiétude et de grand air. Le secteur du lac Sept-Îles attire ses premiers villégiateurs en 1876. Les deux premiers chalets sont construits cette année-là. Au cours de la décennie de 1910, de plus en plus d'estivants se construisent de petits chalets de bois autour du lac si bien qu'en 1952, 115 sont dénombrés au lac Sept-Îles.

L'accès de la région aux sportsmen américains, canadiens et européens est fortement simplifié par le chemin de fer entre Québec et le Lac-Saint-Jean. Plusieurs clubs de chasse et de pêche apparaissent donc à la fin du 19e siècle dans les environs de Saint-Raymond, dont le Tourilli et le club Triton, pour ne nommer que ceux-là, et qui se trouvent tous deux à quelques dizaines de kilomètres au nord de Saint-Raymond.

Villa Claire Fontaine construite en 1932 par Adélard Lefebvre. Source : Gaétan GENOIS, Fernande GINGRAS et Harold GERMAIN. *Saint-Raymond, au cœur de la rivière Sainte-Anne, 1842-1992*. Saint-Raymond, Ville de Saint-Raymond, 1992, p. 171.

Le Tourilli Lodge du club Tourilli fondé en 1889. Source : Gaétan GENOIS. *Le Club Triton : l'histoire du plus prestigieux club de chasse et pêche au Québec*. Les Saules, Éditions Rapides blancs, 1989, p. 279.

QUELQUES BIENS PATRIMONIAUX DE SAINT-RAYMOND

Avec 88 bâtiments retenus dans l'inventaire, la région de Saint-Raymond fait bonne figure en matière de patrimoine architectural.

162, rue Saint-Pierre

La maison Augustine-Plamondon, sise au449, rue Saint-Joseph, est un immeuble patrimonial cité.

1700, rang Saguenay

523, rue Saint-Joseph

Le pont Tessier avec l'ancien couvent que l'on aperçoit tout au bout.

Une diversité de typologies fonctionnelles est présente. Le pont Tessier, un ouvrage de génie civil, marque le village en passant par-dessus la rivière Sainte-Anne depuis plus de 100 ans. Installé à proximité, l'ancien couvent des Sœurs de la Charité se dresse à l'ombre du clocher de l'église. Le presbytère et l'hôtel de ville viennent compléter cet ensemble de bâtiments institutionnels.

Église Saint-Raymond-Nonnat

Presbytère de Saint-Raymond

Hôtel de ville de Saint-Raymond

Le patrimoine religieux est bien représenté à Saint-Raymond avec 12 croix de chemin, une variété de lieux de culte et deux cimetières.

La chapelle Saint-Agricole est un immeuble patrimonial cité.

Calvaire positionné dans un secteur isolé du chemin du Lac-Sept-Îles Sud.

La chapelle Notre-Dame-de-l'Assomption du Lac Sept-Îles en face du lac Sept-Îles.

L'église St. Bartholomew est un immeuble patrimonial cité.

L'établissement d'une usine de pâte et papier au début du 20e siècle a laissé dans la route de Chute Panet, un ensemble de maisons semblables construites pour les employés spécialisés et les cadres de l'usine.

La rue Saint-Joseph, l'artère principale qui traverse le cœur de la ville de Saint-Raymond, possède un caractère particulier qui rappelle les rues principales des petites agglomérations urbaines nord-américaines avec son enfilade de bâtiments à vocation commerciale et résidentielle en brique de style boomtown. Et comme dans ces petites villes américaines, Saint-Raymond possède également son cinéma.

Maison de cadre de l'ancienne usine de papier sise au 924, route de Chute-Panet.

190, rue Saint-Joseph

Maison d'employés spécialisés de l'ancienne usine de papier faisant partie d'un ensemble de plusieurs maisons identiques érigées côte à côte en face de la route de Chute-Panet.

Théâtre Alouette sur la rue Saint-Joseph

Le secteur du lac Sept-Îles est bien pourvu en demeures secondaires, mais bénéficiant d'un dense couvert forestier, les propriétés possédant des chalets anciens n'ont pu être toutes visitées et inventoriées. Deux d'entre eux ont été retenus dont l'ancienne villa de La Salle, la résidence d'été des Frères de l'Instruction chrétienne de Saint-Raymond.

Des nombreux fours à charbon recensés sur le territoire de la MRC de Portneuf, un seul apparaît dans l'inventaire en raison de son accessibilité et de son bon état d'authenticité. Il se trouve dans les limites de la municipalité de Saint-Raymond.

L'ancienne Villa de La Salle est installée en bordure du lac et fait face au plan d'eau.

Four à charbon situé dans le chemin de la Traverse.

3409, chemin du Lac-Sept-Îles

SAINT-THURIBE

UN VILLAGE BLOTTI AU PIED DES MONTAGNES

Saint-Thuribe est une petite municipalité agricole de 50,81 km^2 composée de 288 personnes en 2011[23]. Elle est entourée par Saint-Alban à l'est, Saint-Casimir au sud et Saint-Ubalde au nord et à l'ouest. L'agriculture, l'industrie laitière et l'exploitation forestière constituent les bases économiques de la municipalité. Le sud du territoire se trouve dans la plaine agricole alors qu'au nord se présentent les premiers contreforts du piémont laurentien.

La vallée de la rivière Blanche se trouve à l'est du territoire et de nombreux cours d'eau secondaires (ruisseaux et petites rivières) le traversent, ce qui donne un caractère plus vallonné au paysage.Le paysage est ponctué de bosquets boisés dans le secteur de la plaine et derrière le village. Des fermes sont installées sur ces terres divisées selon le système de rangs et elles sont souvent disposées près des rivières.

23. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34085/

Rang de la rivière Blanche, Saint-Thuribe.

Au loin, les collines du piémont laurentien.

Plaine agricole typique de Saint-Thuribe.

Rivière Blanche

Ferme en bordure d'un rang.

L'église du village se dresse sur une butte élevée qui permet de la voir de loin, dès la plaine agricole. Cette vue du lieu de culte par l'entrée sud du village, sur la rue de l'Église, constitue d'ailleurs un point fort dans le paysage de la municipalité. Elle forme, avec le presbytère et l'ancien couvent, un groupe de bâtiments institutionnels au centre du noyau villageois.

Ce dernier possède d'ailleurs le caractère typique des villages ruraux québécois. La rue Principale, près de laquelle se pressent des maisons anciennes, serrées les unes contre les autres, le traverse d'est en ouest et constitue l'artère la plus importante de Saint-Thuribe.

Rue de l'Église

Ancien couvent, église et presbytère.

Rue Principale

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-THURIBE

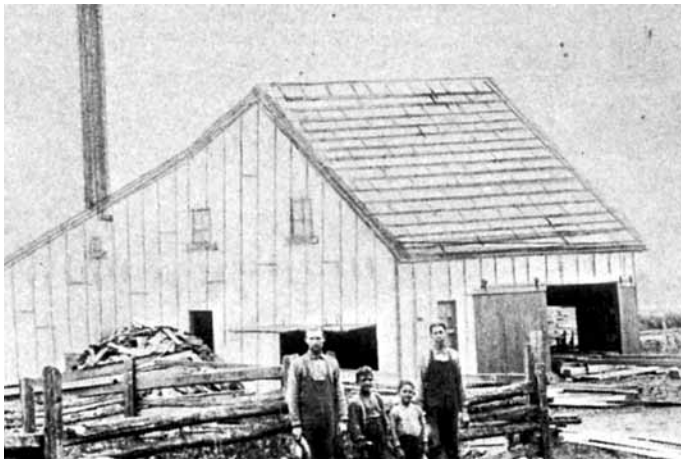
C'est d'abord l'exploitation forestière qui ouvre le territoire de la future paroisse à la colonisation. Des coupes de bois sur des terres non concédées de la rivière Blanche sont opérées dès les années 1830, mais la coupe s'intensifie une trentaine d'années plus tard avec les chantiers de la scierie Grandbois de Saint-Casimir. La rivière Blanche sert alors pour la drave. En 1845, un chemin est tracé de chaque côté de la rivière Blanche et progressivement, une petite communauté de défricheurs se forme dans ce secteur alors dénommé le Haut Saint-Casimir.

Bientôt, ces derniers demandent l'organisation de leur territoire en paroisse et la construction d'une église. Leur souhait est exaucé en 1897 lorsque le démembrement de la partie nord de la paroisse de Saint-Casimir donne naissance à celle de Saint-Thuribe. L'église en brique conçue l'année suivante est suffisamment grande pour accueillir une population que l'on estime alors à environ 600 habitants.

Maison d'Honoré Bélanger. Source : *Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973*. 1973, p. 157.

Maison d'Azarias Garneau. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 111.

Pont Nadeau sur la rivière Blanche, 1945. Source : © BAnQ.



Moulin à scie de Léon Bélanger. Source : *Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973*. 1973, p. 172.

La construction du presbytère prend également fin cette même année pour loger le premier curé résident. L'église, la sacristie et le presbytère sont construits selon les plans d'Honoré Lachance, architecte de Saint-Casimir, puis retouchés par Francis Dion, constructeur d'église. Une briqueterie est spécialement érigée, non loin de l'église, pour servir à la construction de ces bâtiments.

Un conseil municipal est organisé avec la fondation de la paroisse et les réunions se déroulent dans des écoles de rang.

Intérieur de l'église. Source : © BAnQ, CP 7205 CON.

Presbytère au temps du curé Olivier Martin, premier prêtre de Saint-Thuribe. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 20.

L'église en 1938. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 21.

École de la Rivière-Blanche-Est, 1959-60. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 74.

Dès que l'emplacement du village est décidé et la rue Principale tracée, plusieurs commerçants manifestent le désir de s'installer dans la nouvelle paroisse. Des artisans de divers métiers comme un boucher, un boulanger, un barbier, un charron, un charretier, un cordonnier, un ferblantier et un forgeron élisent domicile dans le petit hameau de Saint-Thuribe, généralement sur la rue Principale.

En 1910, le territoire de la paroisse est augmenté avec l'ajout d'un territoire situé vers la municipalité de Saint-Ubalde, ouvert à la colonisation en 1922.

Défrichement sur une terre. Source : *Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973*. 1973, p. 157.

Rue de l'Église. Source : © BAnQ.

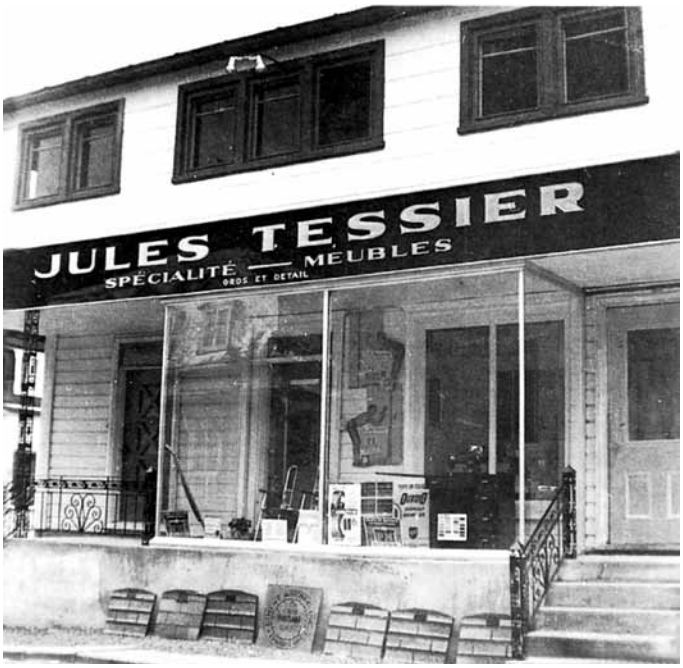
Boucher dans le village. Source : *Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973*. 1973, p. 134.

Magasin de Victor Guertin, premier marchand général de Saint-Thuribe. Source : *Paroisse de Saint-Thuribe, 1898-1973*. 1973, p. 134.

Arrivée de M^gr^ Bégin par la rue de l'Église, 1911. À gauche, le magasin de Victor Guertin. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 77.

Rue Principale. Source : Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : Portneuf*. vol. 6. 2002, p. 171.

Première banque installée dans la résidence d'Henri Bélanger. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 92.



Magasin général de Jules Tessier, 1957. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 90.

L'installation d'un point de vente de la Banque Nationale dans les années 1920 et l'ouverture d'une Caisse populaire en 1937 rendent compte du dynamisme et de la prospérité de Saint-Thuribe dans la première moitié du 20e siècle.

Un couvent en bois est dessiné par les architectes Ouellet et Lévesque et ouvre ses portes en 1913 pour remplacer l'école no 1 du village. Cinq religieuses des Servantes du Saint Cœur-de-Marie viennent de Québec pour prendre la direction de cette institution. Rasé par les flammes en 1931, il fait place à un nouvel édifice l'année suivante, construit par l'entrepreneur Ludger Leboeuf.

Premier couvent. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 76.

Deuxième couvent. Source : *Saint-Thuribe d'hier à aujourd'hui, 1898-1998*. 1998, p. 78.

QUELQUES BÂTIMENTS PATRIMONIAUX DE SAINT-THURIBE

Le village présente un bâti rural et villageois intéressant, caractéristique de sa période de fondation. Au total, 29 biens patrimoniaux de Saint-Thuribe apparaissent dans l'inventaire. Ce corpus touche principalement au patrimoine religieux et aux maisons anciennes du village et de la campagne.

Le cimetière avec quelques vieux monuments

Ancien presbytère de Saint-Thuribe, sis au 375, rue Principale

Église de Saint-Thuribe

Plusieurs résidences anciennes très intéressantes au niveau de leur architecture et de leur état d'authenticité font face à la rue Principale qui a su conserver son bâti d'époque et sa trame initiale. La maison Léon-Bélanger se démarque par son style victorien et la présence de bon nombre de composantes d'origine. Elle a été construite en 1903 par Léon Bélanger, marchand de bois, et son frère Régis.

385, rue Principale

Maison Léon-Bélanger sise au 285, rue Principale

360, rue Principale

Maison visible à l'angle des rues Principale et de l'Église. Elle présente une forme de toiture particulière imposée par sa situation au croisement de deux rues.

440, rue Principale

Le patrimoine bâti de la campagne de Saint-Thuribe est surtout composé de maisons traditionnelles québécoises, de maisons mansardées et de maisons de style vernaculaire américain.

110, rue de l'Église

Maison mansardée sise au 640, rang Saint-Léon

Maison sise au 705, rang Saint-David. Ces deux maisons (ci-haut) présentent des caractéristiques similaires. Si nous ne connaissons pas la date de construction de la maison du haut (110, rue de l'Église), nous savons par contre que la présente maison (705, rang Saint-David) est l'une des plus anciennes résidences de Saint-Thuribe et aurait été bâtie vers les années 1840. Peut-être la maison du haut date-t-elle de la même époque.

Maison de ferme avec ses dépendances sise au 110, 3e Rang. Tous les bâtiments de l'ensemble sont très endommagés mais présentent un haut degré d'authenticité. Nous reconnaissons la typique lucarne double de la région de Portneuf.

Certaines croix de chemin ont été préservées dans les rangs de la campagne de Saint-Thuribe.

Croix sise au 640, rang Saint-Léon

Croix près du 705, rang Saint-David

SAINT-UBALDE

UN PAYSAGE VALLONNÉ, AGRICOLE ET FORESTIER

En 2011, 1 403 habitants se partagent les 141,28 km² de la municipalité de Saint-Ubalde[24]. Celle-ci est cernée par Saint-Alban à l'est, par Saint-Casimir, Saint-Thuribe et Saint-Alban au sud, par la MRC de Mékinac au nord, et par les MRC de Mékinac et des Chenaux à l'ouest.

Quelques lacs, dont le lac Blanc qui fait la réputation de la municipalité, et rivières se trouvent sur le territoire. La route 363 reconnue comme un corridor routier panoramique offre des perspectives intéressantes sur les paysages vallonnés et arborescents de Saint-Ubalde. L'agriculture, notamment la culture de la pomme de terre, et l'acériculture sont deux ressources économiques importantes de la municipalité. La villégiature offre des retombées économiques non négligeables durant l'été.

La municipalité de Saint-Ubalde est établie dans le piémont laurentien. On y trouve une alternance entres des reliefs plats, vallonnées et des collines. Un grand couvert forestier mixte et feuillu couvre le territoire.

24. Données provenant du recensement 2011 de Statistique Canada et du Répertoire des municipalités du Québec du ministère des Affaires municipales [en ligne] : http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/34090/

Le rang Saint-Achille vers le nord, Saint-Ubalde.

Vue sur le village à partir du rang Saint-Alphonse.

Vue sur les terres à partir du rang Saint-Achille.

Rue Saint-Paul

Vue sur le village à partir du rang C.

Le village est flanqué sur une élévation et implanté le long de deux axes principaux (rue Saint-Paul et boulevard Chabot). L'ancien couvent, l'église et le presbytère sont établis au centre du village. La rue Saint-Paul le parcourt du sud au nord. Le bâti érigé en bordure de cette voie est constitué de maisons anciennes élevées sur d'étroits terrains. De petits quartiers datant des années 1960 et 1970 se sont développés de part et d'autre de la concentration d'origine.

À l'extérieur du village, le territoire est desservi par un système de rangs qui semble influencé par la topographie de la région. Des maisons de ferme et des bâtiments agricoles constituent le patrimoine bâti de la campagne.

Vue du rang Sainte-Anne.

Un des nombreux ruisseaux qui traversent le territoire de la municipalité.

BRÈVE HISTOIRE DE SAINT-UBALDE

En 1858, Jean Daigle dit Cayen est le premier colon à s'installer avec sa famille sur cette partie de la seigneurie de Grondines et du canton de Montauban. Il est suivi au cours de la décennie suivante par de nombreux autres défricheurs, dont certains proviennent de Neuville. Depuis 1860, une mission assurée par le curé de Saint-Casimir dessert la future paroisse de Saint-Ubalde. Deux ans passent avant de voir l'ouverture d'un chemin par le gouvernement qui rejoint Saint-Ubalde accélérant ainsi la colonisation du territoire par des habitants provenant principalement des paroisses du comté de Portneuf.

La paroisse de Saint-Ubalde est érigée canoniquement en 1866 par détachement de celle de Saint-Casimir. Un des plus beaux emplacements du futur village accueille déjà, vers 1868-1871, une chapelle en bois peinte en blanc, puis un petit presbytère pour loger le premier curé résident arrivé en 1871. Entre temps, le service religieux demeure assuré par le curé de Saint-Casimir. Le noyau villageois se constitue ainsi autour de la chapelle et du presbytère. La paroisse reçoit son titre de municipalité en 1873.

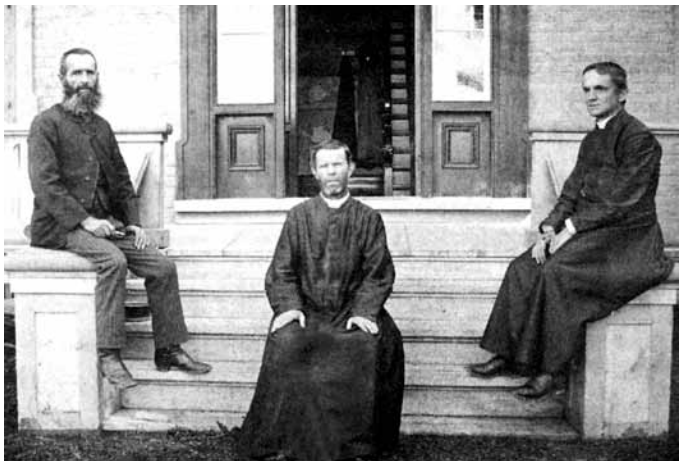
Pour répondre aux besoins d'une population grandissante, une nouvelle église, dessinée par l'architecte Paul Cousin, est terminée en 1882.

Cette même année, un second presbytère construit à partir de la chapelle est mis à la disposition du curé. Un premier cimetière est aménagé au nord de l'église sur une lisière de terrain entre la salle paroissiale et la sacristie. Le cimetière actuel est implanté un peu plus tard en bas de la rue Saint-Paul.

Presbytère. Source : *Album-souvenir et historique du centenaire de la paroisse St-Ubald, 1860-1960*, s.d., p. 22.

La plus ancienne photo de l'église. On peut apercevoir une partie de la façade du presbytère avant la transformation de la toiture en style mansardé. À droite de l'église, le magasin Filteau. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 66.

Intérieur d'origine de l'église. Source : Hélène BOURQUE et Paul LABRECQUE. *Les églises et les chapelles de Portneuf*. 2000, p. 68.



Deux curés et un homme devant la porte du presbytère. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 70.

Couvent avant son agrandissement. Source : Guy LAVIOLETTE. *Saint-Ubalde de Portneuf : album '73*. 1973, p. 45.

Pour assurer l'enseignement primaire dans le village, les Sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie prennent le relais des enseignantes laïques qui enseignent alors dans un couvent construit en 1885.

Entre 1870 et 1900, la forêt recule et les terres défrichées organisées selon le système des rangs sont parsemées de fermes et de petites écoles. Ces écoles sont encadrées par la commission scolaire depuis sa fondation dans les années 1870.

Si le village vit à un rythme qui lui est propre, avec ses commerces et ses institutions, nécessitant la création d'une municipalité de village en 1920, la partie agricole de Saint-Ubalde se spécialise progressivement, dès les années 1930, dans la culture de la pomme de terre.

Élèves devant le couvent. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 97.

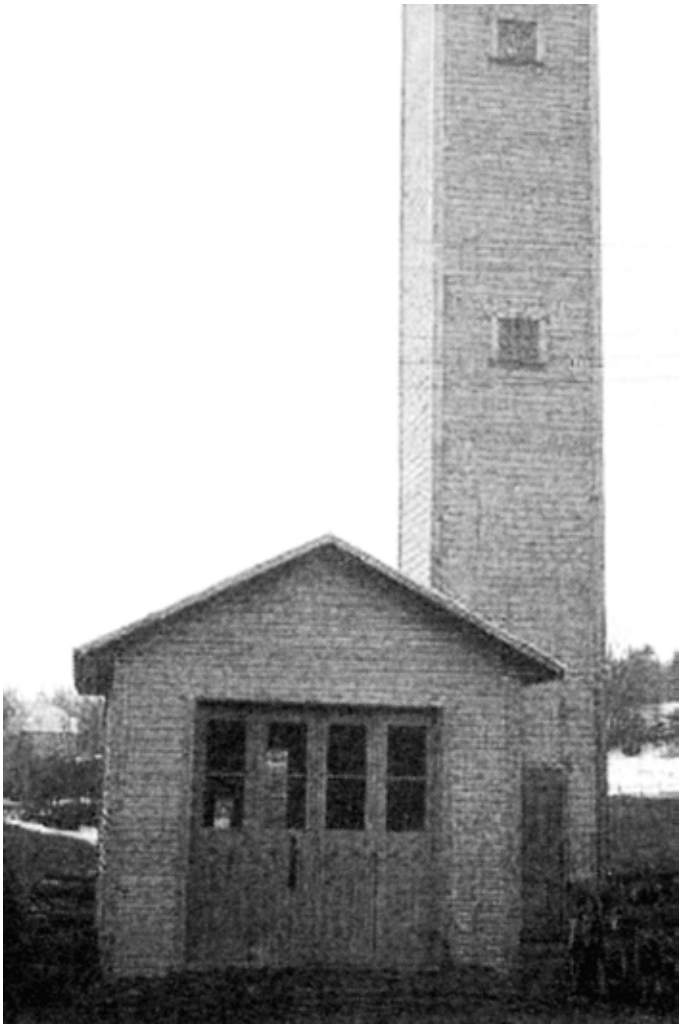
École no 6. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 110.

Couvent vers 1955. Source : *Album-souvenir et historique du centenaire de la paroisse St-Ubald, 1860-1960*, s.d., p. 47.

Couvent vers 1955. Source : *Album-souvenir et historique du centenaire de la paroisse St-Ubald, 1860-1960*, s.d., p. 47.

Bas du village, 1897. Source : *Album-souvenir et historique du centenaire de la paroisse St-Ubald, 1860-1960*, s.d., p. 82.

Haut du village, 1897. Source : *Album-souvenir et historique du centenaire de la paroisse St-Ubald, 1860-1960*, s.d., p. 82.



Premier poste de pompier. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 235.

Pont au rang Saint-Charles, 1944. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 37.

Maison de ferme probablement bâtie en 1908. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 380.

Maison de la famille Marcotte et croix de chemin. Source : Guy LAVIOLETTE . *Saint-Ubalde de Portneuf : album '73*. 1973, p. 150.

L'exploitation forestière est aussi présente sur le territoire avec plusieurs petites scieries bien souvent familiales.

Les Grandbois de Saint-Casimir contrôlent les coupes de bois autour de Saint-Ubalde à la fin du 19e siècle. À partir des années 1920, des entrepreneurs forestiers de Saint-Ubalde commencent à opérer leurs propres chantiers et scieries en obtenant des coupes de bois de grandes compagnies, telles l'Internationale et la Brown, autour des lac Weller, Blanc, à la Hache et des Sept-Îles.

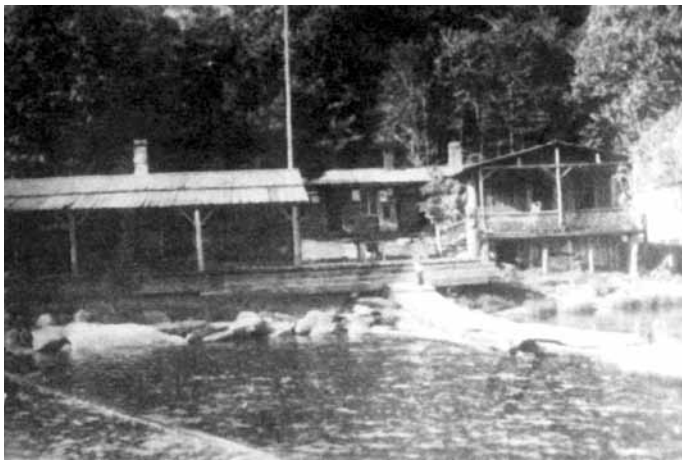
Grange du 156, rang Saint-Joseph, 1972. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 375.

Moulin Julien Auger, vers 1900. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 169.

Scierie et flottage de bois au lac Blanc. Source : LAVIOLETTE, Guy. *Saint-Ubalde de Portneuf : album '73*. 1973, p. 94.

Moulin Magnan, vers 1925. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 167.

La beauté et la tranquillité des lacs de Saint-Ubalde permettent le développement de la villégiature. Des clubs privés, puis des colonies de vacances, y sont établis.



Club des Américains, vers 1933-1938. Source : *Au fil du temps : 150e Saint-Ubalde, 1860-2010*. 2009, p. 512.

QUELQUES BÂTIMENTS PATRIMONIAUX DE SAINT-UBALDE

Le village présente un bâti rural et villageois intéressant, caractéristique de sa période de fondation. Au total, 29 biens patrimoniaux de Saint-Thuribe apparaissent dans l'inventaire. Ce corpus touche principalement au patrimoine religieux et aux maisons anciennes du village et de la campagne.

Cimetière de Saint-Ubalde

Église de Saint-Ubalde

Ancien couvent converti en hôtel de ville, sis au 427, boulevard Chabot.

Ancien presbytère converti en bibliothèque municipale et en salles de réunion, sis au 425, rue Saint-Paul.

Le village possède également plusieurs maisons anciennes bien conservées issues de courants architecturaux variés. Elles sont majoritairement implantées en bordure de la rue Saint-Paul, l'une des artères les plus importantes de la petite agglomération. Leur opulence évoque d'ailleurs la présence d'une ancienne bourgeoisie disparue.

405, rue Saint-Paul

398, rue Saint-Paul

468, rue Saint-Paul

454, rue Saint-Paul

Les maisons de ferme prédominent la campagne de Saint-Ubalde. La majorité d'entre elles font partie du style vernaculaire américain et du style Second Empire fort en vogue à la fin du 19e siècle. Plusieurs sont encore recouvertes d'un revêtement en clins de bois ou en bardeaux de bois.

À l'occasion, certaines de ces résidences sont accompagnées de bâtiments agricoles possédant un bon état d'authenticité.

1019, rang Saint-Paul Nord

622, rang Saint-Alphonse

1148, rang Saint-Achille

Maison Wilfrid-Richard au 824, rang Sainte-Anne

Grange du 1433, rang Saint-Paul Nord

Enfin, l'inventaire est complété de plusieurs croix de chemin qui rappellent la prédominance de l'église catholique dans les campagnes québécoises du 19e siècle et du début du 20e siècle.

Croix de chemin dans le rang Saint-Charles

Croix dans le rang Sainte-Anne

Croix de chemin dans le rang C

L'inventaire du patrimoine bâti portneuvois répertorient plus de 900 bâtiments et biens patrimoniaux de la MRC de Portneuf et contribue à améliorer les connaissances sur ce patrimoine culturel. Cet inventaire, réalisé dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre la MRC de Portneuf et le ministère de la Culture et des Communications, couvre plusieurs types de bâtiments : religieux, industriel, institutionnel, commercial, résidentiel, agricole ainsi que des croix de chemin, des cimetières et quelques ouvrages de génie civil.

Une base de données collige l'ensemble des données relatives à l'analyse et à l'évaluation des biens patrimoniaux. Le rapport de synthèse présente quant à lui un portrait général du patrimoine bâti du territoire à l'étude. En plus de la méthodologie utilisée lors de l'inventaire, le rapport comporte une caractérisation sommaire des municipalités concernées, la présentation des typologies architecturales d'un point de vue fonctionnel et formel, quelques caractéristiques du patrimoine bâti de la région ainsi que les bâtisseurs portneuvois. Des constats généraux et des recommandations de mise en valeur du patrimoine sont également présentés dans ce rapport.